30e ANNÉE Nº 336 1er FÉVRIER 1942

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

FRANCIS JAMMES ... / CHARLES-LOUIS PHILIPPE ... — Lettres ... 129

PAUL LÉAUTAUD ... Journal Littéraire ... 138

LANZA DEL VASTO ... Poèmes ... 150

LOUIS GUILLOUX ... Le Pain des Rêves ... 155

FEDERICO FEDERICI ... L'Œuvre de Ernst Jünger (I) ... 179

MAURICE TOESCA ... Clément (fin) ... 190

— CHRONIQUES —

Retour à Giraudoux, par RAMON FERNANDEZ

L'activité poétique, par R. ROLLAND DE RENÉVILLE

Dessins de Matisse et de Dufy, par JEAN BAZAINE

Questions d'avenir, par DRIEU LA ROCHELLE

— NOTES —

Poésie. — Ganzo ou le Poète inconnu ... 234

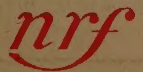
Littérature. — *Mes cahiers*, par Colette. — *Les Enfances de Montherlant*, par J.-N. Faure-Biguet. — *Gustave Flaubert*, par Alfred Colling ... 239

Roman. — *Pégonie*, par Claire Fromont ... 244

Histoire. — *La Jeunesse de Henri III*, par Pierre Champion. — *L'Empire des Steppes*, par René Grousset. — *Athènes et l'Attique*, par Emmanuel Boudot-Lamotte. — *Les Arts primitifs français*, par Léon Gischia et Lucien Mazenod ... 245

Sciences. — *Le Jeu, la Chance et les Théories scientifiques modernes*, par Emile Borel. — *L'Homme*, par Jean Rostand. — *Le Monde agrandi*, par Jules Sagèret ... 249

Notules. — ... 255



15 fr.

AVIS IMPORTANT

Les restrictions qui nous sont imposées dans notre approvisionnement en papier nous contraignent, à notre vif regret, à réduire notre tirage. Nous pensons donc qu'il est de l'intérêt des lecteurs qui suivent notre revue de s'assurer les prochains numéros en souscrivant un abonnement aux conditions indiquées ci-dessous.

France et Colonies : 6 mois................	80 fr.
Etranger (Union postale)..................	90 fr.
— (autres pays).....................	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Etranger (Union postale)	170 fr.
— (autres pays).....................	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française,** 5, Rue Sébastien-Bottin, Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française**, 12, Rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit le Jeudi, de 17 heures à 19 heures.

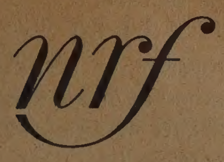
La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER de FÉVRIER

des Éditions de la



OUVRAGES PARUS DU 1er OCTOBRE AU 31 DÉCEMBRE 1941

ROMANS - RÉCITS

uby Ayres : Séparée......... 25 »
lfred Fabre-Luce : Un Fils du Ciel .... 30 »
ucienne Favre : Mille et un Jours. 28 »
ndré Fraigneau : La Fleur de l'Age........................ 33 »
élène Froment : On ne revient pas .... 32 »
arius Grout : Musique d'Avent. 28 »
aul-Henri Michel : La Terre tourne .... 35 »
aymond Queneau : Les Temps mêlés .... 28 »
ermain Rallon : L'Ouche aux Brebis .... 33 »
menon : Le Voyageur de la Toussaint .... 25 »
an Tourgueniev : Scènes de la Vie rustique................ 30 »

POÉSIE

aul Éluard : Choix de Poèmes... 45 »
enri Michaux : Au Pays de la Magie .... 20 »

ESSAIS - DOCUMENTS MÉMOIRES

ndré Bellessort : Le Collège et le Monde. (Collection « La Connaissance de soi ».)....... 45 »
eorges Dumézil : Jupiter, Mars, Quirinus. (Collection « La Montagne Sainte-Geneviève ».).... 42 »
rieu La Rochelle : Notes pour comprendre le Siècle......... 25 »
E. Dwinger : Et Dieu se tait (Collection « Problèmes et Documents ».)................ 20 »
œren Kierkegaard : Journal (extraits) 1834-1846.......... 45 »
laxime Leroy : La Politique de Sainte-Beuve .... 45 »
rmand Petitjean : Combats préliminaires .... 28 »

THÉATRE

Armand Salacrou : Histoire de rire, suivi de Le Casseur d'Assiettes et de La Marguerite et précédé d'une Note sur le Théâtre....................... 30 »

GÉOGRAPHIE

Albert Dauzat : Le Village et le Paysan de France. (Collection « Le Paysan et la Terre ».)..... 55 »
Alfred Métraux : L'Ile de Pâques. (Collection « L'Espèce Humaine ».) .... 65 »

SCIENCES

Lecomte du Nouy : L'Avenir de l'Esprit .... 35 »
Émile Borel : Le Jeu, la Chance et les Théories scientifiques modernes. (Collection « L'Avenir de la Science ».)................. 30 »

BIOGRAPHIES - HISTOIRE

Lt-Col. Henri Carré : Duguay-Trouin .... 38 »
Suzanne Bertillon : Vie d'Alphonse Bertillon............. 40 »
Maurice Daumas : Lavoisier...... 40 »
Alfred Leroy : La Vie familière et anecdotique des Artistes français, du moyen âge à nos jours .... 50 »
Ferdinand Lot : La France des origines à la guerre de Cent ans .... 50 »

COLLECTION CATHOLIQUE

F. Ducaud-Bourget : La Vie méprisée de Jehanne de France.... 7 »
Omer Englebert : Vie de Sainte Geneviève.................... 7 »
Pierre Pascal : Les Belles Morts... 7 »

BEAUX-ARTS

Luc Benoist : Art du Monde..... 45 »

OUVRAGES PARUS EN JANVIER 1942

ROMANS

MARCEL AYMÉ : TRAVELINGUE.

Un volume in-16 double couronne........................... **28 fr**
40 exemplaires numérotés sur pur fil.................... épuisé

Ce qui importe, pour un roman, ce n'est pas de représenter quelqu chose, mais d'être quelque chose. Comme toute création libre, il s'ache mine vers sa fin sans la connaître et chaque moment nouveau fait surgi une possibilité de choisir imprévue. Le romancier, en poussant son porte plume sur la page blanche, pense vaguement aux chapitres suivants, mai il en considère plutôt le contenant que le contenu, comme il lui arriv lorsqu'il pense à sa propre vie dans les années à venir. Il ne peut don reconnaître ses intentions qu'après coup et arbitrairement. Il agira mêm avec prudence et honnêteté en se désintéressant de ces prétendues inten tions. Quand, par courtoisie, on l'interroge sur le sens de son œuvre, i a toujours la ressource de s'en tirer par une formule polie et insignifiante Malheureusement, il y a la **prière d'insérer**. Dans le but d'alléger la tâch du critique, l'éditeur somme l'auteur de présenter son œuvre dans u raccourci saisissant. Autrefois, l'éditeur rédigeait lui-même la **prièr d'insérer** et il s'en acquittait avec une si chaleureuse bienvaillance qu'a bout de quelques années, tous les romanciers se trouvèrent avoir un gran génie. C'était un peu ennuyeux. Suivit alors une période de réaction e l'ont eut l'habileté de compter sur la décence des auteurs, sinon sur leu modestie. Nous en sommes encore là.

Donc, en écrivant ce bien curieux ouvrage, j'ai eu l'intention de trans cender la réalité infratemporelle en interpolant certains facteurs d'indéter mination. Surtout, j'ai voulu prouver que, dans un système donné, l progrès moral, procédant soit par élisions successives, soit par rétroces sion à l'amiable, suit une ligne tendant constamment à se rapprocher de valeurs en quelque sorte isomères de la conscience individuelle. Je n'os espérer y avoir parfaitement réussi. M. A.

SIMENON : LA MAISON DES SEPT JEUNES FILLES.

Un volume in-16 double couronne........................... **25 fr**

Ce roman qui peut être mis entre toutes les mains est un livre à par dans l'œuvre de Simenon — un livre plein de fraîcheur et de fantaisi dans lequel il montre un aspect ignoré de son talent si multiple. Avec un verve peu commune, Simenon nous raconte comment Coco, la plus hurlu berlue et la plus fantasque des sept filles de M. Guillaume Adelin, profes seur d'histoire au lycée de Caen, réussira à tirer son père d'une situatio difficile — et à trouver un mari.

OUVRAGES PARUS EN JANVIER 1942

ROMANS

'DETTE JOYEUX : AGATHE DE NIEUL L'ESPOIR.

Un volume in-16 double couronne........................ **35** fr.
10 exemplaires sur hollande............................ **150** fr.

... Enfant, je rêvais d'histoires que je me racontais tout bas. A quinze s, j'écrivis. C'était mauvais, puis j'eus en tête ce livre.

— Le titre ?

— **Agathe de Nieul l'Espoir.** Ça paraît compliqué, mais c'est tout simple. on héroïne s'appelle Agathe et l'histoire se passe à Nieul-l'Espoir, un tit village où j'ai vécu.

— S'agit-il de vous ?

— Pas du tout.

— Racontez-moi le sujet.

— C'est l'histoire d'une petite fille qui grandit et qui provoque un cident. C'est tout!

— Est-elle jolie ?

— Forcément! Mais c'est sans importance. C'est autre chose qui attire elle. Tout cela baigne dans une atmosphère poétique, un peu irréelle. naque fois que l'on touche au mystérieux domaine de l'enfance, il en est nsi forcément.

(Extrait d'une interview de l'auteur, par Jean-Marie Laroche.)

:AN MECKERT : LES COUPS.

Un volume in-16 double couronne........................ **33** fr.

C'est une histoire toute simple, l'histoire d'un gars qui fait le manœuvre ns des petites boîtes de mécanique.

Félix, le narrateur, est surtout un homme. Parce qu'il le connaissait ès bien, l'auteur a essayé d'en faire autre chose qu'un « personnage » :asquette et à cotte bleue.

Qu'importe, au fond, que Félix batte un peu sa femme parce qu'il ne t pas toujours lui expliquer tout ce qu'il pense... Qu'importe que ulette ait, ou non, empoisonné son premier mari. Au delà des faits vers, il y a des gens qui vivent, qui sont vrais parce qu'ils sont sentis de ntérieur.

En phrases saines et drues, Félix essaie d'expliquer son désarroi, son sarroi d'être incompris, de mal comprendre; son grand désarroi d'être humain, une pensée au delà de ses mots trop simples et de ses gestes op précis.

Que ce soit dans ses discussions avec ses patrons, avec les cousins de visy, avec sa femme, Félix souffre toujours de savoir mal s'exprimer. Et lui arrive même d'entrer en conflit, dans l'esprit de sa femme, avec des ots de roman-feuilleton, et de perdre la bataille.

C'est quelque chose de simple et qui ne s'est peut-être pas tellement t.

J. M.

OUVRAGES PARUS EN JANVIER 1942

ROMANS

MARC BERNARD : PAREILS A DES ENFANTS.

Un volume in-16 double couronne........................... 35

Ces souvenirs ne sont absolument pas romancés. Je me suis laissé all
à la joie de retrouver des images que je croyais perdues et au ravisseme
de les découvrir aussi vives.

Dans quelle mesure un récit si personnel peut-il intéresser, c'est
qu'il m'est arrivé de loin en loin de me demander. Mais le plaisir de conte
l'émotion que j'avais à ranimer des êtres, pour la plupart disparus, r
poussaient de l'avant.

On ne trouvera là que de toutes petites gens, appartenant au plus obsc
du peuple : les seuls que j'aie connus durant mon enfance. Mais ce so
ceux-là que j'aime surtout; aussi les ai-je peints avec amour. Ils ne m'o
paru ni moins riches d'humanité ni moins attachants que quiconque.

M. B.

ARMAND ROBIN : LE TEMPS QU'IL FAIT.

Un volume in-16 double couronne........................... 33

Il faut que je me hâte de tout restituer au peuple; c'est de lui que to
les sentiments de ce livre me sont venus; c'est à lui qu'appartiennent
tous mes mots, pour peu que luise en eux quelque candeur de trèfle ria
sous la faucille, quelque œillade d'une rue entoilettée d'outils; et si m
ouvrage a bientôt pris allure de poème épique, si je l'ai bientôt enten
résonner comme le chant d'annonce d'une future grande révolution de
douceur, c'est qu'il n'y a rien en lui qui ne m'ait été soufflé par quelqu'
de ces millions d'hommes qui, sans le savoir, se disent pendant leur trava
« Là où est l'amour, là est le véritable banquet! » En lui prenant ses parol
ses rêves, ses certitudes, j'ai contracté une dette, très lourde et très douc
envers tout homme qui peine.

J'ai parlé de banquet. Bruyères, genêts, ruisseaux, oiseaux, chiens
chevaux, ont tous tenu à y venir, l'air plus aimant que curieux; partc
se faufilaient une aile, une patte, un museau; j'ai laissé tout ce mon
s'approcher; j'aurais volontiers permis aux oiseaux de me becquet
chacune de mes phrases. Bref, voici un banquet d'où n'ont été écar
que les seuls méchants; autant dire que tous y sont invités.

Armand ROBIN.

OUVRAGES PARUS EN JANVIER 1942

LITTÉRATURE

OE BOUSQUET : TRADUIT DU SILENCE.

Un volume in-8° soleil.. **35 fr.**

Il a pu sembler que les ouvrages antérieurs de Joë Bousquet, à demi omans, à demi poèmes, péchaient parfois par l'indécision et le flottement ui gâtent les meilleures œuvres de ceux des romantiques allemands uxquels bien des traits apparentent Bousquet : le goût de l'impossible, amour de l'absence, le déchirement de l'infini.

Cependant, sitôt replacés dans l'atmosphère d'un journal intime, qui ut d'abord la leur, voici que ce goût et ces mêmes amours obligent le ecteur à porter au crédit de Joë Bousquet tout ce qu'il était parfois tenté 'inscrire à son débit : le nébuleux y devient juste, le chancelant y trouve n ne sait quel équilibre mystérieux. Jamais amour peut-être ne se trouva eint de traits plus libres, mais plus décisifs.

G. B.

'IERRE HAMP : GENS : GENS DE CŒUR.

Un volume in-16 double couronne.......................... **38 fr.**

De chaque écrivain on se demande : « Que restera-t-il de son œuvre? » es longues séries de volumes sont parfois vouées à l'oubli par leur masse nême. De l'œuvre énorme de Voltaire la popularité littéraire n'a gardé ue deux contes : **Candide** et **l'Ingénu.** De tant qu'a écrit l'abbé Prévost, gloire n'a retenu que **Manon Lescaut.** Mérimée est aussi célèbre par les uelques pages de **Colomba** et de **Carmen** que Balzac par ses quarante olumes.

La nouvelle peut-elle reprendre une grande vogue dans les Lettres franaises où s'illustrent tant de romanciers de série? Les deux livres de **Braves ens de France** et **Gens de Cœur** sont des nouvelles qui se suivent en une euvre d'unité comme les grands romans. Chaque récit est une action omplète et tous mettent en œuvre un même personnage moral : l'âme ançaise.

Les Braves Gens de France, les Gens de Cœur sont des personnages éridiques. Ils appartiennent à l'Histoire autant qu'à la Littérature. Si eurs noms exacts ne sont pas toujours écrits dans le récit, ce n'est que par iscrétion, mais les situations sont rigoureusement vraies. Certains de es héros peuvent être d'une légende, tellement ils ont accompli de rouesses d'énergie et de bonté. Cependant, ils appartiennent au réel.

Ces deux ouvrages montrent la population française dans toutes ses ertus durables et ses puissantes particularités. Ils sont comme un guide ans le grand paysage moral de l'âme nationale. Les Braves Gens de France, s Gens de Cœur, qui surgissent de l'éternité de la race, arrivent dans actualité de l'époque au moment juste où ils sont un témoignage opportun es qualités françaises.

OUVRAGES PARUS EN JANVIER 1942

RÉCITS

ROBERT FRANCIS : HISTOIRE SAINTE.

Un volume in-16 double couronne. **35**

Il ne s'agit pas d'une traduction de la Bible, ni même d'une savar interprétation du « plus grand succès de librairie du monde », appuy sur l'étude critique des textes. En publiant ce petit livre, qui se compc de six histoires dont les sujets seuls furent empruntés à l'Ancien Testamer j'ai cru répondre à deux sollicitations principales ; celle des granc figures immortelles qui, de tout temps, ont tenté les musiciens, les peintr et les écrivains, d'abord; celle que M. Mario Meunier, dans la préfa d'une véritable « histoire sainte, de la création du monde à la Pentecôte exprimait en affirmant que, de nos jours, après trente ans « d'école sa Dieu », un nombre incroyable d'esprits et de cœurs ignorent ces gran thèmes bibliques dont la valeur est cependant, plus que jamais, actuel

Rajeunir les patriarches, faire revivre Samson, Job, Noé, Joseph dans cadres familiers de la vie contemporaine, est sans doute une entrepr hardie et pleine de dangers. On me pardonnera cette tentative en songea à mes illustres prédécesseurs et je serai pleinement satisfait si elle constit pour quelques personnes l'occasion de se référer aux textes sacrés c contiennent les réponses les plus pertinentes à toutes les questions c nous assaillent aujourd'hui et que, d'ailleurs, les hommes n'ont jam cessé de se poser.

R. F.

DOCUMENTS

LE CORBUSIER : SUR LES 4 ROUTES.

Un volume in-8º soleil, comportant 20 clichés dans le texte. . **45**

Depuis des années que le problème de l'urbanisme est en quelque sor à l'ordre du jour, jamais il n'a été exposé dans son ensemble.

De ce fait il est ignoré du public et des professionnels et souvent mê des autorités.

Le dernier livre de Le Corbusier vient donc à son heure.

Écrit en automne 1939, un an avant la défaite, ce livre auquel l'aute n'a pas jugé devoir changer une ligne démontre l'urgence des tâches accomplir une fois la paix revenue.

Tâches gigantesques qui se doivent de résoudre l'équipement d'u civilisation ayant tourné la page et pour laquelle tout peut, tout doit êt préparé sous peine de retomber, une fois de plus, dans la plus complè incohérence, car non seulement les cadres sont inexistants et les respc sabilités mal définies, mais en outre le trouble le plus grand règne da les idées puisqu'il s'agit de marier ce qu'il y a de valable dans le passé av les exigences impérieuses de la vie nouvelle, deux éléments on ne peut pl contradictoires, sur lesquels néanmoins il est indispensable de se mett d'accord.

OUVRAGES PARUS EN JANVIER 1942

COLLECTION CATHOLIQUE

HARLES PÉGUY : NOTRE-DAME.

Un volume.. **7 fr. 50**

Cette petite anthologie des pages écrites par Péguy à la gloire de la inte Vierge — Notre Dame, comme il l'appelle presque toujours — t naturellement suite à **Saints de France.** De tous les patronages, en effet, nt la France peut se réclamer, il n'en est pas de plus haut.

L'accord est fait aujourd'hui entre les connaisseurs et les fidèles de guy : il n'y a plus à **défendre** son style, mais il faudra toujours l'**expliquer** ın public non encore familiarisé avec lui. Et la meilleure de toutes les plications sera toujours la **lecture à haute voix.** Mais il sera sans doute n d'ajouter ici que dans ces pages consacrées à la Sainte Vierge le style Péguy tend évidemment à prendre la forme traditionnelle de la **litanie.** u'on veuille bien lire comme une litanie le texte du **porche.** « Celle qui t au-dessus de tout » et toutes les « prières dans la cathédrale », on nétrera beaucoup plus profondément la pensée de l'auteur, on commu-era beaucoup plus directement avec son âme.

Car Péguy, qu'on le veuille ou non, est un auteur mystique. Son œuvre outit à ce sommet. Et on trouvera dans ce petit livre, qui s'ajoute à une rie déjà longue, beaucoup plus de pages mystiques que dans quelques-uns s précédents. Mais sont-elles déplacées dans une collection catholique? comment parler de la Sainte Vierge autrement qu'en mystique?

Pierre PÉGUY.

LIVRES RELIÉS

AUL ÉLUARD : CHOIX DE POÈMES.

Reliure soignée exécutée d'après la maquette de Paul Bonet.
250 exemplaires sur beau papier.............................. **120** fr.

ERMAN MELVILLE : MOBY DICK.

Reliure soignée exécutée d'après la maquette de Paul Bonet.
Exemplaire au format in-8° carré, sur beau papier, présentation sous couvre-livre spécial.............................. **150** fr.

ULES RENARD : JOURNAL.

Reliure soignée, titres et motifs or.............................. **110** fr.

AUL VALÉRY : POÉSIES. (Album de vers anciens, la Jeune Parque, Charmes.) (réimpression)

Reliure soignée, titre et motifs or.
Exemplaires numérotés sur alfa.............................. **75** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

HENRI POURRAT : VENT DE MARS. (Prix Goncou 1941.)

Vent de Mars est une suite de notes et de réflexions tracées au jour jour, de juin 1938 à novembre 1940. Ce qu'il retrace au retour de promenades, c'est une rencontre, une conversation, une silhouette; c' le travail des champs, la peine des femmes et des vieillards restés se au village, un paysage de montagnes ou de combes sous l'instable lumiè du Forez, c'est la permanence de la terre, de ses lois et de ses bienfaits.

Marcel ARLAND. Comœdia, 2 août 1941

Le grand mérite de cette œuvre consiste dans ce qu'on peut appeler grande réalité poétique, également éloignée du naturalisme paysan et la magie cosmique à la Jean Giono. C'est le goût même du bonheur sim et rude de la vie agricole que l'on retrouve dans ses livres, comme u odeur réconfortante.

Petit Parisien, 23 décembre 1941

Pourrat a eu le beau courage, l'audace de dédaigner Paris, de se refus à se déraciner, de rester solidement sur « sa » terre.

Après la catastrophe qui a emporté les idoles d'hier, balayé les fauss valeurs, le choix de l'Académie Goncourt apparaît comme une réparatio comme un retour au réel — aux réalités de la terre et du ciel, aux réalit humaines et spirituelles.

Henry GROSS. Télégramme de Boulogne, 27 décembre 1941.

Vent de Mars, de Henri Pourrat, qui vient de recevoir le Prix Goncour c'est la promenade d'un sage qui, entremêlant ses vues de la nature réflexions philosophiques et moralisantes, nous convie aux sources son bonheur champêtre.

Maurice BETZ. Paris-Midi, 5 janvier 1942.

Dans le livre couronné par les Goncourt, une sorte d'ampleur, de gra deur même achève de donner tout son prix au talent parfois un peu curs de M. Pourrat. Lui, qui excellait surtout à peindre des paysages, voi qu'il fait surgir des hommes, qu'il les impose à notre attention, qu réussit à nous les rendre fraternels. On aimera cette aventure tour à to sombre et ensoleillée, nocturne et lumineuse, où alternent les voix de terre et les voix humaines, où s'accordent en une secrète unité musiqu terriennes et chants d'âmes simples et dépouillées.

Jean-Pierre MAXENCE. Aujourd'hui, 2 janvier 1942.

EXTRAITS DE PRESSE

SCIENCES

EAN ROSTAND : L'HOMME. Introduction à l'étude de la biologie humaine.

Un volume in-16 double couronne........................ **30** fr.
(Collection « L'Avenir de la Science ».)

C'est un livre de vulgarisation scientifique et aussi de haute éducation e la pensée, tout à fait propre à développer chez ses lecteurs le véritable sprit de la science.

René GÉRIN. **L'Œuvre,** 21 novembre 1941.

Les profanes de biologie deviendront passionnés de cette science après lecture du livre de M. Jean Rostand.

... Un livre curieux, attachant et fort.

Cri du Peuple, 21 novembre 1941.

Ce livre-ci dépasse celui de Carrel. Il comporte les mêmes beautés, plus omplètes encore, cette pénétration profonde des données humaines, ce rodigieux rattachement de notre espèce à toutes les races animales... n maître livre...

Jean MERRIEN. **Comœdia,** 22 novembre 1941.

Venant quelques années après le livre célèbre du Dr Alexis Carrel, **'Homme, cet Inconnu,** l'ouvrage de M. Jean Rostand ne pâlit pas de la omparaison. Les deux études, sans être parallèles, se complètent, s'éclaient sur plus d'un point. Leur lecture est donc éminemment profitable tout être pensant.

Le Progrès de Moulins, 27 novembre 1941.

...Attachons-nous aux pages proprement scientifiques du livre, celles ui traitent de l'Homme dans le règne animal, de l'hérédité et des lois de hérédité, de la diversité humaine, de la sexualité, et de la variation umaine. Par leur clarté et leur précision ces pages constituent, à l'étude e la biologie de l'Homme, une excellente introduction.

LES TROIS. **Dépêche du Berry,** 23 novembre 1941.

C'est une excellente attitude scientifique que de vouloir parler de Homme « comme d'un produit quelconque de la nature ». Ainsi en a oulu faire M. Jean Rostand, dans cet ouvrage qui situe l'Homme dans le ègne animal, l'étudie sous tous ses aspects, résultant de l'hérédité, de la exualité, de la sélection, et montre enfin sa place dans l'univers.

Yves GANDON. **La Revue des Tabacs,** novembre 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

LITTÉRATURE

ANDRÉ BELLESSORT (de l'Académie Française) : **LE COL-LÈGE ET LE MONDE.**
(Collection « La Connaissance de Soi ».)
Un volume in-8° soleil .... **45 f**

C'est avec curiosité, et avec grand plaisir, que j'ai lu le livre auqu M. André Bellessort a confié quelques-uns de ses souvenirs : **le Collèg et le Monde...** Homme de lettres, voyageur, journaliste, M. Bellessort d'autres souvenirs à conter que ceux de sa vie universitaire. Son chapit intitulé « Le jeune professeur Tanguy » est encore une histoire de pro-fesseur, mais aussi et surtout l'histoire d'un drame d'amour. Et voi d'autres histoires d'amour glanées en divers pays, surtout en Amériqu du Sud. Voici des notes de voyage... Enfin, des **reportages** admirables su le couvent de Béthanie en Franche-Comté, et sur la vie des missionnaire au Japon...

René GÉRIN. L'Œuvre, 19 décembre 1941.

Il est peu de nos contemporains que l'on écoute avec une attentio aussi passionnée et aussi charmée qu'André Bellessort. Ses anciens élève et les auditeurs de ses conférences le savent également, et, si les u regrettent d'être privés depuis trop longtemps de cette conversatio étincelante que Balzac eût saluée d'**échantillon de causerie française,** l autres, par delà les années, gardent à l'endroit de leur professeur la mêm admiration enthousiaste où l'affection le dispute au respect.

Or les lecteurs des deux récents ouvrages de M. André Bellesso — dans lesquels on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : la profondeur o la verve — goûteront un plaisir semblable.

Henri POULAIN. Petit Parisien, 25 décembre 1941.

L'ouvrage tout entier est passionnant, des souvenirs de l'universi sur lesquels il s'ouvre aux récits de voyage qui l'achèvent. De bout bout, c'est la vie même. Et c'est l'œuvre d'un maître, ce mot n'étant p seulement pris au sens pédagogique, mais dans sa plus belle, sa plus nobl sa plus complète signification.

Alain LAUBREAUX. Petit Parisien, 23 décembre 1941.

A peine a-t-on terminé le dernier livre de M. André Bellessort, **le Co-llège et le Monde,** qu'on le reprend à son début, tant on a l'impressio qu'emporté par l'intérêt du récit, on a souvent lu trop avidement.

Georges BLOND. Je Suis Partout, 20 décembre 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

ESSAI

MAND PETITJEAN : COMBATS PRLÉLIMINAIRES.

Jn volume in-16 double couronne........................ **28** fr.

mbats préliminaires se distingue par un grand désir de ne se payer ots sous aucun prétexte, et ce désir est explicité avec une sympa- e virulence... On assiste avec admiration, tout au long de **Combats ninaires,** à la victoire du goût de la réalité sur toutes les tentations ıelles l'auteur semblait exposé par une éducation intellectuelle ifasciste ». Ce goût de la réalité est le seul sentiment à partir duquel possible aujourd'hui d'élaborer un plan d'action; il détermine même ure et le sens même de cette action; et la conclusion de M. Armand ean est une conclusion positive, un principe d'action.

Georges **BLOND. Je Suis Partout,** 8 novembre 1941.

ges, invectives, goût des anticipations fiévreuses : tout cela soulève ıauffe **Combats préliminaires,** c'est là l'expérience d'une génération... me pour ma part cette voix âpre, virile, un peu amère. J'aime cette on intérieure, cette volonté de puissance, cette espèce de besoin de parfois.

Jean-Pierre **MAXENCE. Aujourd'hui,** 19 novembre 1941.

re excellent et qui vient à son heure.
nontre la grande action utile et nécessaire pour mener le combat diat contre les vieux cadres et lancer nos cadets à la reconquête de ınce et dénonce les ennemis de la jeunesse...

Émile **BOUGÈRE. Jeunesse,** 28 novembre 1941.

mbats préliminaires est un livre courageux, un livre-coup-de-poing, re à inquiéter les vieux cadres de la France décrépite, et à réveiller les s endormis...

LES TROIS. **La Dépêche du Berry,** 30 novembre 1941.

, si dans ces cris de désespoir et ces méditations brûlantes le bon se mêle encore à l'ivraie, qu'importe! Qu'ils aient été poussés, l'essentiel.

C. ROY. **Voici,** décembre 1941.

ÉCHOS

Les Éditions de la N. R. F. vont publier **Nami**, le premier roman d'
jeune Caucasienne, Banine Ronceray. Ce curieux récit de la vie à Ba
avant la Révolution Russe révélera une romancière de talent.

Albert Camus, dont on avait remarqué les premiers écrits et notamm
l'Envers et l'Endroit, a donné aux Éditions de la N. R. F. son pren
roman, **l'Étranger**.

La traduction de **l'Être et le Temps**, de Martin Heidegger, sera faite,
demande de l'auteur, par Henri Corbin qui a déjà traduit **Qu'est-ce
la Métaphysique ?** pour les Éditions de la N. R. F. **L'Etre et le Te**
paraîtra également aux Éditions de la N. R. F.

Emmanuel Boudot-Lamotte prépare un choix de lettres de Stendha
l'occasion du centenaire. Les Éditions de la N. R. F. publieront ce vol
en mars.

La N. R. F. qui a publié ou publiera en 1941-1942 des recueils de poè
de Paul Éluard, d'Audiberti, de Robert Desnos et de Pius Servien,
également connaître cette année les poèmes de Guillevic. Ce rec
sera intitulé **Terraqué.**

Jean Follain a donné aux Éditions de la N. R. F. son nouveau livre, **Car**

Les Éditions de la N. R. F. vont très prochainement publier la prem
traduction en français des **Œuvres** de Maître Eckart. **(Traités. Sermo**
Elle est l'œuvre de Paul Petit.

Henri Thomas achève pour la N. R. F. la traduction de **Récifs de Marl**
d'Ernst Jünger.

Hubert Pernot, ancien professeur de grec moderne à l'École des Lang
Orientales, publiera prochainement aux Éditions de la N. R. F.
traduction nouvelle des **Évangiles.** Dans une importante préface
exposera les résultats de ses travaux sur la question néo-testamenta

La N. R. F. va éditer la traduction du roman de Heinrich Hauser, **No
Dame des Vagues.**

Nous apprenons que la première présentation du film tiré du roman
Simenon **la Maison des Sept Jeunes Filles**, édité par la N. R. F., aura
le 30 janvier en soirée de gala à Fontenay-le-Comte; ce même film
présenté dans un cinéma des Champs-Élysées la deuxième semaine
février.

André Bellessort, de l'Académie Française, vient de mourir à l'âge
soixante-seize ans. Il venait de publier **le Collège et le Monde** dan
collection « La Connaissance de Soi » (N. R. F.).

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LETTRES DE FRANCIS JAMMES ET CH.-L. PHILIPPE.

Francis Jammes à Ch.-L. Philippe.

12 *juin* 1897.

Monsieur,

Je voudrais amicalement vous consoler.

J'avais déjà, depuis assez longtemps, vu émerger de jeunes revues votre brutal, sincère et douloureux talent. Plus d'une fois même je fus tenté de vous écrire mon admiration et m'arrêtai, ne sachant si je devais à votre poésie de l'antipathie ou de la sympathie. Harassé de douleur, méconnu jusques, presque, à présent, — je regarde, immobile comme un arbre, les ombres tourner autour de moi. Vous fûtes de celles que je remarquai; mon regard se posa plus douloureux et d'une façon plus aiguë, peut-être moins orgueilleuse, sur cette jeune âme à qui la vie, l'amour et l'amitié trompés semblaient, semblent arracher le plus amer, le plus souffrant des sourires. Il m'a semblé que sous cet aigrissement passionné qui n'est même pas l'ironie, j'entendais pleurer un poète gonflé de pitié et que, jusque dans les bras des filles le poursuivait l'excessive chasteté d'un amour désiré. Que je regrette, monsieur et cher poète, que quelques douleurs aiguës vous aient arraché de cruels mots contre vos parents. Effacez-les de votre œuvre. Vous êtes, je le sens, une âme haute et dou-

loureuse, et cette pure nouvelle, « Le clair amour et l'innocence » m'ont cette fois définitivement prouvé que je devais vous tendre la main. Vous êtes l'une des natures les plus délicates que je sache. La grossièreté même de certains passages de votre livre m'a prouvé que vous étiez de ceux qui entendent chanter la pureté un peu partout. Quel talent n'aurez-vous pas, monsieur, le jour que, vous laissant aller à votre belle nature, vous écrirez l'œuvre de magnifique pureté que je sens fermenter en vous. Votre poésie, elle est, monsieur, dans cette divine « senteur sombre des framboises dont l'âme touffue repose dans les jardins ».

La paix, le bonheur, le calme régneront, je le crois, sur votre poésie; et aux jours de chagrin, songez à moi et dites-vous qu'un cœur meurtri, le mien, vous a compris et écouté chanter dans le silence.

Excusez mon style et mon écriture. Je ne suis pas très bien en ce moment.

FRANCIS JAMMES.

16 *juin* 1897.

Cher Monsieur,

Non : l'on ne vous a point trompé. Ceux qui me déclarèrent orgueilleux dirent la vérité. Je suis aussi orgueilleux que malheureux — mais était-il bien utile que l'on le répandît, ce bruit d'orgueil que je sens planer sur moi, partout, comme une accusation féroce ? Et quelle attitude eussé-je prise en face de la vie ? Si vous connaissiez tous mes vers, vous jugeriez. Moi-même je me juge en poésie à ma juste valeur, et il faut bien que je le fasse puisque la plus abominable ligue de silence règne contre moi. Quelques magnifiques et généreuses voix se sont élevées en ma faveur, celles de la jeune Belgique en particulier. Mais

je sens bien autour de moi un sahara de silence que ces quelques amis ne peuvent émouvoir. Il n'est, aujourd'hui, aucun poète qui se puisse placer au-dessus de moi. Et c'est de cette terreur que depuis des années s'engendre ce silence. Et c'est pour cela, cher monsieur, que je suis orgueilleux.

Ne me remerciez pas. Si j'aime votre œuvre, sauf vos blasphèmes que seule vous arracha votre douleur, si j'aime votre œuvre, c'est qu'elle est digne que je l'aime. Si ma lettre vous fit quelque bien, j'estime qu'en vous l'écrivant je fis simplement mon devoir. Mais je ne puis éprouver au bien que je fais aucune consolation, non plus qu'autrement. Si la pitié me dévore et si je pleure sur les hommes, les bêtes et les choses — jamais mon ingrate charité, quelque sacrifice que j'aie pu faire, ne m'accorda en retour cette joie des bonnes actions dont vous m'écrivez si bien.

Je vous envoie l'un de mes volumes, « Un Jour ». J'espère vers novembre vous offrir mes poèmes complets. Mais veuillez taire cela, car ce serait peut-être encore un plan d'attaque contre mon volume projeté.

Je vous serre la main.

FRANCIS JAMMES.

5 *juin* 1898.

Mon cher ami,

Ce n'est pas à toi à mériter mon amitié, c'est à moi de mériter la tienne. Je suis demeuré très tard à écouter ton âme mystérieuse, sublime et pauvre. Tout ce que je t'en pourrais dire serait au-dessous de ce que mon cœur ressent. Il y a tant de bonté en toi que ça devient du génie et que c'est en frémissant que je tourne les feuillets de ton livre.

Moi... tu sais... je ne sais pas bien *expliquer* les choses.

Je ne sais pas *comment* ton livre est écrit... je ne sens en lui que ce que tu as senti... je le sens, je t'embrasse et je me courbe devant ta sublime humilité.

Moi, pétri d'orgueil peut-être et qui crois à mon génie, j'attends que tu me juges.

FRANCIS JAMMES.

Charles-Louis Philippe à Francis Jammes.

26 juin 1898.

Mon cher ami,

Je ne croyais pas, lorsque je vous disais que nous ne serions jamais amis parce que vous êtes orgueilleux, que nous devions être amis deux jours plus tard. J'ai d'ailleurs un grand regret de vous avoir dit cela, parce que vous êtes très bon. La lettre que vous m'avez écrite était pleine d'une jolie clarté. Je l'ai reçue un soir, je l'ai lue, je suis allé dormir, et c'était une grande joie que mon sommeil et je fus bien heureux à mon réveil en pensant à votre amitié.

Je me repens donc de la parole malheureuse que je vous avais dite. Elle exprimait une partie de mon caractère brutal et doux. La solitude est cause de cela.

Mais vous, c'est très bien de m'avoir offert votre amitié. Ma vie si monotone et si pénible est bercée par ces tendresses, comme la vôtre, et s'épanouit comme un petit enfant tout nu auprès du feu. Je pense avec plaisir que vous êtes l'ami de mon ami bien-aimé Henri Van de Putte. J'associe votre âme à la sienne. Mon imagination quittera souvent son jardin de Bruxelles pour aller se promener dans votre jardin d'Orthez d'où l'on entend si bien l'Angélus.

Je suis un campagnard comme vous. Mon cœur s'est

formé dans un chef-lieu de canton du Centre auprès de mon père qui est sabotier, de ma mère qui est la plus tendre des femmes et de ma chère petite sœur jumelle. J'ai vécu là des jours d'enfance comme vous en avez vécu. J'y ai connu les jeux, la gourmandise, les rêves. J'y ai connu un tout petit peu l'amour. Je vous raconterai bien des histoires plus tard.

Et maintenant je suis employé de la Ville de Paris, pauvre, laid, timide, solitaire, irascible et bon. Quand j'ai travaillé tout le jour à mon bureau, auprès de gens que je n'aime pas, je rentre dans ma chambre et j'y trouve quatre murs. Vous ne savez pas combien c'est triste. Et si un camarade me donne un rendez-vous, je m'y précipite avec furie et je fais tout le bruit et toutes les extravagances du monde. Il s'agit alors de prendre de la joie et du plaisir pour oublier mes malheurs.

J'ai un mois de bonheur chaque année lorsque je vais en vacances chez mes parents. Ce sera pour le mois de septembre. Mais cette année 1898 aura été bienheureuse parce que j'ai été malade. On m'a envoyé chez moi pendant un mois et demi, en février dernier. Je ne pouvais pas marcher. Mais je ne souffrais pas et j'étais languissant, de sorte que toute la poésie de ma petite ville et de la maison venait en moi. J'ai souvent pensé à vous, alors. Il faut que je vous raconte que j'ai fait lire *Un Jour* à maman. C'était à la veillée. Elle prenait ses lunettes. Elle lit très mal. Elle épelait, mais la lenteur de sa lecture faisait vos sentiments entrer bien mieux dans son cœur pur de vieille femme. Elle aimait votre fiancée, votre mère, votre servante, votre petit Jean et toute votre âme. Elle comprenait cela très simplement, très tendrement, comme nous comprenons les sciences que nous ne connaissons pas. Il y avait des choses obscures et d'autres absolument claires. La lecture a duré plusieurs soirs, et comme maman n'a presque jamais rien lu elle parlera de votre livre pendant toute sa vie.

J'ai lu *le Petit Cordonnier* à mon père, un dimanche matin, pendant qu'il garnissait des sabots et il trouvait cela admirablement beau. Il est très simple, très ignorant et très intelligent. Il connaît la vie. Sa science du monde est très claire. Il connaît le bonheur parce que maman est bonne, et parce que ma sœur et moi nous aimons notre maison et nos parents. Il est heureux parce qu'il aime le travail. Je voudrais une vie obscure et modeste comme la sienne. Gagner un peu d'argent, être à l'aise sur ses vieux jours, avoir un cœur pur, voilà le bonheur.

Mon cher ami, écrivez-moi bientôt. Je pense à vous. Je vous lis. Je travaille.

Soyez bien sûr de mon amitié.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE
(18, rue des Mauvais-Garçons).

P. S. — Je vais vous faire une étude dans la revue *L'Enclos*, dans un mois.

Francis Jammes à Ch.-L. Philippe.

Orthez, septembre 1898.

Mon cher Louis Philippe.

Quoique je ne m'arrête guère aux critiques, je médite la tienne parce qu'elle est fille, non pas seulement d'un lettré, mais d'une âme, la tienne que j'aime profondément. J'ai dans mon coffret de l'Inde deux trésors précieux, limpides comme la source d'un cœur pur : ce sont tes lettres. A ceux qui passent mon seuil, je les lis, quand ils en sont dignes. Et quand ils s'en vont, ils connaissent ton nom, ta mère sacrée, ton père magnifique et les sabots qu'il creuse. Et puisque je pars pour la Normandie (1) (sans passer par Paris où j'eusse été te voir) j'emporterai

(1) Francis Jammes se rendait chez André Gide.

ces quelques pages où ton âme rayonne d'une sainte lumière. Tu me reprochas mon orgueil, et mon amitié pour toi s'augmente de ta franchise; puisse encore cette lettre t'illuminer de ma pensée.

J'ai des reproches à te faire, de ces reproches que l'on n'adresse qu'à ceux dont on accepte l'âme. Tu es aigri, tu es douloureux, ô mon ami. Tu souffres d'un mal que je n'ai pas et je souffre de celui qui te manque. Je veux t'ouvrir une partie de mon cœur, à toi qui, peut-être, pour la première fois est dérouté dans tes théories humaines, en face de mon œuvre. Tu as un doute? Tu espérais qu'il existait? Détrompe-toi tout à fait. Je n'ai pas ta vertu et tu n'as point ma douleur. Les femmes du monde t'éclaboussèrent, me dis-tu, et d'autres ne t'aimèrent point, et quelques-unes se sont penchées vers mes lèvres. Je les ai tenues dans mes bras, ivres d'amour, dans l'enchantement de mes paroles. Et j'ai été pétri d'orgueil. Mais ne me blâme pas, ô mon ami. Mon âme catholique et païenne traîne derrière elle la souffrance insondable des premiers martyrs. Et si nos deux âmes étaient à nu, peut-être est-ce toi qui te tairais devant ma douleur. Va! ne songe plus à t'exaspérer au sujet des âmes dont l'extérieur est pareil à des palais de satrapes. Tu trouverais au fond de ma tour d'ivoire des hôpitaux, des chiens et des cruches de pauvres. Je suis un prosterné et mon cœur est en adoration. Et plus que toi j'ai vu le monde. Et en vérité, je te dis, ô sublime cœur, je te dis que dans les cœurs d'orgueil et de luxe dont tu parles j'ai découvert des plaies insoupçonnées plus terribles que toutes les pauvretés et que tous les délabrements.

Tu n'aimes pas encore assez, voilà ton erreur.

Songe à ton humble demeure, à ta vie pauvre et de beauté et sache, dans une indulgence suprême, donner le même pardon à tous. « Le poète doit remplir le rôle de Dieu sur la terre » — écris-tu. Mais rien ne peut atteindre ni éclabousser le rayonnement d'un poète. Il faut que ton

sourire apitoyé, instruit de vanité humaine par une inspiration mystérieuse, ne s'étende qu'avec crainte et commisération aussi bien à celui qui râle dans une usine qu'à celui qui dans un orgueil et un luxe effroyables s'incline devant son enfant mort. Ce que tu prends pour ta violence, ami, deviendra de l'amour. La douleur pardonne et délie et elle est universelle.

Que ton âme se calme et revienne à sa douceur *maternelle.*

Et tu écriras l'œuvre que je sais que tu portes et que j'attends. Ce n'est point lorsque tu auras cinglé des riches ou exalté des pauvres que tu sentiras que ton âme est accouchée. Mais seulement le jour où tu sauras que des visages d'orgueil se seront penchés sur tes pages en pleurant de pitié et où des yeux de pauvres s'en seront relevés avec des larmes de joie.

Quant à ce que tu as dit de mon œuvre, je ne te remercie pas davantage. Tu as parlé de moi avec admiration, courage et bonté, au milieu des nuées sans nombre qui jaillissent des clans qui m'imitent grossièrement. Mon œuvre est fruste et laide peut-être. Mais j'ai enfermé ma vérité là dedans.

Et n'eût-elle fait que te plaire, ce me serait déjà un grand bonheur.

Ton ami,

FRANCIS JAMMES.

Octobre 1898.

Mon cher ami,

Je ne me rappelle pas qu'une lettre m'ait ému davantage que celle que je viens de recevoir de vous. Elle est belle comme, sans doute, votre âme. Mais ne souffrez point de l'absence d'un amour et n'enviez point celui qui en goûta le charme.

Ami : que ma tristesse vous console puisque la joie de la passion que j'ai chantée vous attrista. J'ai dû quitter la plus aimante et la plus aimée des maîtresses, en plein amour; nous en avons souffert jusqu'au martyre, elle et moi. Ne vous plaignez donc pas, ne regrettez donc rien. Vous auriez peur si vous vous penchiez un instant sur l'abîme de douleur qu'est mon cœur. Vous êtes un grand et pur et pitoyable et sincère poète. Vous avez pour accueillir l'inévitable douleur le seuil de cette tour d'ivoire que possède celui que revêt d'un nimbe sacré le frisson des âmes.

Je vous offre mon amitié (il est possible que je sois orgueilleux, c'est même certain), mais je doute fort que vous ignorez de quelle façon.

Cher ami : ne vous plaignez pas non plus du manque d'argent. C'est depuis que je me trouve un peu plus à l'aise que je suis le plus malheureux.

Je vous serre la main. Je suis, si vous le voulez bien, votre fidèle ami

FRANCIS JAMMES.

D'ailleurs, elle peut venir encore la compagne douce et sacrée qui réjouira votre âme.

JOURNAL LITTÉRAIRE
1924
(Fragments)

Dimanche 14 septembre. — Ce matin lettre de Maurice B.

Mon cher ami, J'écris tout ce qui suit ce soir dimanche 14 septembre. Le pauvre bailli est mort. Je l'ai trouvé mort dans son fauteuil vendredi 5 courant à une heure moins vingt, en arrivant pour le déjeuner. J'entre. Je crie bonjour. Pas de réponse. Je pose mes paquets dans la cuisine, Je vais jeter un regard dans la salle à manger. Je le vois dans son fauteuil, dormant. Je me dis : « Bon, il dort. » Je ne pouvais m'étonner, il dormait tout le temps. J'entre dans la cuisine. Je vois dans un bol un café au lait préparé, tout prêt à prendre, la cuiller dedans. Cela me surprend. Je jette de loin un nouveau coup d'œil dans la salle à manger. Sur la table, rien des restes d'un repas comme d'habitude. J'entre dans la salle à manger. Je vais au fauteuil. Je le vois alors là, tout près, dans la même pose, absolument, avec la même figure que lorsqu'il dormait, mais sans souffle et le teint déjà cireux. Il avait dû mourir très paisiblement, les yeux étaient fermés, les mains posées très naturellement sur les cuisses, les jambes dans leur pose habituelle. Je pose mes mains sur les siennes. Encore tièdes. Sûrement, il n'y a pas plus d'un quart d'heure qu'il est mort. Je descends en hâte prévenir le concierge. Il monte avec moi. Il va ensuite chercher un médecin habitant la maison. Celui-ci arrive.

Le bailli est bien mort. La concierge me raconte qu'il est descendu à onze heures et demie pour chercher son lait. Il lui a dit qu'il avait mangé le soir, la veille, des haricots, qu'il ne les avait pas digérés, qu'il avait été malade toute la nuit. Il a été chercher son lait, puis il est remonté. On peut penser que les choses se sont passées ainsi. Il a eu le temps de moudre du café, de faire du café, de faire bouillir son lait, de préparer son café au lait dans le bol. Au moment de le prendre, un malaise. Il a quitté la cuisine, pour aller se mettre dans son fauteuil. Il devait avoir son journal à la main. Il l'a posé sur une chaise à côté du fauteuil. Il s'est assoupi, et la mort est venue, sans souffrance à ce moment-là, à en juger par son aspect, pas la moindre contraction ni sur le visage, ni dans les mains.

Le médecin parti, je suis allé expédier une dépêche à la P. « Mari malade. Venez. Prenez le train ce soir à 6 heures. Amenez Riquette. Je serai à la gare demain matin samedi à votre arrivée. » Il était une heure dix. Quatre heures au maximum pour la transmission. Elle avait tout le temps de prendre le train.

Je suis alors remonté déjeuner, dans la cuisine. Mauvais déjeuner, à peine chaud.

Je suis allé à son armoire, ai pris un de ses mouchoirs, et le lui ai étendu sur le visage. Je suis resté jusqu'à quatre heures à faire les affaires des animaux. Puis je suis parti, dans l'intention de venir passer la nuit, jusqu'au moment d'aller à la gare Montparnasse chercher la P. En revenant le soir à dix heures le courage m'a manqué pour monter m'enfermer toute une nuit dans cet appartement avec ce mort. J'ai examiné avec les concierges qui je pourrais bien inviter à me tenir compagnie. Nous n'avons trouvé personne. Alors, je suis parti. J'ai traîné dehors jusqu'à minuit et demie. Puis je suis allé demander l'hospitalité à Mme F.... Je suis resté chez elle, sur un canapé, jusqu'à cinq heures moins le quart. Étonnant comme ce temps a

passé rapidement. Je pensais au moment que je verrais la P. à son débarqué du train. J'étais grandement intéressé à l'avance, et curieux de la façon dont les choses se passeraient. Un événement, la mort du mari! Nos affaires pouvaient en être influencées! J'étais comme sont les enfants : une chose nouvelle, inattendue, même si c'est un malheur. C'était plein d'intérêt.

A ajouter que j'ai eu toutes les peines du monde, au moment de la découverte du mort, à empêcher les concierges de prévenir commissaire de police, juge de paix, histoire de scellés etc., toutes choses qui ne rimaient d'ailleurs à rien. J'ai dû leur dire : « Il y a une veuve. Elle va venir. Il ne s'agit pas d'un homme vivant sans personne. Donc, personne n'a à entrer là-haut. D'autre part, j'ai les clefs. Je circule dans cet appartement comme chez moi. Je prends toutes les responsabilités. S'il y a quelque chose, on ne s'en prendra qu'à moi. » Ils ont fini par comprendre et même trouver juste ce que je disais.

Samedi matin, à six heures moins dix, au guichet de la sortie du train. Elle était dans les derniers wagons, ce qui m'a fait craindre, pendant quelques minutes, que la dépêche, arrivée trop tard, elle n'ait pu partir et ait dû remettre son départ au train de ce matin, subissant ainsi toute une nuit d'impatience et d'inquiétude. Enfin je la vois, elle se précipite vers moi : « Mon pauvre mari est mort? — Mon Dieu! oui », lui dis-je. Crise de larmes. Nous sortons de la gare. Je la mets au courant de ma découverte hier vendredi à mon arrivée. Elle se met à dire : « Me voilà seule dans la vie. » Je lui dis : « Il me semble que je suis là. — Vous comptez si peu », me répond-elle.

Je me suis encore entendu dire des choses bien agréables pendant ces huit jours que je viens de passer avec elle. C'était là le début.

Sortis de la gare, nous prenons une voiture. Un quart d'heure après nous étions à la porte de l'appartement. Je lui dis : « Attendez. Je vais entrer le premier. Ayez du

courage. » J'entre, je vais ouvrir les volets de la salle à manger, elle m'a suivi et elle voit alors le bailli dans son fauteuil, tel que je l'ai trouvé et tel que je l'ai laissé. Je passe sur la crise de larmes, les baisers, les flots de paroles, l'éloge du mort, le regret des mauvaises choses, le manque de simplicité, les phrases toutes faites. La douleur est décidément une chose ridicule quand elle s'exprime ainsi. En tout cas, je ne pouvais m'empêcher de penser au contraste entre toutes les qualités qu'elle lui énumérait maintenant et ses façons avec lui quand il vivait. Il y avait même quelque chose de péjoratif pour moi dans ce flot d'éloges. J'étais là, moi, à voir ces larmes, à entendre ces regrets, ce panégyrique, sans qu'elle ait dans son chagrin un seul mouvement vers moi, un mot qui montrât qu'elle sentait tout de même que c'était quelque chose de m'avoir, alors qu'elle aurait pu être complètement seule. Pour me parler à moi, le même ton habituel, moins élevé voilà tout. Rien qui se ressentît de notre situation. J'ai résumé tout cela dans un petit aphorisme que j'ai écrit en faisant les commissions et caché dans la poche de derrière de mon pantalon : « Il n'est pas gai pour un amant de perdre le mari de sa maîtresse. Il est obligé d'entendre un panégyrique presque lyrique du défunt, recouvrant soudain toutes les qualités les plus exemplaires, après tous les quolibets et les injures dont on le couvrait de son vivant. » Ce qui suit ne peut s'écrire dans notre cas, le bailli n'étant plus depuis plus de vingt ans qu'un mari honoraire, mais on pourrait l'ajouter à ce qui précède dans un cas ordinaire.

Mardi 16 septembre. — Van Gennep était ce soir chez Vallette avec Dumur. Il se met à dire : « J'ai bien envie d'écrire dans les *Nouvelles Littéraires* quelque chose sur Gourmont, moi aussi. » Il se met alors à parler des feuilletons de Rouveyre, qu'il trouve illisibles d'une part et complètement injustes d'autre part. Je lui dis que Rou-

veyre, en effet, pourrait gagner à écrire plus clairement mais qu'il a dit sur Gourmont des choses fort intéressantes. La conversation part alors sur Gourmont. Je dis que je suis de l'avis de Rouveyre, que tout ce qu'il a écrit n'était qu'un revêtement, un jeu de l'esprit, un effort, et sans aucun rapport avec sa vraie nature et l'homme qu'il était réellement. Je ne dis pas plus loin, Dumur présent, pour ne pas soulever des discussions sur le fait de la guerre, si importante pour juger Gourmont, avec l'attitude qu'il a montrée en 1914. Dumur nie que Gourmont ait jamais été un esprit religieux en révolte contre cette tendance qu'il sentait en lui. C'est aussi l'avis de Vallette. Dumur explique que Gourmont a d'abord été un idéaliste, créant toutes choses à sa façon. Ensuite un positiviste, dès le jour qu'il a écrit *la Physique de l'amour*. Van Gennep racontant qu'il a vu à plusieurs reprises Gourmont jaloux en quelque sorte du roman de Pierre Louÿs, *Aphrodite*, pour la réussite d'argent que ce roman représentait. Chose fort sujette à caution, à mon avis. Dumur dit pourtant que Gourmont a toujours désiré, espéré, cherché le succès, le grand succès. Il l'a cherché, selon lui, avec *la Physique de l'amour*, avec *Un cœur virginal*, avec cette pièce qu'on a jouée à Coutances et qu'il avait écrite pour la Comédie-Française et que, si elle avait été jouée, il eût fait suivre de pièces plus importantes, bien écrites pour le public et pouvant lui rapporter de l'argent. Sur le chapitre de *l'idéalisme* de Gourmont (sa première attitude intellectuelle) et à propos duquel il a d'ailleurs écrit tout un morceau littéraire ayant ce titre, Dumur dit que tout Jules de Gaultier est sorti de là. Dumur a raconté aussi l'attitude de Gourmont à propos de l'affaire Dreyfus. Il convenait que Dreyfus était une victime, mais il ajoutait que les victimes sont innombrables dans la société. Il y a de pauvres bougres qu'on emprisonne injustement. Il y a des gens qui passent sous des voitures sans le mériter. Il y a des gens qui sont volés, assassinés, etc., etc. Tous sont

des victimes, il y en a chaque jour des centaines ainsi et personne ne dit rien. Et voilà que pour une (Dreyfus) on remuait le monde entier, on se disputait, on mettait en branle tout l'appareil de la justice. Cela, Gourmont ne pouvait l'admettre, dit Dumur. Toutefois, a-t-il ajouté, Gourmont n'a jamais écrit sa façon de voir ainsi, il n'a pas osé, mais Dumur dit que c'était bien le fond de sa pensée sur cette affaire.

Van Gennep a eu l'air de dire que Rouveyre va un peu loin en prétendant écrire, à propos de Gourmont, sur l'homme qu'il était, ayant l'air de dire que lui, Van Gennep, l'a plus connu que ne l'a connu Rouveyre et que malgré cela il hésiterait un peu à être aussi catégorique. Vallette a répondu, ce qui est vrai, que Rouveyre a tout de même pas mal connu Gourmont. Il a été de mon avis que les *Épilogues*, qui sont la partie la plus humaine et la plus directe de l'œuvre de Gourmont, expriment assez de l'homme qu'il était. Ce qui n'est pas très sûr, j'y pense maintenant.

Van Gennep parti et Dumur parti aussi, la conversation a continué entre Vallette et moi. J'ai dit à Vallette : « Je suis de l'avis de Rouveyre. Je l'ai pensé dès sa manifestation de 1914 à propos de la guerre. L'œuvre de Gourmont est artificielle, quant à lui, quant à son vrai tempérament. C'est un revêtement, une construction... Tenez, je n'en veux qu'une preuve : son histoire avec Miss B..... Il a été touché, là, il a été amoureux. Eh! bien, comment l'homme qui a écrit les *Épilogues*, cet esprit délié, méfiant, sarcastique, méprisant, a-t-il pu écrire toutes les niaiseries sentimentales des *Lettres à l'Amazone*? Des lettres de collégien! C'était là sa vraie nature, au fond. » Vallette a fait alors cette observation, juste, qu'on retrouve dans les *Lettres à l'Amazone* le même homme que dans les *Lettres à Sixtine*, et, à son avis, un homme assez ordinaire, sentimental comme pourrait l'être un calicot. Bien mieux. Mme de Courrières avait remis à Vallette ses lettres à elle,

à Gourmont, en lui faisant promettre de ne pas les lire. Il les a lues, naturellement, et il dit qu'elle écrivait à Gourmont comme à un homme assez ordinaire. « C'est bien ce que je vous dis », ai-je dit à Vallette. Toute la littérature de Gourmont est un jeu d'esprit, un jeu d'intelligence en chambre, nullement en rapport avec son vrai tempérament. C'est le tempérament qui est le maître. C'est dans les grands événements qu'on voit les hommes au vrai. Rappelez-vous l'affaire Dreyfus. Il y a des gens, par leurs écrits, dont nous eussions juré qu'ils seraient dreyfusards. Ils ont été antidreyfusards. Pourquoi? Parce que ce jour-là c'est dans leur vraie nature qu'ils furent touchés. Tout ce qu'ils avaient écrit auparavant n'était qu'attitude littéraire, jeu intellectuel. Vallette a abondé tout à fait dans mon sens. Il m'a dit : « Et son mot sur la solidarité, dans la lettre qu'il m'a écrite de Coutances en 1914? Voilà encore qui est révélateur! Elle est précieuse pour le connaître, cette lettre. Je l'ai tout de suite mise de côté. Gourmont parlant de la solidarité, admirant la solidarité! Qui aurait cru qu'il écrirait cela? Ce jour-là il a été touché comme tout le monde, il a pensé comme n'importe qui. » J'ai dit alors : « Justement, je voulais vous en parler. Je n'ai pas voulu en parler tout à l'heure devant Dumur, pour éviter les discussions sur ce sujet. Comment Gourmont a-t-il pu tomber dans une pareille niaiserie? Preuve encore que toute son œuvre est purement artificielle. Il aurait pu se méfier, au moins, se taire. Un homme habitué à exercer son sens critique non seulement sur ce qu'il écrivait, mais sur lui-même! Je me demande ce qu'il dirait aujourd'hui? Aujourd'hui qu'on voit un ambassadeur américain reconnaître qu'on a trompé tout le monde en 1914, qu'on voit des journaux, sans être d'extrême gauche, déclarer que tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que l'Allemagne n'est pas la seule coupable de la guerre. » Je raconte alors à Vallette le cas Suarès, inconsolable de son pamphlet chauvin contre

Nietzsche. Vallette me dit alors : « Il faut se reporter au moment. On ne pensait pas alors qui était ou non coupable de la guerre. On ne voyait que la France envahie, menacée de disparaître... » « Voyons, dis-je à Vallette, ce n'est pas sérieux. Jamais on n'a pu penser cela. On ne supprime pas un pays comme la France, pas plus qu'on ne supprime un pays comme l'Allemagne. » Vallette maintenait son point de vue. « Sapristi, lui dis-je, je suis cent fois au-dessous de Gourmont. Eh bien, que diable! je n'ai pas été dupe une minute. Je suis resté méfiant, je n'ai pas eu ni une minute d'enthousiasme ni de sentiment guerrier. C'est mon tempérament, c'est entendu. Mais je le répète, un homme comme Gourmont aurait pu au moins être méfiant, attendre. Je vous le dis : c'est là l'homme qu'il était. Tout ce qu'il a écrit n'était que pose intellectuelle. Pas l'expression de son tempérament. » Je cite aussi à Vallette l'exemple de Descaves, écrivant aujourd'hui dans *L'Œuvre* des articles contre la guerre et l'esprit guerrier, après sa jolie phrase, au début de la guerre, sur la situation pénible de sa génération, trop jeunes en 1870 pour se battre contre les Allemands et trop vieux en 1914. Vallette me dit là-dessus : « Savez-vous, les articles de Descaves aujourd'hui? Eh! bien, c'est du chiqué. Et sa phrase pendant la guerre, du chiqué aussi. Ou alors ces gens sont des inconscients. Je me la rappelle bien, cette phrase-là. On lui a assez répondu à ce propos qu'il pouvait partir s'il y tenait. Ne me parlez pas d'ailleurs de tous ces gens qui ont écrit comme cela pendant la guerre... » Je cite alors encore Barrès, le plus méprisable de tous, avec sa jolie phrase : « *Qu'ils sont beaux nos défenseurs dans leurs trous, embrassant la terre natale!* » « Il est mort, dis-je. Il y est dans sa terre natale. Il doit y être beau, lui aussi, aujourd'hui? » J'ajoute à Vallette : « Je ne suis pas patriote, je n'ai pas l'esprit national, je suis indifférent à toutes les choses de cet ordre, mais je reste plus empoisonné par la guerre que tous ces gens-là. Je ne l'ai pas encore oubliée. Il m'arrive souvent

de penser à toutes les souffrances qu'elle a causées. Je ne sais comment dire, enfin : j'en garde malgré moi quelque chose en moi, un chagrin, une obsession, un empoisonnement, c'est bien le mot. — Vous pouvez être sûr qu'ils l'ont bien oubliée, eux! » m'a répondu Vallette. Il était sept heures. Je suis parti. Je pense maintenant, quand il a traité les gens comme Descaves d'inconscients, il l'a bien été aussi un peu lui-même. Quand il m'a dit un jour, pendant la guerre, si échauffé, si haineux, à propos de mon attitude calme de simple observateur complètement désintéressé, de « philosophe » comme il me le disait comme un reproche et que je lui répondais que je ne pouvais pourtant pas me changer du jour au lendemain, et devenir fou furieux ou bête tout exprès, quand il m'a dit, dis-je, avec colère, pour couper court au débat : « Eh! bien, moi, je veux être bête, je ne veux plus être intelligent. Je le redeviendrai quand ce sera fini. Maintenant, non. » Parole qui est un monde de sottise, d'aveuglement, d'abaissement intellectuel le plus complet.

Une chose encore que m'a dite Vallette sur Gourmont, c'est qu'à cause, justement, de son instabilité d'esprit, du manque de profondeur et de ses variations dans ses jugements, de son absence de sens réaliste, il ne l'aurait jamais pris pour guide, pour conseiller, ne se serait jamais fié à lui pour rien.

Une chose aussi qu'a reconnue Dumur au cours de la conversation, c'est que Gourmont « était bien livresque ».

Mardi 7 octobre. — Quel dommage que Duhamel donne le plus souvent dans le ton prophète, évangéliste. Il a un grand don d'observateur satirique et un grand talent pour l'exprimer. Il me racontait ce matin un trait tout à fait de la veine de *Vie des Martyrs* et bien digne d'y figurer. Il avait dans son ambulance, au front, un sergent, le fils du parlementaire Bouffandeau, garçon un peu simple d'esprit. Il s'aperçoit un jour que le sergent Bouffandeau

enlevait leur médaille d'identité à tous les blessés. Il lui dit : « Qu'est-ce que vous faites là, sergent Bouffandeau? Vous ôtez les médailles d'identité aux blessés? Mais vous allez nous créer un désordre du diable. Nous ne nous y reconnaîtrons plus. Il faut laisser les médailles aux blessés. On ne les enlève qu'après le décès. — Bien, monsieur le major », répond le sergent Bouffandeau.

Quelques jours après, Duhamel arrive un matin à l'ambulance. Il voit le sergent Bouffandeau qui allait de lit en lit et parlait à chaque blessé : « Eh! bien, mon ami, comment cela va-t-il? Vous avez bien votre médaille d'identité? Oui, vous l'avez, je la vois. C'est très bien. Conservez-la bien. On ne l'enlève qu'après le décès. »

C'est merveilleux comme bouffonnerie macabre.

Jeudi 27 novembre. — Visite de Vanderpyl. Je lui demande s'il n'écrit plus de romans. Il me dit qu'il en a un, terminé (sa propre histoire de guide au Louvre), pour lequel il ne peut arriver à trouver un éditeur. Le roman qu'il a publié dans *le Mercure* n'a même pas encore paru en volume. Grasset l'avait pris, sans le lire. Le traité avait été signé. Après l'avoir lu, Grasset a fait venir Vanderpyl pour lui dire qu'il ne publierait le volume que si Vanderpyl acceptait qu'on le fît passer pour un tout jeune homme qui débutait. Refus de Vanderpyl. Le roman en plan.

Il me raconte que Maurice Prax qui fait un petit article tous les jours dans *le Petit Parisien* (genre Vautel au *Journal* et Billy au *Petit Journal*) gagne 50.000 francs par an, et je crois même qu'il m'a dit plus. Vanderpyl ajoute que Prax est arrivé à un tel point de jonction avec ses lecteurs que *le Petit Parisien* ne pourrait pas penser à le renvoyer, tant cela représenterait une quantité énorme de lecteurs qui suivraient Prax où il irait.

J'ai dit à Vanderpyl pour son roman : « Colette dirige une collection de romans chez Férenczi. Elle m'a écrit

voilà quelque temps pour m'en demander un. J'ai dû lui répondre que je n'en avais pas. Allez la trouver. Dites-lui : « Vous avez demandé un roman à Léautaud. » Il ne vous en a pas donné. Il m'a dit de venir vous offrir » celui-ci que je viens de terminer ». Vous verrez bien ce qu'elle vous dira. »

Vanderpyl, qui est fort porté sur la table, il rédige même des articles de gastronomie au *Petit Parisien*, est de plus en plus énorme. Je lui ai dit ce soir : « Méfiez-vous. Vous tournez à la barrique. C'est très mauvais pour la santé. » Il m'a répondu : « Mais non. Vous exagérez. C'est mon pardessus d'hiver qui fait cet effet. » Il l'a alors enlevé. Il n'était guère moins gros. Je lui ai dit : « Vous voyez bien. Ce n'est pas du tout votre pardessus. Vous êtes énorme, c'est bien ce que je dis. » Il m'a dit alors : « Mais vous autres, ici, il me semble... — Ici, mon cher, lui ai-je répliqué d'un bond, nous sommes tous maigres ! » Nous étions à l'entrée de la librairie. Tout le personnel a éclaté de rire. Vanderpyl a ajouté : « En tout cas, pour le patron, il me semble qu'il n'est pas maigre. — Dame ! mon cher, ai-je répondu, quand on tient la queue de la poêle, on se soigne. »

Mercredi 3 décembre. — Dumur a découvert un produit nouveau, le *Synthol*, qui remonte extraordinairement, paraît-il, les gens fatigués. On se lotionne la tête, par exemple, et on sent après une meilleure disposition d'esprit, un réveil des facultés, comme le résultat d'une sorte de traitement électrique. Il en avait parlé l'autre jour devant D..., qui s'est marié il y a quelques mois, j'ai dû le noter, avec une jeune fille devenue soudain éprise de lui, sur la lecture de ses livres, malgré ses cheveux blancs et ses années qui commencent à compter. D..., qui est venu me voir ce soir à propos des *Poètes d'aujourd'hui* ne trois volumes, dans lesquels il est fort préoccupé d'avoir sa place, est monté ensuite à la rédaction. Il a abordé Dumur : « Dites donc, je vous ai entendu parler

l'autre jour d'un produit épatant, qui fait passer le rhume de cerveau en un clin d'œil, qui réveille, qui excite l'esprit... Vous savez bien?... Cela s'appelle?... J'ai tout à fait oublié le nom... Je voudrais savoir... Est-ce que?... Est-ce que cela fait aussi?... Enfin, vous comprenez?... Est-ce que cela agit aussi d'un certain côté?... »

PAUL LÉAUTAUD.

POÈMES

LA CHAPELLE PALATINE DE PALERME

Sous les arches qui vont jetant leurs paraboles
Avec des gestes de palmier, sur les murs d'or
Sablés de splendeur sombre et semblable au désert
Jusque dans l'ombre du tabernacle où Dieu dort
S'explique l'entrelacs habité de symboles.

Voici l'espace plein sans distance et sans air, —
Les arbres fourmillant d'éléments d'animaux —
Portant ses fruits de grâce et ses greffes de gnose,
La vérité qui vit et répand ses rameaux, —
La clef de chaque essence et le chiffre des choses.
La ville au dos voûté sous le ciel riche et clos, —
Et les groupes vivants construits comme des villes,
Les moutons arrondis retournant à l'enclos,
Et les chameaux, dômes jumeaux, bombés en files, —
Les ânes divisés en tranches par les triques
Les palmiers départis aux dattes symétriques
Et les paons immortels sur des plantes abstraites.

Les mines les cristaux les trésors du plafond
Crèvent comme une grotte à l'aurore que font
Les strophes enlacées du mystère biblique
Le Paradis Terrestre et le Déluge et l'Arche
La Madone en extase et les Mages en marche
Et Jésus dans un soleil aux rayons obliques.

Dans les dômes emplis de plérômes de flammes,
Par le firmament fait avec des caillots d'astres
Les séraphins touffus et les anges s'envolent
Emportant quelquefois, échappée au désastre,
Larve de gloire entre leurs mains, une âme.

Avec le livre, avec la mitre, avec l'étole,
Ceux qui ont brûlé l'extase ou le martyre,
Apprêtés et pensifs contre le mur s'étirent
Tandis que leurs noms grecs, en maigres grappes pendent.

Agathe, Zacharie, Barnabas ou Christophe
Avec leur front abrupt que les yeux vides fendent,
Avec leurs traits durcis par la félicité
Debout dans le cercueil étoilé des étoffes
Et dans le pur credo du dogme indiscuté,

Sanctuaire chrétien fermé comme un coffret,
Étouffant sous le poids de sa richesse interne,
Offrant comme un repos, posant comme un arrêt
Son crépuscule éternellement terne
A la lumière aveugle et folle des espaces,

Grenade aux grains secrets que sa pulpe d'or casse,
Or que le sang du Christ rachète, sang diurne,
Source d'or, jaillissant lorsque l'œil frappe l'urne,
Hors des murs oints où tout à coup des lointains tournent
Et du graal renversé des voûtes abondantes.

Comme un parfum brûlé d'encens l'or monte et chante
La rare éternité des gloires taciturnes,
Joies terrestres rendues de plein cœur à la terre,
Tendresses extirpées et séchées à l'étude,
Amours sept fois filtrées aux sables solitaires
Raniment ce ciel mort serti de certitude, —

O rêve sans réveil, vertige de raison, —
Et mûrissent leurs sucs à l'ombre qui s'embrase
Et suspendent leur grappe aux treilles de l'extase
Pour le Seigneur qui veille aux murs de sa maison.

LA MAJESTÉ DU MAL

Filles de joie, fendues comme des tirelires
Au son des seaux, des portes et des pas, —
Vous dont l'énormité des laideurs englouties
N'a pu combler les flancs lavés d'oubli, —
Rire et spasmes d'amour, font les mêmes remous
Du ventre mou à la grille d'égout de vos dents noires, —
O pécheresses veuves de rêves et de délires,
Sans désirs ni dégoût mais couchées au delà.
Nous avons peur de vous, filles de joie, ô juges —

Nous tous sur la banquette où l'on attend son tour,
Nous gros soldats que la luxure serre
Comme une corde étrangle un sac —
Nous, bureaucrates aux petits vices méticuleux —
Nous pudiques garçons bourgeonnants et barbus
Fatigués de nos corps où brûle un feu de tourbe —
Nous mâles qui portons la flamme qui nous mange,
Hante les hauts poumons et noircit le regard,
Pour que d'un geste bref vous la rinciez comme une loque,
Nous avons peur de vous, filles de joie, ô juges.

O nudités taries, bouches caillées, regards déserts,
Visages asséchés par la poudre et les fards,
Joues réjouies, joues de bouffons blafards

Nourris de gifles et de rire, —
Formes polies par les baisers, peaux blanches
Comme mal-blanc, ventres châtrés par les excès,
Vous qui mentez en vous montrant, vous dont ment l'impudeur,
Nous avons peur de l'œil que vous viendrez coller
Aux trous de votre masque où l'extase grimace
Pour nous surprendre et nous contempler dans notre honte, —
Nous avons peur de vous, ô fantômes de femmes.

Vous qui n'avez plus d'âme et qui vivez encor,
Vous dont les corps
Portant son baiser mort où le fard saigne
Est revenu vers nous
Comme un décapité debout
Qui tient sa tête entre ses mains, —
Nous avons peur de vous, filles de joie, ô juges.

LE SIGNE DE L'OISEAU

Face au ciel, véridique et fatale,
Qu'une aile émeut ou crispe, face égale
Sans nez sans bouche et sans oreilles
Aux yeux bandés de jour, au front ridé,
D'un vol de grues ou de corneilles
Ou tout vidé,

Parle : Oiseaux, ponts entre nuage et pierre
Qui découvrez en vous levant, paupières,
La terre neuve et les cieux neufs,
Puisque l'abîme à vous fut gracieux
Et puisque vous savez les cieux
Et savez l'œuf,

Oiseaux perçants, ouverts, tout traversés
Par le vent du savoir que Dieu seul sait
— Vous nous direz, vous nous direz
La Vérité que votre vol devance, —
Leur cri blessa sans déchirer
Mon ignorance?

***

Pour le fruit de cristal, pour le saisir
J'ai mis à mort l'oiseau d'or du désir, —
Le cristal mûr que les dieux mangent,
Trop dur pour nous, trop pur et trop amer, —
Devant le porche de la mer
S'est dressé l'Ange.

LANZA DEL VASTO.

LE PAIN DES RÊVES

Ce qu'étaient ces repas, où il n'est pas bien difficile d'imaginer combien et comment tout m'était nouveau, non seulement par les manières des convives, mais par les apparences de fête qu'une nappe jetée sur une table, et la soupe servie dans une soupière, faisaient briller à mes yeux, voilà un nouveau point où je laisse au lecteur sa liberté. Qu'il s'en donne! Parfois la cousine Zabelle poussait le souci du bien-vivre jusqu'à orner cette table de fleurs, des pâquerettes quand c'était la saison, des roses, dans un vase à long col. Et Marcelle renchérissant inventa une fois d'envelopper les carafes dans du lierre, afin que les boissons s'y tinssent plus au frais. Car en effet les bouteilles étaient proscrites de cette table trop fine pour elles. Et c'étaient de jolies carafes en cristal qui les remplaçaient. Du beurre dans un beurrier, avec son petit couteau exprès, des ronds en rafia sous les carafes, des porte-couteau et, pour chacun des convives, une serviette pliée en éventail dans un verre... tout ce luxe me semblait ne pouvoir appartenir qu'à des occasions exceptionnelles, à la célébration des grandes fêtes, et pourtant il était de tous les jours. Quoi de plus simple et de moins coûteux, au fond, que ce luxe décoratif auquel la cousine attachait tant d'importance et où il faut avouer qu'elle déployait un art fort supérieur à celui qu'elle avait appris dans la gargote familiale et sans qu'on sût d'où il lui venait. Marcelle en faisait son profit. Savoir tenir une maison, non seulement dans la rigueur de l'ordre et de l'économie, mais dans l'élégance et l'agrément, cela

faisait partie de son programme, s'inscrivait dans l'ordre naturel des choses qu'elle devait apprendre pour plus tard. Et jamais on n'a vu écolière plus docile sous ses airs de rebelle domptée, ni mieux douée pour tout ce qui était de sa vocation. La moindre remarque de la cousine était perçue dans l'instant même et fructifiait pour ainsi dire à vue d'œil.

Quel talent ils avaient tous, dans leurs manières! Tout m'embarrassait; mais eux! ils étaient l'aisance même. Les objets ne semblaient pas leur peser aux doigts, au contraire. On aurait dit que, par une vertu dont j'étais loin de posséder les secrets, les objets leur obéissaient, accouraient à leurs moindres appels qu'ils venaient se placer là où il le fallait, au moment choisi, comme si tout avait été réglé jusque dans les combinaisons les plus imprévues par la puissance d'une incantation dont seuls ils eussent été les maîtres. Ces serviettes, dont il était si mal prouvé que celle qui s'éployait dans mon verre m'était destinée, ils s'en emparaient avec insouciance, avec légèreté; ils n'avaient pas l'air d'y penser. Et la preuve qu'ils n'y pensaient pas du tout, c'était qu'ils continuaient à parler tout en l'étalant sur leurs genoux, en en fourrant un coin dans leur col, comme c'était l'habitude du cousin Michel.

Que de temps m'avait-il fallu pour m'assouplir à leurs rites! Combien de fois la cousine n'avait-elle pas dû m'expliquer les choses! Mais élève moins docile que Marcelle, et sans cesse dérouté par les mauvais exemples que ma vie de tous les jours m'offrait en si grande abondance, je n'étais qu'un cancre dès qu'il s'agissait des arts mondains, et je ne faisais guère de progrès. Aussi, craignant toujours de rouler encore à des erreurs pourtant mille fois signalées, et punies non seulement des réprimandes de la cousine mais des regards méprisants de Marcelle, me comportais-je à table à peu près comme je me comportais à la messe, l'œil fixé sur mon voisin, sur ma voisine, et travaillant à l'imiter. A la messe, je me levais quand on se levait; quand on

se signait, je me signais, et ainsi du reste. Ici, il en allait tout de même, bien qu'il ne s'agît jamais que de savoir quel couteau il fallait choisir, dans quel verre il fallait verser la goutte de vin qu'on me permettait, etc.

Mais surtout je devais me défendre de protester quand on changeait les assiettes. A cette habitude j'avais mis plus de temps à me faire qu'aux autres. Il est vrai qu'elle me scandalisait. Pourquoi tout ce travail et n'étais-je pas fait à tout mêler dans le même plat? Chez nous, c'était la mode. Dirai-je que ces élégantes incommodités me gâtaient le plaisir? Assurément oui, mais comme un beau costume du dimanche vous gâte le plaisir de la promenade par les précautions qu'il exige. Mais c'est un beau costume tout de même et cette beauté vaut bien qu'on y sacrifie quelque chose. J'avais par ailleurs tant de raisons d'être heureux qu'elles emportaient tout y compris cette gêne elle-même. Au printemps nous mangions dehors sous une tonnelle, ouvrage du cousin Michel, qui en avait tressé les arceaux selon ce qu'il avait appris des nègres à la colonie. Aussi cette tonnelle entraînait pour moi tous les charmes du dépaysement et de l'aventure. J'en faisais dans ma tête la loge d'un Grand Chef, peut-être moi-même ou dont j'étais le cousin, nullement surpris d'ailleurs, malgré ma qualité de sauvage, qu'on me rappelât à l'ordre au nom des bonnes manières et de la civilisation. J'étais en somme un conquis, soumis à l'autorité des blancs et ne demandant pas autre chose dans mon indignité, ne songeant pas le moins du monde à la révolte.

C'était Marcelle qui faisait le service. Elle y mettait une gravité de jeune souveraine, allant de la cuisine à la salle à manger avec la dignité, l'exactitude qu'elle apportait en toute chose et, de plus en plus, l'élégance. A Dieu ne plût qu'il y eût rien de servile dans ses manières. Certes, dans sa gargote originelle, la cousine Zabelle avait été elle aussi et par bien des raisons un personnage fort remarquable, mais elle n'avait jamais dû approcher de cette

perfection d'allure, de cette économie de mouvements, de cette science des rapports où Marcelle triomphait sans y penser. Si bien qu'on avait l'impression non pas d'être servi selon ce qu'on entend ordinairement par là, mais d'être l'objet d'une attention particulière et consentie, raisonnée et qu'elle eût tout aussi bien pu ne pas vouloir et même retourner contre vous en agressivité si toutefois vous aviez encouru sa disgrâce. Dans sa manière d'apporter un plat et de l'offrir, elle mettait des grâces dont j'ignorais encore qu'elles étaient dignes du plus grand art. Et chacun ayant reçu sa part comme un cadeau, Marcelle reprenait sa place à table, rentrait dans le cercle des maîtres et des invités sans qu'il subsistât rien en elle du souvenir de sa « servitude » sinon plus de dignité encore, ce par quoi je me sentais anéanti. Car autant il me semblait mauvais qu'on changeât si souvent d'assiettes, autant il me paraissait détestable qu'une fillette de mon âge se fît ma servante. Je ne pouvais croire qu'elle ne s'en trouvât offensée et il me semblait nécessaire qu'un jour ou l'autre elle m'en fît payer justement l'humiliation.

Les conversations roulaient sur les objets les plus divers. Habituellement c'étaient les gens du quartier qui en faisaient les plus grands frais. Ainsi me trouvais-je participer en esprit à mille complots dont je ne saisissais pas les racines, mais dont j'entrevoyais avec une sorte de sombre enchantement les sombres couleurs. Tantôt c'était une bataille qui avait eu lieu dans la nuit, et même on avait entendu des coups de revolver et des cris, tantôt il s'agissait d'une jeune fille qui était partie pour Paris tout d'un coup, personne n'y songeant la veille, elle-même non plus peut-être. L'huissier était venu dans telle maison, le curé dans telle autre. Il était passé sous les fenêtres de la cousine de très bonne heure, à l'aube, l'enfant de chœur marchant devant lui en faisant tinter sa sonnette. Une autre nuit, toute une bande de rôdeurs avait parcouru le quartier, il y avait eu un vol chez le boulanger. Une autre nuit encore on avait

entendu pendant longtemps un jeune homme éperdu d'amour qui chantait d'une voix magnifique de ténor. Quelle voix! La cousine en profitait pour dire au Moco qu'il ne se pouvait pas que son frère en eût une plus belle. Et lui, comprenant que cela voulait dire combien elle avait été émue par ce chant amoureux et comme elle était jalouse que ce ne fût pas pour elle qu'on eût chanté si bien et si longtemps, trouvait d'autant mieux sa vengeance que tout cela lui était indifférent. A son tour il se mettait à raconter des choses. Est-ce qu'on n'avait pas vu ce M. Grosvalet pour qui la cousine avait eu tant de grâces récemment, est-ce qu'on ne l'avait pas vu raccompagner Mme Reille, la postière? Il finirait mal, ce M. Grosvalet, c'était un brouilleur de ménages. Et c'était bien étonnant qu'il le fût, disait la cousine : un homme qui n'avait rien pour lui. « Cause toujours », pensait le cousin Michel : lui aussi, il s'en balançait dans le fond. Il mangeait tranquillement ses haricots en pensant Dieu sait à quoi. Marcelle apportait la salade, dans une coupe de cristal. Les fruits étaient sur la desserte comme de magnifiques bijoux. Le café, qui passait tout doucement dans la cuisine, répandait jusqu'à nous son arome. Ou bien, quand nous étions sous la tonnelle, de l'eau bouillait sur un réchaud, comme sur un feu de bivouac, et on la verserait tout à l'heure dans des filtres. Les hommes auraient droit à une petite goutte de liqueur et, par dérogation — je ne devrais pas le dire à ma mère — on m'en verserait une larme sur un sucre : un canard. Peut-être même le cousin Michel me donnerait-il en cachette une cibiche que j'irais fumer dans un ravin de moi connu. Et sur son conseil je croquerais ensuite une pomme, pour chasser l'odeur. Ni vu ni connu...

L'heure du café ranimait la conversation — à vrai dire, elle ne languissait jamais — mais qui, sur la fin du repas, s'enrichissait de toute la série d'hypothèses et de déductions que permettait à la cousine tout ce qui s'était dit jusqu'alors. C'était un moment dangereux. Elle prenait parti en effet

et voulait que les autres fissent comme elle, qu'ils se prononçassent absolument sur le bien ou le mal-fondé de telle ou telle escapade dont Marie Pinhouet s'était encore rendue coupable, sur le divorce de Mme Soulabaye, et de là sur l'escapade en soi et le divorce en général. Puis, on ne savait comment, sur les œuvres de Xavier de Montepin, sur la Représentation Proportionnelle, le prix des petits pois. Et certes je l'admirais. J'admirais cette vie toujours alerte et si abondante. Mais combien elle m'eût plus encore intéressé si elle avait parlé d'elle-même! Toulon! mieux que tout, le nom de cette ville enchantée qui n'existait peut-être que dans les contes (ce *peut-être*, quand j'y repense!), il était pour moi comme une sorte de sésame à une infinité de rêves. Une autre sorte de rêve, faut-il le dire, que ceux inspirés par la cathédrale de Strasbourg et ses environs — des rêves d'une qualité que je ne veux pas dire inférieure et pourtant! Des rêves qui eussent été dans mon ciel ce que les étoiles sont à la lune... Mais sur Toulon, elle était muette. Ce qui m'eût tant intéressé en elle, on eût dit qu'elle l'avait oublié, qu'elle y était devenue indifférente. C'était le passé. J'ignorais encore à quel point on peut devenir indifférent à son passé, cela ne me semblait pas possible; aussi ne comprenais-je pas ce silence dont le mystère m'était si redoutable que je n'osais pas interroger. Toulon, la colonie, tout ce qui m'enchantait semblait avoir cessé de leur plaire. Cela même leur avait-il jamais plu? Le cousin Michel fumait sa pipe en attendant l'heure de retourner à son bureau, le Moco dormaillait dans son fauteuil. J'aidais Marcelle à relever la table. Ici, car enfin dans les besognes du service celle-ci était l'une des plus basses, elle acceptait fort bien mon aide. Mais cela n'allait point jusqu'à me laisser participer à la vaisselle. Elle ne la faisait jamais tout de suite d'ailleurs, elle attendait qu'il n'y eût plus là personne. Était-ce pour ne pas laisser voir les gants de caoutchouc que la cousine lui avait achetés et dont elle revêtait ses belles mains avant de

les plonger dans l'eau grasse? Pour cette raison et pour d'autres sans doute. Nous rangions donc la vaisselle fort soigneusement sur l'évier, puis nous revenions prendre nos places dans la compagnie comme des enfants bien stylés.

Ce n'était point tant sur son séjour en Afrique que j'aurais voulu interroger le cousin Michel que sur tout ce qui l'avait précédé, sur tout ce qui avait été la belle époque de sa jeunesse, quand il était matelot, comme mon frère Daniel et comme mon ami Durtail. Mais ces belles années pleines de soleil et d'événements, il semblait qu'elles fussent ensevelies sous tous les sables du désert qu'il n'avait plus fait que parcourir depuis, et que d'en exhumer le moindre mica était une chose d'autant plus impossible que le dépositaire des merveilles que j'aurais tant voulu connaître semblait manifester à leur égard beaucoup plus que de l'indifférence. « A quoi bon, me disais-je, avoir parcouru le monde et risqué tant de fois sa vie comme je savais que c'était le cas, si c'était pour finir ensuite par ne plus même s'en souvenir? » J'en voulais au cousin Michel de me cacher les trésors dont rien que le soupçon déjà m'enchantait; mais je lui en voulais aussi d'une autre manière de cette espèce de trahison dont il se rendait coupable envers lui-même, ignorant que nous en sommes tous là et que cette trahison il se pourrait bien que je l'accomplisse moi-même un jour. J'étais d'autant plus sévère que je ne tenais aucun compte des circonstances atténuantes dont j'ai reconnu depuis la puissance et qui sont dans les érosions du temps, dans les événements mêmes de la vie, pour lui, dans son mariage avec la cousine Zabelle, et qu'il ne me venait pas en tête de penser que cet oubli, s'il constituait en effet une trahison, cachait et voulait nier sans y parvenir une sphère de douleur dont il n'était pas un point qui ne fût encore à vif. Personne n'est jamais tout à fait quitte envers sa jeunesse et nous savons tous à quel point nous l'avons trahie. Quel rapport y avait-il entre le marin qu'il avait été et le petit personnage qu'il

montrait aujourd'hui, fumant sa pipe au coin du feu entre une femme jadis aimée mais qui n'était plus autre chose pour lui, et depuis longtemps, qu'un « panaris », et le triste Moco dans ses pantoufles ? Assurément, il ne se pouvait pas que l'un ait engendré l'autre. Le marin, c'était ce qu'il avait été; l'autre personnage, le fumeur de pipe taciturne, c'était ce qu'il était devenu. En cela peut-être consistait le fond de sa méditation, contemplation perpétuelle et surprise infinie devant ce qu'on peut devenir, qui constitue pour certains hommes une fascination dont rien ne peut les arracher, et qui dure jusqu'à la majestueuse révélation de ce qu'ils deviendront dans la mort. Il est probable que le cousin Michel n'était nullement d'accord avec ce qu'il était devenu et que, du fond de son impuissance, et à travers les fumées de sa pipe, il ne cessait point, non certes de s'interroger, mais, dans une certaine mesure, de s'ébahir aux différents tours de passe-passe qui l'avaient amené là où il en était. Parce que le destin est le destin il ne songeait point à se révolter effectivement contre sa vie. Mais s'il n'était pas libre d'y rien changer du point de vue de ce qu'un étonnant vocabulaire appelle la « matérialité des faits », son esprit et son cœur, eux, restaient libres et protestaient, n'acceptaient pas une seconde la déchéance à laquelle pourtant il paraissait consentir avec tant de résignation.

Ceux qui ont quelque chose à se reprocher, c'est-à-dire tout le monde, n'aiment guère qu'on leur rappelle le temps où ils étaient encore purs. L'instinct, combiné avec le remords, leur inspire une habileté merveilleuse dans la surveillance qu'ils exercent sur certaines zones de leur existence, dont ils ont tôt fait de comprendre que la meilleure pratique est de n'en plus jamais parler ni de souffrir qu'on leur en parle. La déchéance d'un homme est une chose sur quoi il ne faut pas lui demander de s'expliquer. Et l'on peut être bien assuré que le forçat qui raconte sa vie pour cent sous est un menteur. Il n'y a point de prostituée qui dise vraiment quelle a été sa première aventure,

celle où son cœur a battu pour de bon, pour la première et l'unique fois. Il n'y a personne parmi les déchus, dont le nombre est si grand, qui consente à donner aux autres des éléments de comparaison entre ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus. A peine osent-ils, dans l'obscurité de leur cœur, susciter certaines vieilles images quand un peu d'ivresse les y porte, se rappeler la force et la beauté qu'ils ont perdues, sans comprendre comment les choses se sont faites, comment et par où la douleur est entrée. Or, il va de soi, surtout quand il s'agit d'un homme aussi faible que l'était le cousin Michel, que leurs points vulnérables sont vite découverts par ceux qui ont intérêt à les meurtrir. Et qui, plus que la cousine Zabelle, avait intérêt à persécuter le pauvre Michel? Pour sûr, ce n'était pas le Moco, lequel, par quelque mystère dont lui seul possédait le secret, vivait en paix avec lui-même et ne souhaitait rien tant que de vivre en paix avec tout le monde. Avec la cousine Zabelle, il n'en allait certes pas de même. Mais qu'on ne se laisse pas égarer sur la nature de l'intérêt, non qu'elle avait mais, qu'elle *éprouvait* à persécuter son mari et souvent de bien autre façon qu'en lui faisant des scènes. L'étude des passions humaines ne peut être sans doute que descriptive. A quoi bon vouloir les interpréter quand il est déjà si difficile de les nommer? Le génie qui invente les mots et baptise les choses n'est sans doute qu'un petit génie comparé à celui qui les fait se mouvoir, ou plus simplement qui fait qu'elles sont.

Or, la cousine Zabelle avait depuis longtemps compris toute la puissance qu'elle pouvait exercer sur son mari par des scènes, et, comme on sait, elle ne s'en privait pas. Mais la fureur de la colère elle la subissait elle-même plutôt qu'elle ne la choisissait. Un autre moyen d'atteindre Michel était précisément l'inverse. Plus subtilement que dans les scènes, c'était dans les apparences de la gentillesse qu'elle trouvait ses meilleures aiguilles. Et le pauvre Michel redoutait bien plus certains aspects de beau temps que les violences de l'orage avec ses avalanches. Mais

c'était que, précisément, tout ce qu'il n'avait pas envie de dire, toutes ces choses de son passé de jeune homme qui n'étaient qu'à lui, elle allait s'en emparer, les rappeler avec une insistance et une précision si cruelles sous l'apparent badinage... Pour ces sortes d'exercices, la présence de quelques invités lui était nécessaire. Et il n'est pas croyable que le pauvre Michel eût supporté ces pointes de feu dans le tête-à-tête...

Il arrivait en effet que ces repas se prolongeassent encore par l'arrivée de certains amis du moment, que la cousine avait invités à prendre le café. C'était par exemple, M. Thoraval avec sa blanche épouse, si bien stylée, qu'il semblait mener à la corde comme une brebis pleine de bonne volonté, mais incapable de se faire aux jeux si compliqués du monde, et pourtant pas trop malheureuse d'arriver là. Elle se répandait dès l'entrée en compliments et en congratulations infinies, d'une voix bêlante, éteinte, qui n'avait jamais dépassé les empâtements de la niaiserie enfantine, et à la manière dont elle tendait la main au cousin Michel et au Moco il était clair qu'elle s'attendait toujours à ce qu'ils la baisassent, espérance éternellement déçue. Mais nous, les enfants, nous devions embrasser sa joue flétrie, mal ou trop fardée sous la voilette blanche à gros pois bleus qu'elle portait, il me semble, hiver comme été. Son mari l'appelait « Mon petit Biri », appellation évidemment très tendre, biri voulant dire « agnelle » dans notre patois, mais où il ne mettait pourtant aucune douceur.

— Allons, mon petit Biri, en voilà assez, lui disait-il d'un ton sec, dès qu'il lui paraissait que le compte de compliments y était.

Et le petit Biri se taisait, comme un soldat dans le rang, et prenait place dans un fauteuil. Désormais Mme Thoraval ne prononcerait pour ainsi dire plus un mot jusqu'à la fin de la visite, sauf quand il s'agirait de faire quelque remarque sur la couleur du temps, ou de

dire combien il lui fallait de sucre dans son café. Pour le reste, elle se contentait de sourire, c'est-à-dire qu'elle gardait sur le visage une crispation dont rien que la vue me faisait grincer les dents, et dans ses yeux trop bleus, trop grands et trop vagues, un air de patience si véridique qu'on pouvait bien penser qu'elle ne s'ennuyait pas plus ici qu'ailleurs. Vêtue de blanc des pieds à la tête, elle jouait encore à la lune de miel malgré la cinquantaine bien sonnée et ses vingt-cinq ans de ménage sans enfants.

Quant à M. Thoraval, il participait lui aussi du mouton, mais à cette différence près qu'il avait le visage d'un ogre. Aussi noir que sa femme était blanche, éternellement vêtu de noir et d'une manière quasi cérémonieuse, il n'avait pas un cheveu gris. Son visage parfaitement rond et très haut en couleur se relevait d'une admirable moustache de pandore, noire, mais si noire, disait la cousine, qu'il ne se pouvait pas qu'il ne la fît pas teindre. Et pareillement il devait se faire teindre les cheveux. A cinquante-cinq ans tout de même il devait y avoir de la supercherie quand il prétendait que cette couleur de poil lui était naturelle. Il ne voulait pas l'avouer, mais il était coquet, ce bon M. Thoraval. Et peut-être même se cachait-il du petit Biri, quand il allait à sa teinture? Mais le petit Biri prenait avec flamme la défense de son époux. Non, non, il n'y avait pas là de mensonge. Et il fallait bien la croire : un petit Biri saurait-il jamais mentir?

Mais ce qui donnait tout à fait l'air d'un ogre à M. Thoraval, c'était d'une part ses yeux, de très gros yeux ronds et noirs, aussi noirs que ses cheveux, et plus encore ses dents. Quel sourire que le sien! Sous la moustache déployée sous son gros nez comme deux ailes, voilà que ses dents apparaissaient blanches comme celles d'un nègre, pointues, coupantes, redoutables dans leur rangée si promptement découverte, si vives! Et pourtant, nous n'avions pas peur. Non, M. Thoraval ne pouvait inspirer de peur à personne malgré ses airs et son nom, qui son-

nait si curieusement, donnait un si triste pressentiment à qui l'entendait pour la première fois. C'était que malgré tout chez lui le mouton était victorieux de l'ogre. Quel mystère l'avait enfanté? D'un croquemitaine et d'une agnelle, tous deux stupéfaits d'être tombés ensemble dans l'amour, il était né dans quelque plaine toulousaine, ainsi qu'en témoignait son accent, ce qui achevait de lui donner des airs de gendarme de comédie. Aussi son langage. Il disait alorss, ceuss, et même les ceusse...

— Eh bien, alorss, les ceusse, qui s'en font pas, c'est vous, disait-il en entrant, et il se débarrassait de son parapluie. On les voit, les heureux! Et alorss, comment que ça va?

Il tendait à la cousine sa patte velue. Déjà son œil errait sur la table, où, en prévision de leur venue, Marcelle avait disposé dans un ordre parfait les tasses, les verres à liqueurs et les éternels petits gâteaux secs (palmers).

— Mais, comme vous voyez, ça ne va pas plus mal, monsieur Thoraval, répondait la cousine d'une voix suave.

Ou, au contraire, selon la fantaisie, elle se plaignait de souffrir le martyre :

— Si vous voulez que je vous passe mes rhumatismes...

Et c'était une nouvelle pour tout le monde, car de rhumatismes, il n'avait encore pas été question.

— Ah, faisait M. Thoraval, s'il n'y avait que cela pour vous faire plaisir! Et vous, monsieur Leprêtre, toujours gaillard? Il a une mine!

— Oui, répondait le cousin Michel, ça va tout le long de la cuisse.

— Michel! s'écriait la cousine, en lui désignant d'un regard le petit Biri, qui, sagement, arrangeait les plis de sa jupe.

Le pauvre Michel toussotait.

— Vous en faites donc pas, disait M. Thoraval, elle est incapable de comprendre. N'est-ce pas, mon petit Biri?

Et le petit Biri, qui tombait de la lune, demandait :

— Tu me causes, Frispoulet ?

— Oui. Et je dis que tu n'es qu'une bête.

— Oh pour sûr, répondait-elle, ce qui faisait rire toute la compagnie et rafraîchissait l'atmosphère.

Sur quoi était fondé le rapport de ces deux marionnettes entre elles, et d'elles à la cousine Zabelle ? Il y avait dans la présence de M. Thoraval à la même table que le Moco quelque chose de louche. Et, précisément, M. Thoraval saluait enfin le Moco :

— Tiens... Je ne vous avais pas dit bonjour ! Excuses...

Le Moco souriait, tendait une main tranquille, avec un clin d'œil. A qui ? A lui-même. Qu'est-ce que tout cela pouvait faire ?

— Marcelle, ma belle, ordonnait doucement la cousine, nous avons oublié de sortir notre pince à sucre. Va la chercher, tu sais où.

Marcelle, quittant sa place pour aller chercher la pince à sucre, la tête de M. Thoraval se mettait à tourner comme sur une plate-forme. Il ne quittait pas Marcelle des yeux. Et quand elle avait disparu, sa tête reprenait sa position première. Il s'essuyait la moustache avec le dos de la main, comme un homme qui vient de tremper ses lèvres dans un verre, et faisait :

— Hum... Hum...

Quelque chose bougeait dans sa gorge.

— Ah, à propos, disait la cousine, est-ce que vous avez vu dans le journal.... où est-il, le journal, Michel ?

— Le journal ? Il est resté au salon (1), répondait le Moco, qui en effet l'avait emporté en allant au " boulot ".

— Autrement dit qu'on ne le reverra pas, répondait la cousine.

On sentait qu'elle se serait volontiers mise en colère, mais qu'elle se retenait, sans doute pour plaire à M. Thoraval. Est-ce qu'elle n'avait pas répété cent fois qu'on ne

(1) De coiffure.

devait jamais emporter le journal du jour ni faire des paquets avec ?

— Bon, reprenait-elle, qu'est-ce que je disais ? Qu'est-ce que j'étais en train de dire, Michel ?

— Ma foi, répondait l'élève Michel, je n'en sais rien du tout. Je crois que tu n'avais rien dit encore.

— C'est drôle que je perds la mémoire tout de même !

— Oh, ça arrive à bien du monde, disait M. Thoraval galamment. Ainsi moi...

Mais, à la stupéfaction générale, le petit Biri prenait la parole :

— Madame Leprêtre, vous disiez : A propos. Vous vouliez sans doute nous raconter quelque chose que vous avez lu dans le journal ?

— Voilà le petit Biri qui me coupe ! s'écriait M. Thoraval, en s'esclaffant, comme s'il y avait eu là quelque chose d'extrêmement farce.

Mais il n'insistait pas, Marcelle reparaissant avec sa pince à sucre tenue comme un sceptre, ou comme une fleur.

— Hum... Hum...

— J'y suis ! s'écriait la cousine, en battant des mains. Mais oui ! A propos de quoi ? A propos de bottes. Vous n'avez pas lu dans le journal l'affaire de cette petite fille emmenée par un sadique et... je n'en dis pas plus long à cause des gosses. Un type dans le genre de Vacher, celui qui aimait les bergères ?

— C'est bien triste, disait M. Thoraval. On ne devrait pas permettre...

Suivaient des considérations sur la justice. Ah, dans un cas pareil, elle n'eût rien attendu de la justice, la cousine. Oui, elle lui eût réglé son compte elle-même à ce Vacher.

Tout en parlant elle se levait pour verser le café dans les tasses. Dans ces occasions en effet Marcelle perdait ses droits. Il lui était permis d'être là et de seconder, non de jouer son rôle habituel. Mais tout en perdant ses droits, elle ne perdait rien de sa hauteur.

— Un sucre, monsieur Thoraval?

— Deux, je vous prie.

Il s'emparait de la pince à sucre et il se servait. Comme c'était curieux de voir sa gêne! Il y avait quelque chose de subreptice et de voleur dans ses manières. Le petit Biri refusant la liqueur — plus souvent du simple rhum, mais du trois étoiles — réclamait du lait. Mais le cas était prévu. Son lait était préparé, servi dans un petit pot. Comme on était gentil d'avoir ainsi pensé à elle! Et les palmers circulaient.

Ainsi commençaient ces petites réunions. Mais ce n'était là qu'une entrée en matière, une simple façon de prendre contact avant de passer à des plaisirs plus sérieux, tels que ceux du phonographe, décidément inépuisables en leur répétition monotone. Car la cousine avait acheté une fois pour toutes un certain nombre de rouleaux et ne semblait même pas savoir qu'on pût en renouveler le stock. Mais qu'importait, c'était pour elle toujours un même plaisir.

— Allons, disait-elle, approchez-vous du feu, madame Thoraval, prenez ce fauteuil, c'est le meilleur. Le Belle Saucisse viendra sur mes genoux.

Elle prenait elle-même un fauteuil et s'y posait, soulevant avec tendresse la petite chienne qui se réveillait à peine. Le petit Biri changeait de place, tout le monde se rapprochait de la salamandre, on posait les tasses sur la cheminée. La cousine offrait un canard... et c'était le moment où le pauvre Michel se levait pour prendre congé! Il allait être deux heures, et s'il tardait encore, il serait en retard à son bureau...

— Ah, comme c'est dommage que vous partiez! soupirait le petit Biri. Restez donc avec nous, monsieur Leprêtre.

— Je le voudrais bien!

Et il mentait.

M. Thoraval renchérissait :

— Pour une fois, ils n'y verraient que du bleu, à votre préfecture...

Mais déjà, le cousin Michel boutonnait sa veste.

— Ce n'est pas cela, répondait-il, mais j'aurais du retard dans mes écritures.

Et là encore, il mentait.

La cousine l'observait du coin de l'œil, elle suivait sa défense, comme un professeur de gymnastique suit les mouvements de son élève, avec trop de raisons de savoir que l'exercice sera une fois de plus manqué. Elle savait bien, elle qui se taisait pour le moment, que tout ce que pouvaient dire les Thoraval ne comptait pas. Elle seule était l'arbitre de la situation.

— M. Leprêtre est un homme exact, disait-elle, il n'a jamais été en retard une fois dans sa vie.

Et le pauvre Michel pâlissait, car le ton de ces paroles, outre les paroles elles-mêmes, lui faisait prévoir la suite.

— Pourquoi que vous avez pas tout envoyé balader? demandait M. Thoraval, qui, lui aussi, était retraité, mais de l'armée, où il avait fini comme adjudant.

La cousine répondait pour son mari :

— Je ne blâme pas ceux qui jouissent de leur retraite comme vous le faites, monsieur Thoraval. Voyez-vous, je crois que ce sont des sages. Mais M. Leprêtre ne peut pas se passer d'activité. Ah, s'il n'y avait que l'argent! Mais chacun son tempérament.

Le pauvre Michel était sur le gril.

— Allons, je serai en retard, disait-il.

Il allait partir. Il faisait même ses adieux. Je l'embrassais, il embrassait Marcelle. Le voilà qui s'en va, sa main se pose sur le bouton de la porte...

— Michel?

Un grand silence. Puis :

— Qu'est-ce que tu veux, mon Zaza?

Elle sourit, minaude.

— Bah, Michou, pour une fois?

Et il est vaincu. Il revient. La cousine triomphe. Elle éclate d'un grand rire désordonné et s'écrie :

— Ah, je le savais bien, qu'il avait envie de rester. Il n'y avait qu'un mot à dire. N'est-ce pas, Michel?

Et lui aussi, il rit. Et même il s'esclaffe.

— Allons, dit-elle, viens me faire une bise, et foutons-nous du reste!

Il faisait la bise, reprenait sa place dans le cercle, il expliquait qu'en effet ce ne serait pas si grave, s'il manquait une fois à son bureau, et que même on ne s'en apercevrait pas.

M. Thoraval opinait, approuvait.

— Fumez tranquillement votre pipe, allez, monsieur Leprêtre. Il ne faut jamais faire du zèle. Plus qu'on en fait et moinss qu'on est considéré.

Il le savait bien, lui qui n'avait jamais fait que cela toute sa vie.

Le cousin Michel se résignait. Il rallumait sa pipe, il reprenait un petit canard et les autres, par la même occasion, se laissaient verser une petite goutte.

— N'est-on pas bien chez soi, reprenait la cousine, et ne faut-il pas de temps en temps se donner l'agrément d'un repos auquel on n'avait pas songé?

A son avis, il n'y avait rien de meilleur. Outre que c'était un surcroît de plaisir que de faire la nique à ceux qui se croyaient des chefs et qui, passez-moi l'expression, monsieur Thoraval, ne sont que des peigne-culs.

— Va, mon pauvre Michel, quand on s'est donné comme toi tant de mal au service de l'État on a bien droit à quelque petite compensation de temps en temps. Et si on ne vous la donne pas, il faut savoir la prendre. A la tienne, mon vieux!

Ils trinquaient, dans une approbation générale de cette philosophie, que la cousine n'allait pas manquer tout à l'heure de développer. Elle en motiverait les raisons. Le pauvre Michel était sur la sellette et il y resterait.

— Voudrait-on croire qu'ils ne lui ont même pas donné la médaille militaire?

A cette phrase inaugurale d'une série de considérations et de tableaux dont le pauvre Michel connaissait par cœur la succession et l'arrangement, pour en avoir tant de fois souffert le supplice, il comprenait que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé et qu'une fois encore il allait devoir "y passer".

Or, de même qu'il gardait toujours un peu d'espoir, contre toute expérience, jusqu'au moment où la cousine prononçait la phrase célèbre sur la médaille militaire, de même encore, aussitôt cette phrase prononcée, tentait-il de résister.

— Voyons, Zabelle, mais voyons, tu sais bien que cela m'est égal. Ils peuvent la garder, leur médaille militaire. Il y a tout de même autre chose que ça dans la vie.

Ce n'était plus du tout l'homme aux plaisanteries douteuses qui m'avait accueilli tout à l'heure. Il n'avait plus le même visage ni la même voix.

— N'ennuie donc pas tes invités avec de pareilles histoires, reprenait-il.

Mon Dieu! N'aurait-on pas dit à l'entendre qu'il était le maître chez lui! Et même à voir la cousine, qui semblait admettre la semonce, et baissait la tête, mais pour mieux sourire par en dessous. Ça mordait si bien! Comme toutes les fois, et du premier coup.

— Oh, je ne veux ennuyer personne, mais ce que je dis est vrai. Est-ce qu'ils te la devaient, oui ou non, cette médaille militaire?

— Oui, ils me la devaient!

— Eh bien, alors, pourquoi n'as-tu pas fait comme les autres? Pourquoi n'es-tu pas allé trouver qui de droit? Voyons, monsieur Thoraval, je lui dis tout le temps qu'il est trop modeste, qu'il ne sait pas se défendre. On pensera de lui qu'il n'est pas un homme! Savez-vous ce qu'il me répond? Que c'est de l'histoire ancienne, qu'il s'en moque pas mal, qu'il n'a jamais rien voulu demander à personne...

Chaque mot qu'elle disait lui était une blessure dont les

traces se voyaient sur son visage, et dans ses mains qui tremblaient. Certes j'étais alors loin de comprendre ce qui se passait en lui et même j'avoue que dans la question de la médaille militaire je donnais raison à la cousine. Je ne comprenais pas pourquoi le cousin Michel montrait tant d'indifférence ou même de dédain à une distinction si rare et si noble. Mais j'avais pitié de lui. Et tandis que mon enthousiasme allait à la médaille militaire, toute ma compassion était pour ce malheureux homme si mal à son aise dans le fauteuil qui n'était qu'un chevalet de torture.

Que cette comédie de la médaille militaire se fût répétée cent fois entre eux et de la même manière, qu'ils y eussent à chaque fois l'un et l'autre employé les mêmes mots, il ne leur en semblait pas moins à tous deux que c'était pour la première fois qu'ils en abordaient le thème. Dans l'usure du ménage tout ne se laisse pas atteindre de la même façon. Une immense variété est en nous.

Dans le pays de la jeunesse de Michel, beau et chaud comme une autre douce Afrique, il n'y avait rien qui fût à elle. Or, dans le langage allégorique qui est celui de deux vieux époux, cette médaille militaire qu'on avait en effet refusée à Michel bien qu'il la méritât, et dont l'obtention serait venue couronner sa jeunesse de marin, en affirmant combien elle avait été courageuse, cette médaille militaire, c'était donc pour ainsi dire le poteau frontière qui séparait deux zones, tranchait deux terres, celle où il avait consenti à se laisser entraîner avec elle comme un esclave, de celle où il avait vécu librement, où il n'avait pas été humilié.

Cette frontière si bien défendue, au besoin si violemment, marquait la limite d'un pays où, s'il ne laissait pénétrer personne, il n'allait jamais plus lui-même, sauf peut-être dans ses rêves, comme si tout ce qu'il contenait il l'eût désormais considéré comme trop beau ou sacré pour le déchu qu'il était devenu. Pays sur lequel il essayait lui-même de l'oubli, et où il avait eu le tort, à une époque

où il se croyait aimé de Zabelle, de la laisser pénétrer librement comme une touriste.

Tandis que le pauvre Michel faisait des rêves d'avenir, Zabelle, sans être précisément indifférente à cet avenir, avait montré un intérêt au moins égal sinon supérieur pour le passé de son mari, sans d'ailleurs rien dévoiler du sien propre. Comme beaucoup de jeunes gens bien doués sous le rapport de la générosité et du courage, mais dont les progrès de l'intelligence sont encore en voie de s'accomplir, Michel, à l'époque où il s'était marié, considérait son passé comme une matière de séduction. La réalité de ce qui tant de fois avait été la souffrance, et l'immense prestige des voyages qu'il avait faits dans tous les pays du monde ne lui avaient plus semblé, une fois amoureux, que des parures, et il ne s'était pas fait faute de les étaler aux yeux de Zabelle. Ces parures-là, il en avait d'autant plus besoin que Zabelle lui plaisait davantage. Il lui trouvait de si multiples beautés, il la croyait si riche, il se croyait si pauvre. Ainsi était-ce comme une espèce d'offrande qu'il avait apporté à Zabelle toute sa jeunesse avec son histoire, ne lui cachant rien de ce qu'avait été son adolescence, ses premiers émois encore si poétiques, avant son entrée dans la Marine, ses souffrances, ses bonheurs, ses courages. Comme il ne savait pas mentir il avait tout rapporté fidèlement sans penser une seconde que ces aveux qui avaient tant de charmes dans l'époque des fiançailles allaient constituer dans l'avenir une source intarissable et toujours fraîche de douleur. La vérité se révèle à un homme de plus d'une manière. Mais de même qu'on a l'habitude, en histoire, de diviser le temps en siècles, mais de faire commencer le siècle ou l'ère bien moins au millésime qui en marque le début selon la chronologie, qu'à l'événement où se prononce pour la première fois son caractère, de même cette seconde partie de la vie de Michel ne datait pas du jour de son mariage, mais de celui où pour la première fois, dans une de leurs premières

scènes, la cousine Zabelle s'était emparée des confidences qu'il lui avait faites, les retournant contre lui en pointes violentes avec la soudaineté et la force que déploie un agresseur caché au coin de la rue. Il comprit alors ce qu'il n'avait même pas soupçonné. Dans l'instant il éprouva un vertige réel qui lui fit fermer les yeux. Au cours de cette même scène, tandis que Zabelle parlait encore, il comprit qu'il était désormais blessé pour la vie entière, mais de ces blessures particulièrement cruelles qui proviennent des accidents. Elle l'entendit murmurer que jamais plus il ne serait le même et elle répondit quelque chose, mais il ne sut pas quoi, car il n'avait pas parlé pour elle. Les progrès de l'intelligence étaient en marche. Tant de choses se passèrent en lui à cette minute qu'il se souvint toujours d'avoir éprouvé comme physiquement que ses possibilités de comprendre étaient agrandies.

En même temps qu'elle se révélait telle qu'elle était, telle qu'il comprit dans sa lucidité qu'elle serait toujours, elle lui révélait aussi certains aspects de son propre caractère. Et s'il l'avait haïe pour la douleur qu'elle lui avait infligée, quelque chose comme un sentiment de reconnaissance s'était mêlé à cette douleur même en raison des révélations qu'elle lui apportait. C'était plus et moins qu'une trahison de l'amour : une découverte sur la vie. Dans la mesure même où il s'agissait d'une découverte sur la vie, la personne de la cousine Zabelle avait pris beaucoup moins d'importance, et c'était peut-être là ce qui expliquait en partie qu'il ne l'eût pas quittée. Il y avait dans tout cela quelque chose de tellement plus important que les personnes et qui les dépassait tous les deux. C'était là ce qui expliquait que le Moco eût été possible et tous les autres. L'espèce d'indifférence où il était tombé quant à la cousine tenait à la nature des problèmes qui étaient entrés dans sa tête et qu'elle avait sans le savoir si bien travaillé à y faire entrer. Mais ce genre de scènes ne s'était pas produit qu'une fois. Il s'était au contraire renouvelé très abon-

damment et dans la mesure où Michel avait cessé de parler de son passé, dans la mesure où il avait interdit qu'on lui en parlât, elle s'était mise à l'accuser de vouloir lui cacher des choses. Il n'avait pas du tout prévu ce nouveau tour que prendrait l'aventure. Mais déjà aguerri, il avait fait front. Et la vie avait continué, avec, comme il disait, ses hauts et ses bas.

Or, dans tout ce qui avait trait au passé et aux problèmes qui s'étaient cristallisés en eux à son propos, il se trouvait que le hasard des mots avait fait de la médaille militaire comme le drapeau qu'ils brandissaient l'un et l'autre dans leur combat. L'étendard levé, chacun fourbissait ses armes, préparait sa poudre. Qui peut explorer jusqu'au fond ces luttes entomologiques et en détailler toutes les ruses? La présence de tiers comme M. Thoraval et son petit Biri garantissait à la cousine que l'interdit était levé, qu'il n'y aurait pas d'esclandre, qu'elle pourrait autant qu'elle le voudrait parler de ce passé si peu mystérieux et pourtant tabou. Mais elle le faisait d'une manière inattendue et qui n'avait pas été non plus une des moindres stupeurs de Michel la première fois où elle s'y était exercée. Tout ce qui, dans la scène à deux, tournait à l'humiliation et à l'abaissement du malheureux, elle le faisait en présence des autres tourner à sa gloire. Elle savait si bien que c'était pour lui le pire supplice. Elle vantait sa beauté, sa force, son élégance sous son costume de marin, elle allait chercher des photographies dans son armoire et les étalait sur les genoux des invités. Elle racontait ses prouesses. Une fois, au Tonkin, il avait fait preuve d'un sang-froid extraordinaire. Étant tombé avec une corvée d'eau dont il avait le commandement au milieu d'une bande d'insoumis, il avait si bien su « y faire » qu'au moment même où ils se voyaient massacrés, le calme était revenu comme par enchantement. Et les sauvages les avaient laissés partir. Une autre fois, une avarie s'étant produite dans les machines, qui menaçait d'avoir de si

graves conséquences que le bateau eût sombré, Michel s'était glissé sous la machine au péril de sa vie, il avait fait la réparation et encore une fois sauvé tout le monde. Et ils ne lui avaient pas donné la médaille militaire, ces cochons-là!

Le pauvre Michel écoutait tout cela avec des airs de condamné à mort. Oui, ce qu'elle disait était vrai. Telle avait été sa vie autrefois. Il n'avait pas eu peur des sauvages, ni de la mort. Devant quoi donc avait-il tremblé?

Un jeudi, la cousine Zabelle étant sortie pour aller faire un petit pas de conduite aux Thoraval, je restai seul avec le cousin Michel.

Marcelle s'occupait à sa vaisselle. Nous étions sous la tonnelle. Il faisait beau. La tête toute pleine de ce que je venais d'entendre — il s'était agi ce jour-là de l'Algérie, du Maroc, de combats contre les Arabes (et peut-être était-ce dans un combat de ce genre que le pauvre M. Vandeuil avait perdu la vie) j'osai demander si « tout cela » s'était bien passé comme l'avait raconté la cousine. Il se retourna brusquement.

— Ça t'intéresse? me demanda-t-il d'un ton sec, dont je me sentis mortifié. Ah! reprit-il, avec douceur cette fois, et même en souriant, c'est vrai que tu veux être marin!...

— Oui, mon cousin.

— Va! Ne te fais pas marin, mon petit...

Rêvais-je? Ai-je rêvé depuis? Il se peut. Ou bien c'était lui, alors, qui rêvait tout éveillé. Car, me dit-il, la vie de marin est « incompatible » avec la vie de famille.

— Incompatible? Ça veut dire quoi?

— Que ça ne va pas ensemble.

O mystère!

— Pourquoi que vous me racontez jamais rien, mon cousin?

— Tu sais... quand on vieillit...

Nous entendions Marcelle, qui remuait ses assiettes. A travers les feuilles de la tonnelle le soleil passait, faisait

des ronds par terre. Il était peut-être un peu plus de trois heures de l'après-midi et nous devions être en été.

— Et la médaille militaire? demandai-je.

Cela m'avait échappé.

— Ah, toi aussi! s'écria-t-il, en riant cette fois de fort bon cœur.

Puis il ne dit plus rien, Il fumait sa pipe en souriant, et semblait débattre en lui-même s'il dirait ou non une certaine chose...

— Écoute!

— J'écoute, mon cousin.

— J'étais une fois à Nouméa. Tu sais qu'on y envoie des forçats?

— Oui.

— Quatre forçats s'étaient évadés. Ils s'étaient fait une barque eux-mêmes, dans un tronc d'arbre, et ils avaient pris la mer. J'étais à bord d'une canonnière. On nous commanda d'explorer la côte. De temps en temps nous mettions une chaloupe à la mer pour aller en reconnaissance.

— Pour visiter les creux?

— Tu l'as dit, bouffi. Alors, une fois, je suis parti à mon tour avec quatre hommes, et nous les avons vus.

— Les forçats? Tous les quatre?

— Oui ma foi. Et ils étaient même bien tranquilles. Ils se cachaient à peine. Ils avaient tiré leur rafiot sur un coin de sable et ils se reposaient.

— Quand ils vous ont vus?

— On leur a fait des signes. Bonjour, quoi. Nous on était des marins, on n'était pas des gardes-chiourme. Nous sommes partis : rien à signaler. Et ils ont fait ce qu'ils ont voulu. Mais ne raconte pas ça... Promis?

— Oui, mon cousin.

— Autrement, vois-tu, Zabelle n'oserait peut-être plus me parler de la médaille militaire... Et ça lui manquerait.

LOUIS GUILLOUX.

L'ŒUVRE DE ERNST JÜNGER (1)

« Nos yeux à nous latins sont pénétrants, ils peuvent toujours dire quelque chose de bien défini, d'exactement formulé; mais les leurs sont comme de grands lacs clairs, des miroirs de la nature. » C'est bien l'instinct féminin (et pourquoi pas l'amour?) qui avait suggéré à cette femme délicieusement intelligente cette définition imagée de psychologie des peuples qui voudrait résumer en soi les caractères distinctifs des Allemands et des Français. Cette opposition du Français rationaliste et cartésien et de l'Allemand irrationaliste et romantique est au surplus unilatérale et incomplète comme toutes les formules qui s'efforcent de définir l'indéfinissable, mais elle se présente spontanément à l'esprit, lorsque l'on pense à l'œuvre d'un des écrivains les plus complexes et les plus parfaits, mais aussi les plus difficiles, que possède la littérature allemande contemporaine : celle de Ernst Jünger.

Jünger est, au fond, un rationaliste, mais qui a découvert l'irrationnel : rationaliste par sa culture sur laquelle a fortement influé la pensée française, rationaliste qui

(1) BIBLIOGRAPHIE : *In Stahlgewittern* (Berlin, 1920); *Der Kampf als inneres Erlebnis* (Berlin, 1922); *Das Wäldchen* 125 (Berlin, 1925); *Feuer und Blut* (Hambourg, 1926); *Das Abenteuerliche Herz* (Berlin, 1929; Hambourg, 1939); *Der Arbeiter* (Hambourg, 1932); *Afrikanische Spiele* (Hambourg, 1936); *Auf den Marmorklippen* (Hambourg 1938).

Dietrich MULLER, *Ernst Jünger* (Berlin, 1934); E. G. WINCKLER, *Gestalten und Probleme* (Leipzig, 1932); G. NEBEL, *Feuer und Wasser* (Hambourg, 1939).

a découvert l'irrationnel en approfondissant une nature et un monde essentiellement allemands.

Né en 1895, il prit part, comme volontaire, à la grande guerre : « En partant je portais dans la poche de ma vareuse un carnet destiné à recevoir mes souvenirs quotidiens. Je savais que ce qui m'attendait serait unique et ne se répéterait plus jamais, et j'allais vers lui poussé par une irrésistible curiosité. Au surplus, j'étais naturellement porté à l'observation. » Voilà Jünger et sa méthode. Jünger qui, à seize ans, fuit le toit paternel pour s'engager dans la Légion Étrangère, qui sortira de la grande guerre couvert de quatorze blessures et décoré de l'Ordre pour le mérite; qui, observateur attentif, deviendra plus tard entomologiste, ichtyologue, botaniste; il étudiera et décrira insectes, poissons et fleurs et finira par transférer le style exact et minutieux de l'homme de science dans ses travaux littéraires.

Mais observer ne voudra jamais dire pour Jünger être simple spectateur. Son œuvre est essentiellement lyrique. Bien entendu, il ne faut donner au mot « lyrique » ni un sens technique ni un sens psychologique, car Jünger n'a pas publié un seul vers et a, même dans ses écrits à la première personne, évité avec soin les épanchements sentimentaux. Lyrique donc au sens où le sont toutes les œuvres qui naissent d'un besoin d'éclaircissement intérieur. Mais chez Jünger cette nécessité n'est pas provoquée par des problèmes exclusivement personnels : bien au contraire. Jünger vit la vie de tout le monde, est entraîné par le grand fleuve de l'histoire et ses problèmes sont ceux de son peuple. Car il est persuadé que « seule la certitude de participer à l'essence la plus intime de son temps » peut « conférer à l'action et aux pensées un élan extraordinaire et en elle seule la liberté de l'agent se sent expression particulière du nécessaire ». Seules ses solutions sont bien à lui.

Or, la première expérience d'homme que Jünger ait

faite, c'est la guerre. Mais après avoir vécu cette réalité pendant quatre ans, lorsqu'il aura joui et tremblé jusqu'au plus profond de son être de ses cruelles et terribles beautés et de ses horreurs innombrables, voilà que la guerre se présente à lui sous l'aspect d'un problème, ou, pour mieux dire, de toute une série de problèmes. De là naquirent ses quatre livres de guerre, qui, les premiers, ont rendu son nom célèbre. *Orages d'acier* (*In Stahlgewittern*, Berlin, 1920), *le Boqueteau* 125 (*Das Wäldchen* 125, Berlin, 1925), *Feu et Sang* (*Feuer und Blut*, Hambourg, 1926) : trois livres de mémoires dans lesquels est relatée sa vie de soldat aux tranchées et à l'arrière : les brèves rencontres avec des civils, avec des femmes, avec la vie de tous les jours, qui acquièrent une exquise saveur à la fois toute neuve et chargée de souvenir pour ceux qui les retrouvent en sortant des ouragans d'acier. Certains passages de ces livres, qui déjà permettent d'entrevoir le grand styliste que Jünger sera un jour, sont devenus classiques en Allemagne. Lisez, par exemple, dans *Feu et Sang* la description du ravage que fait l'obus en éclatant, ou dans *Orages d'acier* certaines pages qui vous parlent de la détresse des soldats harassés des derniers mois de la guerre, de ces admirables soldats qui puisent dans leur fatigue même la force d'où jaillira leur héroïsme.

Mais si telles sont les expériences : douleur, douleur physique et morale, fatigue mortelle, tension héroïque de toutes les vertus, c'est-à-dire de toutes les forces du corps et de l'esprit; vie humaine pauvre, faible, déchirée, en lutte contre l'épouvantable précision de la machine — quel est le sens de tout cela ? Et voilà le quatrième volume *La Lutte comme expérience intime* (*Der Kampf als inneres Erlebnis*, Berlin 1922) (1), où Jünger, se repliant sur lui-même, se pose les problèmes : Qu'est-ce que la guerre ? Que sommes-nous pour elle, et qu'est-elle pour nous ?

Avec Héraclite, Jünger répétera : Πόλεμος μὲν πάντων

(1) Ce livre a été — du reste assez mal — traduit en français sous le titre : *la Guerre notre Mère* (chez A. Michel).

πατήρ ἐστι. Elle n'est pas « une invention des hommes », « elle est une loi de la nature ». Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, un moment viendra où ils se précipiteront les uns contre les autres. Les prétextes et les moyens de la lutte changeront, mais la lutte elle-même est une forme de la vie donnée une fois pour toutes et qui subsistera toujours.

Mais quel est le sens de cette catégorie fondamentale de la vie humaine? Lorsque la guerre se déclenche, un processus cathartique s'accomplit. Un processus de purification qui permet à l'esprit de redevenir fluide, en se débarrassant des formules surannées, qui, ayant avec le temps perdu leur souplesse, se sont transformées en obstacles. C'est la vieillesse qui laisse le pas au nouveau qui va naître, car « la lutte bien plus que destruction est force vitale de la génération, puisque les ennemis d'aujourd'hui et de demain sont associés dans l'image de l'avenir, qui représente leur valeur commune ». Lutte est processus de réalisation d'une idée, dont les hommes deviennent les instruments.

Mais alors voilà ce que la guerre, que nous avons jusqu'ici considérée en elle-même, signifie pour les hommes : puisque « se sacrifier pour une croyance veut dire parvenir à son maximum, indépendamment du fait que cette croyance recèle en soi la vérité ou l'erreur, par le fait que ses hommes s'élancent dans le combat bien qu'ils ne soient en eux-mêmes qu'un nœud de peur qu'aucune discipline et qu'aucun amour de la patrie ne pourraient dominer, ils portent, comme le martyr, témoignage d'une réalité ultra-humaine qui est au delà d'eux et en eux ». Mais en se faisant instrument d'une idée, ils donnent leur mesure.

La guerre toutefois a encore un autre aspect par rapport à l'homme : un aspect psychologique, car elle « arrache tous les liens qui subsistent entre les hommes alors que du fond de l'âme, comme un monstre mystérieux, surgit l'animal ».

Le livre qui aurait dû nous apporter une solution se clôt donc sur un problème. Si tel est le sens de la guerre en général, en tant que catégorie humaine, quel est le sens spécifique de la grande guerre? Quelles sont les formes périmées dont elle avait mission de nous affranchir? Quelles formes doivent, grâce à elle, s'affirmer ? Et quelle sera dans le monde nouveau la place de l'homme, de cet instrument qui souffre et agit? Si le monde d'avant-guerre recélait en soi une erreur, quel rang devra-t-on assigner aux valeurs qui le caractérisaient? Et que sont-elles : la vie, la douleur, la mort... ces terribles réalités sans lesquelles la guerre n'est pas concevable ? Et l'animalité, que ce tourbillon fait remonter à la surface? Problèmes.

Toujours des problèmes, enchevêtrés l'un dans l'autre, enchaînés les uns aux autres, desquels un nouveau livre va naître, qui, comme le sous-titre nous l'indique : « Annotations du jour et de la nuit », n'est qu'une foule de pensées couchées à la hâte sur le papier et enchaînées parfois les unes aux autres par des liens tellement personnels qu'il devient, en certains cas, difficile de retrouver le chemin que l'esprit de l'auteur a suivi. Le style même de ce livre, miroir fidèle d'une pensée encore trop touffue, est, si on le compare à celui des livres précédents, moins limpide. Mais Hamann nous dit dans la pensée citée en exergue (et il est bien possible que son nom figure à cet endroit en grande partie parce que Friedrich Karl von Moser l'avait surnommé le magicien du Nord) : « Je retrouve partout le germe de ce que mon esprit conçoit. » Il y a de tout dans ce *Cœur aventureux* (*Das abenteuerliche Herz*, Berlin, 1929), le grain et le son, et la semence de laquelle va naître toute l'œuvre de Jünger. Une fois triée, il en sortira le Jünger sociologue du *Travailleur*, le conteur des *Jeux africains*, l'essayiste et le raisonneur de *Feuilles et Pierres*, le ciseleur de proses quintessenciées du deuxième *Cœur aventureux* et le rêveur cruel de *Sur les falaises de marbre*. Mais lui, ce livre bouillonnant de pensées et de

thèmes inachevés, nous donne Jünger tout entier, l'homme avec tous ses problèmes, qui, surgissant du monde où il vit, l'encerclent et le pressent.

Ce monde est le monde d'après-guerre, qui, comme l'œuvre de Jünger, vit sous le signe de la guerre. C'est uniquement en remontant de celui-là à celle-ci que nous parviendrons à en dégager le sens. Puisque le sens de la guerre est « de briser l'écorce durcie d'un monde pour que l'esprit reconquière sa fluidité », l'époque dans laquelle nous vivons est un temps de transition qui aura comme but de débarrasser le terrain des derniers déchets du passé et de former la réalité nouvelle. Mais quelles sont, parmi les éléments de l'ancien monde, les valeurs périmées ? Question de la plus haute importance, identique à celle de la continuité historique et que Jünger envisagera seulement plus tard. Pour le moment tout ce qui appartient à l'ancien monde n'est pour lui qu' « écorce endurcie » et le réel n'est que dans le « nouveau ». Mais qu'est-ce que ce nouveau ? Nous sommes les héritiers d'innombrables générations qui nous ont précédés et nous portons en nous leur héritage. Toutefois ce procès n'a pas pu modifier notre nature au point qu'aux moments décisifs « tout ce qu'il y a en nous d'animal ne remonte à la surface ». Animalité signifie ici, d'un côté, l'élémentaire essentiel et, de l'autre — puisque par tradition la raison constitue le caractère distinctif entre l'homme et la bête — antiraison. L'élément essentiel et primaire, réapparu pendant la guerre et qui, dans l'après-guerre, doit se réaliser, est l'aspect irrationnel de notre nature, de notre monde, qu'une civilisation, héritière d'une forme de vie qui avait touché son plus haut sommet avec l'illuminisme, s'efforçait d'étouffer.

L'idéal que les mondes rationaliste et illuministe proposent était la connaissance par concepts limpides et bien définis. Tout ce qui dépasse ces limites devrait être rejeté comme le surplus d'un bloc de marbre dont le sculpteur dégage la statue. Mais puisque nous avons

compris que le réel réside en vérité dans ce surplus qui se soustrait à l'emprise logique et brille tel un halo d'une lumière incertaine au delà des limites des concepts, non comme un contour effiloché, mais telle une auréole de divine clarté, nous devrons reconnaître, dans l'intuition, la source primaire et essentielle de la connaissance et, dans la *Stéréoscopie spirituelle*, la forme la plus parfaite du connaître.

« Avoir une intuition stéréoscopique veut dire percevoir en même temps et dans un seul et même objet deux qualités sensibles et cela (ce qui est essentiel) grâce à un seul et même sens. Une perception de cette espèce n'est possible que quand un sens accomplit, outre sa propre fonction, celle d'un autre. » Exemple : l'œillet rose et velouté, l'odeur salée de la mer. Dans le premier cas une image visuelle en réveille une tactile; dans le second une image de l'odorat s'accompagne d'une image du goût. Mais il n'y a pas qu'une perception stéréoscopique; il y a aussi une connaissance stéréoscopique, que Jünger nomme « Stéréoscopie spirituelle », grâce à laquelle notre faculté de connaître, de par sa nature et son éducation éminemment logique, arrive à percevoir, ne fût-ce qu'à sa limite, semblable à ces rayons que le soleil déjà descendu sous la ligne de l'horizon darde encore dans notre ciel, l'alogique. « En effet, nous avons deux paires d'yeux : corporels et spirituels. C'est grâce à elles deux que nous parvenons à cueillir l'image du monde qui, comme la figure humaine, dérive sa forme d'un crâne et d'un hiéroglyphe. » Pour qui sait le regarder de cette façon, le monde se transforme en une de ces « images changeantes » que le maître, le sorcier Negromontanus collectionnait. « Il aimait les étoffes changeantes, les verreries et le fluide irisés, les couleurs qui se transforment sous l'action de la lumière. Il avait une collection de tableaux hermétiques, qui apparaissent soudain, comme par enchantement, dans des mosaïques polychromes. Ils étaient composés de petites pierres qui,

à la lumière du jour, étaient tout à fait pareilles aux autres et taillées de la même façon, mais qui devenaient phosphorescentes au crépuscule. »

Du désir de formuler en expressions bien définies ce qui est à la rigueur inexprimable logiquement, naît pour Jünger (tempérament raisonneur plutôt que de poète) un art difficile, obstinément appliqué à la recherche d'une formule expressive, qui, tel le cristal décomposant le rayon, nous permette de voir dans ses éléments le réel qu'elle fixe. « On n'arrive à décrire logiquement le mystère qu'en se servant d'une encre phosphorescente. »

Partout, chez Jünger, je relève une prédilection très marquée pour les rêves, qui, selon Kant, représentent une réalité s'opposant à la normale par le fait d'être enchaînée selon un ordre différent. Bien qu'ils ne puissent se soustraire à la causalité, les rêves ne relient pas les causes aux effets de la façon normale, si bien qu'ils nous présentent notre monde rationaliste et intellectualiste, pour ainsi dire, désarticulé, nous permettant ainsi d'en apercevoir un autre, métalogique, à l'état naissant. Au surplus, le rêve est toujours, chez Jünger, un récit cruel, reflet de cette animalité que la raison s'était efforcée de bannir du monde qu'elle avait bâti.

Et finalement, de cette croyance, naît aussi l'intérêt que Jünger porte à la magie, aux simples, à l'action et signification des couleurs, aux sons élémentaires : les voyelles, car chacun de ces éléments se trouve par sa nature placé entre les deux mondes et, habilement interrogé, peut nous ouvrir la voie qui mène à la source commune. Jünger, en effet, est fermement persuadé que la racine des choses est une.

Toutefois, bien que Jünger se pose en adversaire de notre civilisation rationaliste, on ne doit pas voir en lui un nouvel Antisthène, ni un nouveau Jean-Jacques. Il ne plaide pas la cause d'un retour à la nature. La guerre ne doit pas détrôner la Déesse Raison, mais plutôt faire de

cette souveraine absolue un des membres de cette oligarchie de valeurs, qui doit présider à notre vie. A l'adresse de ceux qui avaient voulu dépasser cette limite, il affirma : « Chez nous on est maintenant porté à mépriser la raison et la science, mais cela ne peut être considéré que comme un faux retour à la nature. Ce qui compte n'est pas de mépriser l'intellect, c'est de le subordonner. » Effectivement l'aspect qui, dans la guerre, l'a le plus vivement frappé, c'est qu'elle soit devenue une lutte de machines, c'est-à-dire technique dans le sens le plus complet du mot, ainsi que les civilisations qui l'ont précédée et suivie. Mais qui dit technique, dit « intelligence coulée dans l'acier ». Or le problème de notre époque est, précisément, celui de comprendre que « technique » et « nature » ne sont pas opposées et d'arriver à la définition de l'une et de l'autre dans la comparaison réciproque; car ces deux catégories de la vie humaine doivent trouver un point d'accord, si l'on veut éviter des cataclysmes mondiaux, comme le dernier dont il faut rechercher l'origine dans la désharmonie de ce rapport.

Ces pensées sont à l'origine de son livre de sociologie, le plus volumineux que Jünger ait écrit : *le Travailleur* (*Der Arbeiter*, Hambourg 1932). Entre l'ancien monde ébranlé dans ses fondations et presque tombé en ruines et la nouvelle réalité qui doit naître de la guerre et n'est pas encore formée, se place le constructeur de l'ordre futur, qui en résume les caractères. C'est le Travailleur. Le Travailleur de Jünger n'est pas le représentant du quatrième état, il n'est pas une réalité économique ou sociale : il est un type de l'humanité, ou pour nous servir du mot intraduisible qu'il emploie, une « Gestalt », une forme. Du point de vue physique et humain il a été formé par la guerre : il a le visage du guerrier sous le casque d'acier, à la peau basanée et glabre, tendue sur le relief saillant des os, éclairé par des yeux reluisants dans le creux profond des orbites. Il est en contact direct avec les

forces primordiales, qui se réveillent au moment du danger et dont les sources sont le monde « qui est toujours dangereux, comme la mer qui, même calme, recèle en soi le danger », et le cœur de l'homme « toujours enclin au jeu et à l'aventure, à la haine et à l'amour, prêt au triomphe et à la débâcle ». La forme d'activité propre du travailleur est le travail, qui n'est pas tout simplement du travail, mais l'expression d'un être particulier qui veut se réaliser dans son espace, dans son temps et selon sa règle : par rapport aux hommes, le travail est une façon de vivre; par rapport à leur caractère, un principe; à leur forme, un style. L'instrument particulier au travailleur est la technique, qui est la façon dont la « Gestalt » du Travailleur mobilise le monde. Le monde à venir sera donc caractérisé par la subordination du moyen intellectuel (la technique) à une civilisation essentiellement irrationnelle, celle du Travailleur.

Dans la pensée de Jünger, *le Travailleur* ne devait pas être un livre de rêves, mais une œuvre capable de provoquer et d'aider à la formation d'une nouvelle conscience politique et sociale.

Toutefois la vie politique n'est qu'un aspect de la vie qui lutte et torture les hommes pour arriver à se donner une forme; et, partant, montrer comment l'élément irrationnel doit s'affirmer dans la vie politique, n'est qu'un chapitre du grand thème que Jünger s'était mis à étudier. C'est ainsi qu'abandonner l'étude du problème politique et reprendre les descriptions et les méditations, même écrites à la première personne, ne voulait pas dire pour Jünger retomber dans l'individualisme après avoir chanté dans *le Travailleur* les louanges d'une certaine forme de collectivisme à propos des ordres, des « Gestalten » où l'individu est enchâssé comme la molécule dans un système de cristallisation. Individualiste, à vrai dire, Jünger ne l'a jamais été, ni avant ni après, et s'il écrit très souvent à la première personne, son subjectivisme est commandé

par le fait qu'il étudie en lui-même le bouillonnement de l'élément nouveau. Si *le Travailleur*, le plus chargé et, peut-être, le moins beau des livres de Jünger, a fini par assumer des proportions aussi volumineuses (ce qui n'est pas dans le style de Jünger, de par sa nature plutôt essayiste), nous le devons au fait qu'au moment où il l'écrivit, le problème politique préoccupait singulièrement l'Allemagne et devait forcément intéresser d'une façon toute particulière un écrivain comme Jünger.

(A suivre.) F. FEDERICI.

CLÉMENT
(Suite)

XI

Radiotélégrammes.

C'est une des infériorités de l'art littéraire de ne pouvoir donner la relation d'événements qui se déroulent en simultanéité. Force nous est donc de revenir en arrière. Et voici ce qui se passait tandis que Jupiter errait dans l'île.

A l'aube, revenant de chez son ami le Beau Bleu, Platon fut étonné de trouver vide la couchette de Jupiter. Il s'en inquiéta, mais ses recherches furent sans résultat. « S'il s'est noyé, se dit-il, son corps ne remontera à la surface que dans quelques heures. Le sorcier aurait dû me prévenir des possibles dangers; mais était-il sorcier? On devrait toujours redouter beaucoup des malades et des médecins. Mais pourquoi m'accuserais-je? Est-on jamais responsable du sort qui frappe autrui? Ce garçon m'était-il envoyé à charge? Par qui?... Tout de même, ce sorcier... »

Dans son raisonnement, pas le moindre reproche à l'ami Bleu, le tentateur. Le cœur intervient dans les pesées de la conscience : ses prédilections, ses joies, il les pose une à une sur le plateau de la balance qui déjà porte les faux poids de la raison. Les faux poids ont aussi leur poids, mais nous ne savons pas l'évaluer. Au reste, Platon

serait-il arrivé peut-être à risquer son ami Bleu dans l'engrenage du remords, s'il n'avait été distrait soudain par son appareil de réception radiotélégraphique en travail. C'étaient les réponses à son signal de détresse.

— « Ici, paquebot *Byron* : serons sur les lieux dans quarante-deux heures. »

— « Ici, torpilleur *Mars* : serons sur les lieux dans quarante-deux heures. »

— « Ici, cargo *Myriapoulos* : précisez position. »

— « Ici, chalutier *Tuhr* : faisons route vers position indiquée. »

— « Ici... (Indicatif indéchiffré) : sommes proches de vous : pouvez-vous nous réserver moitié de la cargaison ? »

— « Ici, yacht *Anaïs* : nous dirigeons vers lieux signalés. Combien d'hommes d'équipage avez-vous ? Combien de passagers ? Donnez si possible détails pour préparatifs de sauvetage éventuel. »

Platon répondit :

« Cargo *Anaïs* à yacht *Anaïs* : cargaison d'or par le fond. Un seul survivant nommé Clément dans chaloupe. »

« Au moins, pensa Platon, cette indication écartera-t-elle de ce concours de bateaux ceux qui n'obéissaient qu'au lucre. Quant aux autres, si Clément n'est pas au rendez-vous, ils croiront à sa mort. »

XII

La pointe du hasard.

Commissaire à bord de l'*Anaïs*, M. Mamousse lut le message que lui remettait le radiotélégraphiste; en fin de lecture il pinça ses narines en une aspiration plus profonde de l'air marin car le souffle lui manquait.

— Vous êtes bouleversé, commissaire, qu'y a-t-il ? lui demanda la princesse à laquelle il tendait le pli.

— Ah! Madame! s'écria l'infortuné serviteur, le sort m'accable.

Et il lui conta son aventure.

— Malheureux! s'écria la princesse, cet homme était mon ami.

— C'est encore plus malencontreux que je ne le pensais, gémit M. Mamousse.

Il se jeta à genoux; mais Anaïs, dédaignant de le voir, monta à la passerelle du commandant. Là, droite et fière, superbe dans le vent qui fouettait son beau visage, elle ordonna :

— Faites pousser les feux!

Penché sur son cornet acoustique, le commandant reprit comme un écho docile :

— Faites pousser les feux! En avant, toute!

XIII

Clément retrouvé.

On ne saura jamais si Jupiter fut guéri par les soins du sorcier, la ponction du serpent ou sa venimeuse morsure. Qu'importe! Le fait est là : lorsqu'il s'éveilla, il se sentit dispos et comme recréé. A cause de l'heure vespérale un voile d'ombre épandu sur la campagne empêchait de voir au delà des arbres proches. Un calme ouaté régnait autour des choses; une tranquillité similaire autour des êtres. On était bien; on était au doux. C'était aussi simple que cela : oui, on était bien. Sans plus. Le contraste était si total entre Jupiter s'enfuyant du cotre et Jupiter y revenant qu'on ne peut vraiment pas dire que ce soit le même homme. Il ne le pensait pas lui-même. Tant de douceur après une telle éruption de violence!

Le sorcier s'était trompé; il avait prévu l'effet contraire;

aussi pencherons-nous à croire que le salut vint à Clément de la piqûre du serpent.

Quant à lui, ne sachant rien des efforts divergents de l'homme et de l'animal, il conclut à la bienfaisance d'une étoile, qu'il qualifia de « sienne » et de « bonne ». Il y en avait beaucoup dans le ciel; alors pour n'en contrarier aucune, il dit, les yeux levés :

— Étoiles, et entre toutes, toi qui veilles sur mon sort, MERCI.

XIV

Les décisions de Clément.

Dans la solitude agreste le silence pullule d'échos. A son cri de gratitude, une voix répondit :

— De quoi nous remercies-tu? Prends garde aux idoles!

L'étrange résonance des voix qui naissent des ténèbres! Hallucinations!... C'est à notre sang qu'elles s'en prennent, le glacent, le figent, jusqu'à faire claqueter nos quatre ventricules comme des castagnettes désaccordées.

Clément comprit que l'heure des décisions était venue pour lui. Et il arrêta ce qui suit :

« Je veux être à nouveau Clément. Je fréterai une chaloupe à voile. Mieux vaut mourir que vivre hors de la société des hommes. Les idées, les notions, les principes, les lois n'ont un sens que dans la relation d'homme à homme. La solitude engendre la méditation, et la méditation l'ennui, puisqu'elle réduit l'activité de l'esprit à la recherche des certitudes. Or quelles sont-elles? En est-il une, une seule? La mort elle-même n'est qu'une idée, certaine en tant que telle; mais en soi, au delà du mot, que réserve la chose?

» Qui me délivrera de mon inquiétude sinon mon insouciance humaine?

» Où désaltérer ma distraction sinon aux sources de la société de mes semblables? Irrigantes fontaines de notre vie, fontaines de joie, d'amour, d'amitié, de science, de charité, de courage, — comme nous avons su vous multiplier, vous différencier, vous capter, vous canaliser!

» Ah! n'être qu'un citoyen de votre empire et m'exalter à votre breuvage! »

Clément naissait à tout ce qu'il avait rejeté pour n'en avoir pas conçu le prix juste : les honneurs, la gloire, le bonheur de vivre au rythme des autres, la tâche difficile d'être utile, d'aller son chemin en s'élevant chaque jour aux yeux de ses pareils par sa propre vertu et non par leur humiliation.

Avant de franchir la passerelle qui reliait le cotre de Platon au débarcadère, Clément s'arrêta. Au bord du destin auquel il s'était voué, une fièvre intérieure s'emparait de son âme. Et sans proférer de paroles, il formula dans la ferveur de sa foi nouvelle :

« Liens, que vous êtes souhaitables! Ne pas savoir à qui et à quoi vous m'enchaînerez me plaît! Je m'avance, les poignets offerts. Chaînes, attachez-moi à ma jouissance et je ne vous trouverai jamais trop solidement assujetties! Sentiments, faites-moi fidèle à mon amour et vous ne me serez point tyranniques! Seul ce qui dure est vrai. »

Clément fut flatté de sa conclusion; pour marquer sa satisfaction d'en être arrivé là, il écrivit cette dernière phrase sur le sable et il était si spontanément allègre qu'en même temps il sifflait l'air entraînant de la *Marche Turque* de Mozart.

Platon, réveillé en sursaut par les roucoulades, surgit comme extirpé d'un cauchemar par une apparition plus lancinante encore. Il hurla :

— Jupiter! Est-ce toi?

— Non, répondit avec douceur Clément, mais calme-toi, Platon, je suis Clément; et c'est très bien ainsi.

XV

Les adieux de Clément.

Platon et Clément arrivèrent à l'aube sur les lieux présumés du sinistre. Le cotre entraînait dans son sillage la chaloupe où des provisions de bouche avaient été emmagasinées, suffisantes pour plusieurs jours.

— Je reviendrai, lui dit Platon; ne t'inquiète pas si les vaisseaux se dérobent.

Clément était trop ému pour parler longuement. Comme s'il s'adressait à sa bonne étoile (ce ne pouvait être qu'au figuré puisque le soleil étincelait à cette heure) il dit à Platon :

— Merci.

A l'horizon tous deux crurent deviner d'un commun accord des volutes de fumée. Clément prit place en sa chaloupe. Platon largua le filin du cotre et profitant d'un vent favorable cingla vers l'île.

Le regard cloué sur le lointain mirage, Clément changeait souvent son estimation : « Un nuage ». — « De la fumée ». — « Non, un nuage ». Et comme il ne pouvait imaginer d'autre alternative, la nuit le surprit assez triste et découragé.

XVI

Anaïs et Clément.

Clément, à l'aurore suivante, grimpait à l'échelle du yacht blanc. Anaïs l'attendait à la coupée. Elle était contente que M. Mamousse eût disparu.

« Il se sera jeté à l'eau; il se sera fait justice; on n'est jamais si bien servi que par soi-même », se dit-elle, car

sous une apparence débonnaire et juvénile Anaïs recélait une grande fermeté de caractère et d'actives notions de morale pratique. Mais c'était là en quelque sorte le côté négatif de l'accueil. Positivement il lui fallait recevoir son grand ami Clément. Ai-je assez précisé quelles étaient leurs relations ?

Amour, amitié sont des mots bien trompeurs en ce cas. J'aimerais mieux tendresse, quoique insuffisant. Sentiments délicats, que n'avez-vous un nom ! Votre subtilité échappe à l'analyse : vous préférez le sourire au pleur, le regard au mot, le geste à l'aveu, surtout l'intention à l'attention. Le détour d'une allusion est votre cheminement naturel. Jeu délicieux que seules les jeunes filles et quelques femmes trop rares par intuition savent pratiquer ! Jeu où les secrets demeurent inviolés, bien qu'il consiste précisément à jongler avec eux... Sentiments exquis, mystérieux, troublants, pareils à ces tours de passe-passe qu'un prestidigitateur réalise sous nos yeux et qui nous laissent déconcertés dans l'enchantement.

Sentiments purs, ah ! surprenez-nous, prenez-nous toujours par votre magie où notre esprit goûte autant de volupté que notre cœur, car vous valez surtout par votre dérobade devant l'émotion.

Vous étonnerez-vous, maintenant, attentifs lecteurs, de la phrase par laquelle Anaïs aborda Clément ?

— Je suis désolée, lui dit-elle, de n'avoir pas de beaux vers de terre sur mon bateau; mais à la première escale nous en irons chercher... D'ici là nous relirons votre manuscrit que j'ai sauvé du désastre, et nous nous préparerons ainsi par la théorie à de nouvelles expériences.

XVII

TRISTESSE DE LA LUNE.

— Ce que j'aime en vous, dit encore Anaïs à Clément plus tard, c'est votre douceur qui n'est pas de la résignation, mais une sorte de patiente obstination, de non-consentement à l'événement contraire. Au moins êtes-vous toujours dans ces mêmes sentiments ?

— Je ne m'honore, répondit Clément de sa voix la plus naturelle et qu'il fit fluide jusqu'au murmure, que d'être fidèle à mes sentiments. Seul ce qui dure est vrai; la qualité d'une promesse, c'est le temps qui la fait... Avec la preuve, adieu jeunesse !

Comme il avait mis dans ses paroles un peu de mélancolie, pour l'en délivrer Anaïs lui prit la main, et lorsqu'ils sentirent leurs doigts unis, ils jugèrent préférable de se taire.

Puis chacun rentra dans sa cabine. Pourtant avant de se séparer de Clément, Anaïs lui confia :

— Nous dînerons à la cloche. Le commandant est un homme sévère, mais excellent navigateur. Le commissaire est absent; son adjoint est discret. Votre intendant de cabine est distingué : il s'appelle Pindare... Non ! Aucune parenté avec le poète ! Ensuite nous nous retirerons dans mes appartements qui jouxtent les vôtres. J'ai d'excellents alcools et liqueurs. Il y aura quatre godets sur un plateau de nacre : trois pour moi, un pour vous. Quand j'ai bu trois fois, je danse mieux et je puis oser en tourbillonnant sur moi-même quelques pointes. Mais je vous ennuie, cher Clément, au revoir !

XVIII

Questions et réponses.

« N'ai-je pas été très maladroit? se demanda Clément lorsqu'il fut seul. Elle attendait peut-être de moi autre chose : un récit brillant, des caresses adroites, des mensonges inventés, — que sais-je? tout, sauf mon morne silence. »

Ses idées s'entre-choquaient; il s'assit à un petit secrétaire rose dont la planche rabattue était comme une langue tirée. Sur une page, il nota :

« A l'heure des alcools, si possible avant l'exhibition d'Anaïs, lui demander :

1° Si elle est heureuse?

2° Pourquoi elle a quitté le Prince aussi rapidement?

3° Si elle a l'espoir d'une naissance?

4° Si le Prince est jaloux? cruel? violent? assez puissant pour décider d'une existence?

5° S'il est ami des arts, des lettres et des sciences?

6° S'il me conferait un champ national pour mes expériences?

7° Quelle sera ma position sur le yacht?

8° Qui nous entoure?

etc., etc. »

Il en était à mettre de l'ordre dans ces questions, à les classer selon l'importance attribuée à chacune, quand la cloche du bord tinta. En même temps on frappait à la porte de sa cabine. C'était Pindare, les bras chargés de vêtements.

— J'ai bien regardé Monsieur, dit l'intendant; j'apporte à Monsieur de quoi se vêtir pour le dîner qui ne commence qu'à la seconde clochée. Si Monsieur le permet

je le seconderai dans son habillage; ainsi je verrai si j'ai eu l'œil juste; généralement je l'ai.

— Pindare, dit Clément, vous me paraissez bon observateur, car cet habit me sied, et quelques jours vous auront suffi pour apprécier les êtres qui vous entourent, ceux que vous servez surtout...

— Il n'y a pas de grand homme, Monsieur me permettra de citer, pour son intendant.

Ç'avait été prononcé si simplement, d'une façon si bien venue que n'eut point l'air d'être coupée la phrase de Clément qui put interroger sans enchaînement :

— La princesse est-elle heureuse? — Pourquoi a-t-elle quitté le Prince aussi rapidement? — Sait-on dans son entourage si elle a l'espoir d'une naissance? — Que dit-on de ma présence sur le yacht? etc., etc.

Pindare eut une réponse satisfaisante à chaque question, et Clément se demanda ce qu'il dirait à Anaïs à l'heure des alcools. Il se souvint alors avec à-propos qu'il n'était pas lui-même malhabile à danser.

XIX

Les projets de M. Mamousse.

M. Mamousse ne s'était pas jeté à l'eau. Il s'était caché dans un recoin et, là, comme une mauvaise pieuvre, il ajustait ses tentacules.

« Si je sombre, ils sombreront avec moi, se disait-il. Préparons ce message secret au ministre de la police :

« *La Princesse a accueilli à bord de son yacht un homme*
» *avec lequel, semble-t-il, elle entretient des rapports*
» *intimes, de longue date.* »

Il n'avait nullement le besoin de manger et de boire; il s'alimentait de vengeance.

XX

Ce qui était prévu.

Anaïs avait des jambes ravissantes, dont elle se servait avec adresse pour virevolter, pivoter, sautiller, entrechatter. Les figures de la danse ne semblaient être pour elle que prétextes à révéler un corps merveilleux, — comme ces contes de fées inventés pour décrire un seul regard, comme ces sonnets pour le quatorzième vers, comme ces romans policiers pour l'unique assassin, comme ces grilles d'or pour un monogramme.

Après la danse et ses plaisirs consécutifs, Anaïs invita Clément à marcher jusqu'à la plage arrière du bâtiment. Elle fut heureuse qu'il acceptât, et dans sa joie elle lui dit :

— Venez! venez! Ensemble nous visiterons l'Empire. Voulez-vous que ce soit votre règne, en secret? Et symboliquement aussi : le règne de la clémence?

Le banc sur lequel ils s'étaient assis était encerclé de lauriers. Dans un jardin on eût construit une tonnelle avec des arceaux garnis de lianes. Ici le jardinier n'avait pas osé masquer le ciel, mais il n'avait pas pu cependant éliminer la plate-forme de la hune, — ce qui permit à Clément, entre autres actes, de réciter à Anaïs ce quatrain :

C'était clair de nuit
Autour de la hune;
C'était bleu de lune
Et presque minuit.

... Sans autre intention que de fixer, sur le mode lyrique, le moment.

XXI

Ce qui n'était pas prévu.

Minuit : étape, borne, terme imposé à de lancinantes insomnies, « minuit, l'heure du crime »...

M. Mamousse pénètre dans la chambre d'émission des messages. Le sien, qu'il a parfait, est prêt à partir.

Dès le seuil franchi, il se trouve en présence du commandant qui l'accueille avec consternation.

— Commissaire, lui dit-il, je vous cherchais. Lisez ce radio.

M. Mamousse crut saisir sa propre tête chutant du couperet. Il lut :

« Prévenez Son Altesse que le Prince vient de mourir » subitement. Le Conseil Suprême la supplie de revenir, » car par testament elle a reçu en héritage la couronne. »

— Commandant, reprit le commissaire, cette mission est trop haute pour ne pas vous incomber.

Et M. Mamousse estima prudent d'aller reprendre place en son recoin ténébreux.

XXII

L'Étoile, a nouveau.

— C'est bien, répondit Anaïs au commandant, télégraphiez que je pleure et que je rentre..

Puis, revenant à Clément :

— Mon grand ami, lui dit-elle, le Hasard l'a voulu : je suis reine; vous serez mon prince consort.

Clément regarda le ciel : la Voie Lactée débordait d'étoiles comme un fleuve en crue; il eût voulu rendre grâces à l'une

d'elles, la « sienne », la « bonne ». Pour n'en contrarier aucune, c'est à Anaïs qu'il dit

MERCI,

— à Anaïs dont les prunelles reflétaient les constellations.

XXIII

PERSPECTIVES...

Il y eut avant de rentrer au port, d'où Clément était parti naguère pour l'exil, une escale. Il ne s'y passa nul événement, car pourrait-on considérer pour digne de commentaires la fuite de M. Mamousse?

C'est un autre fait, d'une autre nature, qui marqua : les femmes ont parfois le sens des impondérables.

Le repas terminé, à cause de la mort du Prince, on ne dansait plus. Une tristesse officielle était observée strictement, qu'on cultivait en société. Aussi bien le carré tout entier participait aux promenades. Clément s'y conformait sans qu'il parût en souffrir. Pour ne point toutefois accréditer cette supposition qu'Anaïs eût nourri depuis son règne personnel des sentiments d'hypocrisie, faisons savoir au lecteur qu'une cloison de son appartement était commune avec le salon de Clément, et qu'en cette cloison une porte discrète autant que secrète était ménagée.

« Décidément, s'était dit Clément qui admirait les aptitudes d'Anaïs au gouvernement dont la diplomatie n'est qu'un aspect, il me faudra modifier ma formule que j'avais cru définitive : « Interpréter les apparences », et la remplacer par cette autre que je tiendrai — malgré sa solidité — pour provisoire encore :

SAUVER LES APPARENCES.

Ce soir-là, beaucoup d'officiers étant à terre, Anaïs rompit avec l'étiquette. Elle donna campos. Mais à Clément :

— Mon ami, dit-elle, est-ce une raison parce que dans le mystère se renouvelle la lune pour que nous n'allions pas jusqu'à notre banc ?

— Au contraire, repartit Clément, nous n'en verrons que mieux les étoiles. Parmi elles nous chercherons, voulez-vous, les planètes dont l'éclat n'est qu'un reflet. Et nous nous dirons, considérant l'une : « Voilà la tête que nous avons, nous aussi, dans la confusion universelle. »

Au dehors nulle étoile : le ciel était couvert.

— Tant mieux, dit alors Anaïs, vous ne m'ennuierez pas avec votre cours de cosmologie.

Le vent était frais. Survint tout à coup Pindare, les bras ployant sous un faix de fourrures.

— Leurs Majestés, dit-il avec une finesse qui fut appréciée, sentiront le froid de la nuit dans quelques instants. Et il n'est pas sûr que le ver luisant consente à briller tout de suite.

— Quoi ! s'écria Clément, que dites-vous, Pindare, un ver luisant ?

— C'est moi, mon ami, reprit Anaïs, qui ai voulu vous rendre supportable votre nouvel état; et j'ai pensé que jamais encore vous ne vous étiez occupé des vers luisants, qui sont aux annélides ordinaires ce que les princes sont aux hommes.

A quoi Clément crut deviner qu'il était vraiment et sincèrement aimé.

Pindare s'était retiré.

Le ver luisant allumerait-il son feu verdoyant, bijou vivant de lumière ?

— J'aime ces animaux luminescents, dit Clément admiratif par avance.

Pindare avait entendu de loin; il revint à la hâte.

— Si Sa Majesté me permet, car j'ai quelque expérience

à ce sujet, je lui dirai que ces animaux ont l'extrémité phosphorescente, et qu'ils sont particulièrement susceptibles : il vaut mieux ne pas les approcher de trop près, si l'on veut garder l'illusion de leur pur éclat et...

Anaïs l'interrompit :

— Je vois que vous en savez long, Pindare, à demain.

Vers le milieu de la nuit, la nue se retira et, comme un rideau soulevé, laissa paraître l'écrin du ciel. C'est l'instant que choisit pour s'allumer le petit ver luisant. Tel, si proche en son coin de gazon rapporté, il était parfaitement comparable à une étoile posée là, par terre.

— Ah! qui dira la fierté de ces êtres qu'on méprise! s'écria Clément enthousiasmé.

Et, en lui-même, il se répéta la définition qu'Anaïs avait donnée : « Ils sont aux annélides ordinaires ce que les princes sont aux hommes. »

XXIV

Les révélations de Pindare.

A son petit lever Anaïs fut étonnée d'entendre Pindare,

— Votre Majesté est-elle satisfaite de son ver de terre?

— Mais certes, c'était parfait, Pindare, et pourquoi cette question?

— Parce que je dois en franchise à Sa Majesté une explication; je me suis toujours imposé d'être loyal. Votre Majesté a bien voulu me confier la mission de ramener un ver luisant à bord. Mais il est très malaisé de capturer ces animaux et la soirée d'hier n'était pas propice à cette chasse. J'avais pressenti que Votre Majesté aurait une profonde déception si je revenais bredouille. Et j'ai imaginé un savant et minuscule dispositif : une ampoule électrique de petite espèce comme on en utilise pour les éclai-

rages portatifs, dissimulée dans l'herbe, et dont l'éclat était réduit à un point lumineux vert, a joué le rôle du ver luisant.

Anaïs voulut bien en rire, — ce qui encouragea Pindare à ajouter :

— C'était même mieux qu'un ver luisant en ce sens que plus docile. J'ai en effet, comme Votre Majesté a pu s'en rendre compte, attendu qu'il y eût des étoiles; le spectacle ne pouvait qu'en être plus saisissant.

Anaïs lui recommanda de ne rien révéler au Prince Consort et lui ordonna d'allumer le ver chaque soir entre dix heures et minuit, quel que soit l'état du firmament.

— Votre Majesté aura satisfaction, dit Pindare en se retirant, car j'ai par précaution acheté une douzaine d'ampoules et autant de piles électriques.

— Fort bien, repartit Anaïs, mais attention, Pindare : au Palais, il faudra que les vers luisants soient authentiques, n'est-ce pas?

Elle compléta sa pensée, après la sortie de son intendant, par cette déclaration :

— Qu'il en soit fini désormais des subterfuges!

XXV

TERRE

Dans le chenal plus étroit la sirène du navire se frayait parmi les embarcations un chemin sonore. Sur une colline uns batterie lâchait des salves. Des cloches tintaient de tous côtés.

Debout, à la coupée de débarquement, Anaïs et Clément, attentifs à ce tintamarre, préparaient leur âme à l'accostage terrestre.

DÉDICACE

... Ou bien évoquer l'antique légende :
une pythonisse avait deux fils
qu'elle aimait d'un égal amour.
En ce temps-là
le calendrier fixait
le passage de l'adolescence à la virilité :
c'était une occasion votive.
« Qu'ils soient à jamais heureux »,
implorait-elle de sa déesse.
Et les signes furent favorables.
Le soir venu, comme ses fils
n'étaient point de retour,
la pythonisse se rend au temple :
sur le seuil sont étendus
ses deux enfants, — morts,
offerts à quels bonheurs ?

En nos cerveaux
— cavernes de l'artifice —
nous avons métamorphosé
les apparences en Idées,
comme des vivants
promus à l'état de statues
et hissés sur un socle.
Nous ne voulions plus croire aux devins
mais des voix
se sont fait entendre à nous,
malgré nous, tombant sur nous
ainsi qu'une pluie pénétrante :
« Garde-toi des idoles », nous disaient les étoiles.
Et quand nous détournâmes nos regards
des marbres immortels

ils portaient des larmes
comme des gouttes de rosée
à l'aube sur des pétales.

Si le destin rassemble nos amitiés,
allons, au delà des subterfuges,
vers de scintillantes réalités !
Penchons-nous avec indulgence
sur la si humaine existence
de nos vers luisants.

Sinon pas même cela !
au moins peut-être vous souviendra-t-il
qu'à lire ensemble ce récit
nous sûmes, durant des soirs,
nous complaire...

Au dehors la bise
chantait de ses morsures ;
et nous n'étions pas très sûrs
de notre joie intérieure.
Car il faut du temps
pour donner aux sentiments
la merveilleuse patine
du souvenir et du regret.

MAURICE TOESCA.

FIN

RETOUR A GIRAUDOUX

Quand un écrivain très personnel, quand un Giraudoux s'exprime sur les écrivains et sur la littérature, c'est un peu comme s'il présidait une distribution de prix [et il en préside une en effet dans *Littérature* (1)], et il aurait en somme la même dose de hasard et de volonté dans l'une et l'autre cérémonie. Mais sa personnalité même, l'éclat de son originalité se voilent de mystère dans la mesure où il parle des autres et semble oublier, pour un moment, son orientation, son poids et tout ce qui fait qu'en tant qu'écrivain moderne on le jugeait incompatible avec tous les autres.

Marcel Proust critique laissait une impression de même sorte, mais le cas de Giraudoux est plus complexe. *Littérature* est un recueil d'études sur différents écrivains et sur différents thèmes auxquels le titre convient, bien entendu, et pourtant je crois qu'il ne s'est jamais « lâché » sur son lecteur avec autant de bonheur et de force que dans le chapitre terminal sur la France et son héros. Je verrais donc dans *Littérature*, bien moins ce que Victor Hugo a appelé ainsi en le mélangeant à une curieuse philosophie, qu'une volonté subtile de juger et de se laisser juger à la fois, que des mémoires indirectes ou des masques qui ne dissimulent pas l'éclat des yeux et du sourire. J'y reconnais aussi l'expression de certaines idées qu'on devinait chez lui et qu'on est heureux, si j'ose ainsi dire, de recevoir de sa main. Et afin de bien situer Giraudoux par rapport à sa *Littérature*, commençons par faire un peu de littérature sur Giraudoux.

La différence qui apparaît entre la génération de Girau-

(1) Grasset.

doux et la génération précédente (je vais jusqu'à la génération qui précède Gide et Valéry) peut se ramener en gros à ceci : alors que les aînés tentaient de s'adapter à la société pour la refléter convenablement, les contemporains de Giraudoux, et particulièrement Giraudoux lui-même, s'en évadent en la reflétant. Il y a bien ici évasion, mais il faut préciser. Anatole France, par exemple, s'évade par l'ironie, c'est-à-dire qu'il reproduit le réel tout en le niant (sans pourtant le remplacer) par le jugement qu'il laisse transparaître en filigrane. Au pôle opposé, il y a l'évasion surpoétique de Rimbaud, la fuite de la société par la vision qu'on en forme, qui doit s'achever d'ailleurs par la fuite réelle du poète ou par la suppression révolutionnaire de la société (c'est toujours, méconnaissables parmi les hallucinations illuminées, Alceste et son désert). Et puis il y a l'évasion poétique de Giraudoux, lequel, bien équilibré dans la société dont il est même un fonctionnaire qualifié, en fait une féerie moins par le déguisement de la métaphore que par la transposition du monde d'après les lois de l'imagination.

Cette évasion, cette transposition, ce dépaysement firent à Giraudoux, après l'autre guerre, ce qu'on pourrait appeler une gloire de démobilisation. Il bénéficia — très légitimement — de cette « décompression qu'a signalée Thibaudet, décompression qui orienta et pour un peu précipita le public vers les écrivains qui représentaient le contraire de l'esprit de discipline et de guerre. Vers Marcel Proust, qui représentait le réformé nº 1; vers Gide, qui, depuis *l'Immoraliste*, devait son influence à ce qu'il se comportait en permissionnaire de la vie; vers Paul Valéry qui offrait une transposition géniale des constructions mentales de l'étudiant de troisième année qui édifie des possibles devant ses camarades éblouis, sur le Mail, entre deux cours. A Giraudoux enfin dont la permission figurait, dans le récit français, dans la structure de la phrase et de la pensée française, une école buissonnière.

Chacun de ces écrivains illustrait une manière de jeu qui s'ajoutait et s'opposait, comme libération, à la réalité pesante et stricte. Rejetant une tradition séculaire, ils ne voulaient plus être des employés de l'état civil; ou bien ils

réclamaient le droit de dessiner des arabesques dans les marges et de disposer le texte dans l'ordre qui leur chantait. Chez Proust le jeu de la mémoire, chez Gide le jeu de la sincérité, chez Valéry le jeu des hypothèses, chez Giraudoux le jeu de l'imagination rendaient à la création littéraire ses espaces, ses libertés, ses ailes.

Mais en vertu d'une tendance du génie français, ce jeu ne demeurait ou ne demeura pas à l'état pur. Il s'incorpora à la réalité, servit et nourrit la réalité, lui ajouta ou du moins lui restitua une dimension. Proust reconstruit par la mémoire l'opposition radicale de l'art et du social, opposition d'où naissent les lois de l'un et de l'autre; Gide transpose sa sincérité en volonté de sacrifice, le sacrifice consistant, à la limite, à accepter ce qui était subi (mais par un détour politique, et toujours provisoirement). Valéry fonde une poétique et une logique de l'homme. Giraudoux, à la fin de *Suzanne*, retourne en France et revient au réel, mais en créant la féerie du monde moderne, et plus encore son allégorie.

Les pages de Giraudoux, choisies au courant de ses livres, nous sont sensibles d'abord comme de délicieux cadeaux, et il nous les donne comme on donne un cadeau, avec des retards, des suspens, des façons de ne pas dire, ou de ne pas avoir dit. Et ces retards et ces suspens, ce lent développement, cette marche buissonnière permettent à l'événement raconté de faire l'appel de toutes ses ressemblances à travers l'univers. Il n'y a pas d'espace limité pour l'école buissonnière de Giraudoux, et quand les dormeurs, chez lui, se tournent vers le mur, leur orientation goégraphique et stellaire nous est aussitôt donnée.

Aussi la métaphore, chez Giraudoux, n'est-elle ni un rapprochement de deux termes, comme dans la métaphore classique, ni l'absorption visionnaire d'un des termes, comme chez Rimbaud et chez Goya (Goya et Rimbaud ne se confondent-ils pas dans un passage comme celui-ci : « *J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes*; *et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit* »?). Cette métaphore giralducienne (comme eût dit Thibaudet) est obtenue par un certain recul devant le réel, recul qui permet à l'es-

prit de jouer librement et de faire jouer toutes ses associations devant le monde. On peut dire de lui ce que les conspirateurs de *Bella* croyaient de l'oncle Jules, qui s'acharnait à décomposer l'ion, « que c'était fait, et qu'ils construisaient de cette heure sur un monde à atomes soudain dédoublés ». Laissant subsister l'image en tant qu'image, Giraudoux fait cependant porter le poids sur le terme métaphorique; ainsi, « la parole était pour Bella un téléphone auquel elle ne recourait que forcée ». Parfois les termes métaphoriques deviennent la réalité elle-même : « Rebenbart, lui, restait debout, car ce n'était pas du centre de sa circonscription, comme il sied à un parlementaire, qu'il paraissait parler, mais du pied d'un monument. De quel monument? On ne pouvait hésiter longtemps à le deviner; c'était au pied de son monument propre. » On pourrait citer aussi, dans *le Combat avec l'Ange*, l'extraordinaire rencontre sur le pont, avec Maléna.

Cela permet d'établir avec quelque précision les différences entre l'imagination de Giraudoux et l'imagination de Proust. Chez Proust, la nébuleuse imaginative précède la réalité et ne lui résiste pas. Le tragique de son œuvre naît d'un insoluble conflit entre l'imaginé et le vécu. Il y a des éléments proustiens chez Giraudoux, et, par exemple, la description du rituel de la famille Rebenbart dans *Bella*, mais il conserve la nébuleuse et fait glisser la réalité à l'intérieur. Au lieu d'être, comme chez Proust, successives, et de se fuir, de se dénoncer l'une l'autre, la réalité et l'imagination chez Giraudoux sont contemporaines et dans un état d'endosmose. Contrairement à ce même Rebenbart, qui veut toujours les portes fermées, l'observation de Giraudoux laisse sans cesse toutes les portes ouvertes sur l'imagination, et son art de ménager l'entrée de l'imaginaire dans le réel demeure un de ses titres les plus certains. Bien plus, cet imaginaire, ou plutôt ce reflet imaginaire du réel ne joue dans son œuvre que pour enrichir, ennoblir et comme truffer la réalité. C'est le retour en France et le retour à la France de Suzanne que je rappelai plus haut. Ni le rêve pur, ni la réalité pure : sa poésie, c'est du rêve absorbant du réel mais le laissant apercevoir, intact, en transparence. Les arabesques

giralduciennes sont soutenues par des connaissances solides. Cet amoureux de l'école buissonnière n'a pas oublié de passer ses examens, et son fonctionnement mental rappellerait celui, justement, d'un étudiant très cultivé qui, l'examen réussi, laisserait s'entrelacer ses connaissances dans un jeu kaléidoscopique. Son succès positif est une des conditions de son succès poétique et il y a, dans la poésie de Giraudoux, la quintessence, en effet, d'une suite d'examens réussis.

Cette forte culture, et la transposition poétique de cette culture font le grand mérite de *Littérature.* Non que Giraudoux y prétende renouveler à tout prix les sujets qu'il considère, mais en cherchant à mieux voir ses auteurs il atteint à une vision neuve, de sorte qu'il voit un livre comme il voit une femme ou un paysage. Dans ses meilleures réussites, comme son chapitre sur Racine et celui sur la caricature et la satire, il corrige un thème en corrigeant le regard mental qu'on doit porter sur lui. Peu de raisonnements, peu de philosophie, et seulement les repères historiques indispensables. Giraudoux au pays des livres, comme Juliette au pays des hommes, est d'abord sensible à la chair vivante dont il écoute les palpitations.

Son *Racine* est déjà célèbre. Il offre pour nous, outre ses mérites, cet intérêt que Racine forme avec Giraudoux un de ces couples dont notre littérature est riche. Thibaudet fut le premier, dès 1919, à rapprocher Racine et Giraudoux en les opposant comme deux aspects, ou deux temps, de la création littéraire française. Giraudoux nous donne moins une critique objective de Racine (encore que l'analyse en soit d'une remarquable vérité) que la vision complémentaire d'un Giraudoux dépouillé de ces voiles qui pèsent à Phèdre : « Diminués de tout pittoresque extérieur et intérieur, tous les héros raciniens s'affrontent sur un pied terrible d'égalité, de nudité physique et morale. On ne peut s'empêcher de penser à l'égalité des tigres... » M. Masson-Forestier, avant 1914, avait publié un ouvrage sur un Racine sans voiles, sur un Racine-tigre, qui avait fait quelque scandale : Giraudoux incorpore cette vision à la haute critique littéraire.

Les exemples de cette vision critique qui remplace le

raisonnement critique, comme la charge d'une bombe remplace les matières inoffensives qu'elle pouvait contenir avant, sont nombreux dans *Littérature.* Pour définir le style français d'environ 1770, à propos de Choderlos de Laclos, il écrit : « Après Bossuet, après Saint-Simon, après la préciosité ou l'emphase, après la disparition de tout ce qui subsistait de modulation et de chant dans le français du XVIIe siècle, on éprouve parfois, en entendant le son pur et net de cette langue, *la même impression que si les hommes se mettaient soudain à parler.* » Peut-on mieux rendre, en quelques mots, le langage de Voltaire et de tant de lettrés du temps? Et cette nudité, dans ce qui suit, nous sera rendue sensible d'une autre manière : « Chaque fois qu'un écrivain français vit dans sa propre intimité, — au lieu de s'écrire à soi-même, comme tant d'Anglais et de Suisses, un nombre prodigieux de lettres faussement fraternelles, ou de mener avec un double, qu'il a besoin de la glace pour voir, un dialogue mi-paternel, mi-filial —, que ce soit Pascal ou Rimbaud, cette intimité est l'antichambre des transports et de la désolation... *Dès qu'un Français renonce à cette dispense de pesanteur que lui a accordée la civilisation, il sait tomber plus vite et plus profond qu'aucun autre dans l'abîme.* »

Ce qui n'empêche, d'ailleurs, la littérature française d'être, suivant Giraudoux, une littérature de caste, et quelque peu de mandarins en entendant ce mot dans un sens analogique précis. Cette caste est la classe bourgeoise, et, « du fait qu'un littérateur est chez nous un professionnel du goût et de la dialectique, il lui manquera presque toujours le don de divination ou même de simultanéité par rapport aux événements de la vie et de l'âme ». L'homme de la littérature française est un homme, non pas abstrait à proprement parler, mais isolé, comme en physique on isole un corps. Et ce postulat de Giraudoux nous vaut la plus remarquable critique du réalisme et du naturalisme qui nous ait été, je crois, proposée.

L'interprétation du romantisme littéraire français, ramassée en quelques pages, forme le noyau d'une thèse qui, présentée en Sorbonne, remuerait quelque peu son jury. Il appartenait à Giraudoux, d'ailleurs, de remonter un cou-

rant absurde et d'esquisser la défense et l'illustration de la littérature de la Révolution et de l'Empire, où il décèle le véritable romantisme. Cette époque littéraire étant, par tradition, sous-estimée dans nos manuels, on ne sait où ni comment placer Restif, Chateaubriand, Chénier, Mme de Staël, Bernardin de Saint-Pierre, Senancour, Benjamin Constant et Joubert. On oublie de comparer, en fait de romantisme, la scène des portraits d'*Hernani* à la description que Chateaubriand donne de ses aïeux, les lettres d'amour de Benjamin Constant aux lettres de Victor Hugo : « D'un côté vous avez l'arbre de race, le cantique de vie; de l'autre, des cadres et des mots. Par leur solitude, leur agitation, leur curiosité, il n'est pas un de ceux que je viens de nommer qui ne soit vraiment un romantique; aucun d'eux que ne lie à son époque cette liaison douloureuse, j'allais dire ce collage, dont Adolphe n'est que la personnification mondaine. » Mais ces explosifs magnifiques allaient faire long feu, car, « avant que ces personnages, hésitants d'ailleurs par nature, eussent pu nettement marquer leur place, un groupe bruyant et sûr de soi faisait irruption, et sans chercher un titre particulier pour désigner la spécialité de sa gloire et de son talent, « *prenait le nom justement de ceux dont il venait d'anéantir l'effort* ».

J'ai cité et je me suis étendu, non point parce que l'idée est absolument neuve (elle a cours chez beaucoup d'esprits réfléchis), mais parce qu'elle précise la manière critique de Giraudoux, et surtout son intention critique, peut-être inconsciente. Tout en maintenant très fermement une haute idée de l'expression, de la mise en scène française, il restitue tout bonnement à la littérature française ces autres valeurs que l'étranger tendait à s'approprier. Elles demeuraient en marge de l'histoire officielle de nos Lettres, un peu comme la lutte des classes et les phénomènes économiques demeuraient en marge de l'histoire politique. Et peut-être pour les mêmes raisons. La bataille d'*Hernani* apparaîtrait, sous cet angle, comme une déviation vers le jeu, fort bien vue de la bourgeoisie, des passions révolutionnaires ou antisociales accumulées, condensées par le génie. D'où se pourrait tirer toute une sociologie des livres et de l'opinion littéraire dont

je n'ai pas besoin de rappeler qu'elle serait dans la ligne de la pensée la plus contemporaine.

Tel nous apparaît Giraudoux qui nous force d'écrire (à vous, Paulhan!) qu'il renouvelle tout ce qu'il touche. Cet homme toujours neuf et toujours solitaire, qui de Bellac est allé se promener dans les pays et dans les livres, ce précieux simple, cet ingénieux profond est peut-être, aujourd'hui, un des plus sûrs initiés aux destinées spirituelles de la France.

RAMON FERNANDEZ.

L'ACTIVITÉ POÉTIQUE

Une plaquette intitulée *Découvrons Henri Michaux* (1) nous apporte la conférence que devait prononcer André Gide sur le poète belge, le 21 mai 1941, en zone libre. Elle constitue un hommage émouvant et attentif d'un grand écrivain pour un poète encore jeune, dont l'œuvre importante mérite d'obtenir l'audience du grand public. Ainsi que le précise l'auteur, cette conférence n'est qu'une présentation. Nous ne devons pas y chercher de jugements critiques sur l'œuvre en cause. On n'y relève guère en effet que des phrases telles que : « Avec quel art Henri Michaux nous invite à une sorte d'aventureuse complicité poétique ! » ou : « Ah ! quelle curieuse façon il a de se livrer ! » qui apparaissent destinées à relier entre eux les fragments de l'œuvre d'Henri Michaux qui devaient être lus par le conférencier. Ce dernier, se souvenant que la qualité de poète suppose un état d'entière disponibilité de la part de celui qui peut y prétendre, eut le souci d'expurger ses citations : « Dans les passages que je vous ai lus, déclare-t-il, j'ai sauté de-ci de-là quelques phrases... un peu lâchement, par crainte que ne vous suffoquât un peu une fantaisie qui risque de paraître excessive. »

On sait que Gide n'eut toutefois pas le loisir de prononcer sa causerie. Il nous reste celui de la lire, et d'approuver Gide d'avoir soutenu un poète qui reste l'un des meilleurs de sa génération. J'ai déjà eu l'occasion d'étudier ici-même, à diverses reprises, la position idéaliste de Michaux, qui ne distingue pas son univers intérieur de celui dans lequel il se meut. Le rêve et la réalité s'interchangent dans ses visions

(1) Éditions de la N.R.F.

soutenues par une langue nerveuse et incisive, qui atteint souvent à cette surréalité vers laquelle s'est efforcé tout un groupe de poètes entre les années 1924 et 1939.

C'est également de la zone libre, où l'activité poétique semble très vive, que nous vient un ouvrage dont la teneur reporte notre pensée vers l'un des plus purs poètes de ce temps, André Gaillard, mort prématurément en 1930. Ses *Œuvres complètes* (1), pieusement réunies par ses amis des *Cahiers du Sud*, comportent quatre recueils de poèmes : *le Fond du cœur, la Terre n'est à personne, l'Ombre et la Proie, les Chemins de la Passion;* un recueil de récits en prose : *les Plaisirs de la vie brève*, et une série de notes critiques réunies sous le titre : *l'Esprit et le Temps*. Le critique et poète Léon-Gabriel Gros a publié en tête du volume une importante étude qui décrit, phase par phase, l'évolution intérieure de Gaillard, et la rattache à l'influence du surréalisme, à laquelle il faut avouer que nul esprit de quelque valeur n'a échappé aux alentours de 1924 : « Mystique sans Dieu, comme on disait alors, écrit Léon-Gabriel Gros, il retrouvait pourtant à travers le surréalisme, cette nouvelle hérésie immanentiste, des justifications théoriques de sa passion personnelle et atteignait ainsi, dans le sentiment de posséder une vérité comme dans celui d'accomplir son devoir, devoir de perdition, une apparente sérénité. »

On sait que le surréalisme eut un aspect constructeur et un aspect destructeur : le premier est celui que présentait la doctrine surréaliste lorsqu'elle exprimait l'ambition de restituer à l'homme la totalité de son esprit en lui faisant recouvrer le trésor perdu des zones ténébreuses de la conscience par l'analyse des rêves, l'obéissance de l'être au mouvement des passions, le libre jeu de l'imagination dans la vie comme dans les écrits. L'aspect destructeur du surréalisme naissait de ses exigences. La totale gratuité à laquelle il aspirait ne pouvait s'obtenir que par la ruine des valeurs issues du choix ou de la discipline, et allait jusqu'à attenter à la réalité psychique du centre de conscience dont le foyer n'existe que par le refoulement des tendances qui menacent à tout moment d'en obscurcir le foyer. Il n'est pas douteux

(1) *Les Cahiers du Sud.*

que les promoteurs du surréalisme furent entraînés à mettre l'accent sur l'aspect destructeur de la doctrine. André Gaillard, bien qu'il ne se soit pas réclamé du surréalisme, poursuivit une expérience qui se situe dans son rayonnement : poète de l'amour, il en conçut les entraînements comme propres à lui faire consommer sa propre perte, qui selon le mot d'un poète surréaliste « le rapprochait enfin de l'infini ».

Le talent subtil d'André Gaillard, le sens d'un rythme incantatoire qui caractérise chacun de ses poèmes, ses exigences à l'égard d'une pensée philosophique qu'il a maintenue à travers ses expériences verbales les plus libres situent son œuvre en dehors des formules d'école. Quelques vers de lui suffisent à en témoigner :

Si je t'aime c'est que la terre
La terre à morts et à vivants
A corps et à crimes est loin
Si loin de mes chansons si loin

Que ses pierres sont des oiseaux
Que ses oiseaux l'ont bien quittée
Et qu'en elle nul ne répond
A l'adieu de nos mains nouées

Pourquoi mais je n'ai jamais su
La nuit se charge du silence
Comme l'absence de l'oubli
Et le néant de la réponse.

Paul Éluard, qui fut un des surréalistes de la première heure, n'a accepté, lui aussi, de la doctrine en honneur, que des points d'appui. Son talent si personnel n'a point attendu l'apparition du surréalisme pour se manifester avec toutes les qualités qui se sont épanouies par la suite au cours d'une œuvre déjà très vaste. C'est la conviction que nous impose le *Choix de Poèmes* (1) qu'il publie aujourd'hui, et dont les pièces s'échelonnent chronologiquement

(1) Éditions de la N. R. F.

depuis 1914, date des premiers poèmes, jusqu'à la présente année, pendant laquelle ont paru *le Livre ouvert* (1) et *Sur les pentes inférieures* (2).

Il apparaît que les vers suivants, écrits en 1918 par Paul Éluard, présentent déjà la décantation que les mots les plus simples subissent lorsqu'ils passent par sa voix, et qui, depuis, a introduit dans toute son œuvre une lumière qui résiste à l'analyse, et restera son apport personnel dans la poésie française :

POUR VIVRE ICI

Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné,
Un feu pour être son ami,
Un feu pour m'introduire dans la nuit d'hiver,
Un feu pour vivre mieux.

Je lui donnai ce que le jour m'avait donné :
Les forêts, les buissons, les champs de blé, les vignes,
Les nids et leurs oiseaux, les maisons et leurs clés,
Les insectes, les fleurs, les fourrures, les fêtes.

Je vécus au seul bruit des flammes crépitantes,
Au seul parfum de leur chaleur;
J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée,
Comme un mort je n'avais qu'un unique élément.

Sur les pentes inférieures est le titre d'un mince recueil paru dans la collection de cahiers intitulée « Poètes » que Mme Yanette Delétang-Tardif a pris l'initiative de publier, et dont un exemplaire nous apporte chaque mois les inédits d'un poète contemporain (3). Selon la préface de Jean Paulhan qui précède les derniers vers d'Éluard, on y retrou-

(1) *Cahiers d'Art.*
(2) Collection « Poètes », 2, rue des Beaux-Arts, Paris.
(3) La Collection « Poètes » a déjà publié des inédits de Jean Follain, Fernand Marc, Pierre Guéguen et annonce des poèmes de Thérèse Aubray, Maurice Betz, Luc Decaunes, Maurice Fombeure, Audiberti, Guillevic, Louis Emié, etc.

vera : « Une entreprise ruineuse, qui ronge autour de la poésie tout ce qui fut la poésie, perd auprès de lui ses terreurs, puisqu'il ne redoute ni le récit et la fable, ni l'énigme et le proverbe, ni la partie grise et le vers doré. »

C'est encore sous le signe du surréalisme que se place l'activité d'un groupe de jeunes poètes qui comprend Noël Arnaud, Paul Chancel, J.-V. Manuel, J.-F. Chabrun, Jean Hoyaux et Marc Patin. Nous leur devons la publication d'un cahier de poèmes intitulé : *Géographie nocturne* (1). Dès les premières pages de ce recueil, J.-F. Chabrun définit la conception de la Nuit à laquelle il se rallie : « Quoi que nous fassions, le miroir de la nuit reflète un visage de nous-même que nous ne connaissions pas... » écrit-il. Et s'il admet que les premiers romantiques ont reconnu dans la conscience nocturne un domaine spirituel ignoré et sans limite, il tient à souligner que le sens de la nuit dont ont fait preuve ces précurseurs s'est bientôt confondu avec une aspiration mystique en dehors de laquelle il entend maintenir son activité, qui ne tend qu'à l'exploration de l'empire spirituel de l'homme. Une telle position se confond, on le voit, avec le dogme surréaliste le plus pur, et ne lui ajoute rien. Peut-être reprochera-t-on à J.-F. Chabrun et à ses amis de s'efforcer de reprendre ce qui a déjà été accompli dans le domaine de la poésie. Et il est certain que les poèmes qui suivent cette introduction ne pourront obvier à cette critique, malgré les qualités qui se remarquent dans plusieurs d'entre eux.

Un second groupe de poètes, dont la réunion forme l'*École de Rochefort*, publie en zone occupée des cahiers de poèmes (2). A vrai dire ce groupe n'a d'une école poétique que le nom, car je ne découvre aucun corps de doctrine dans les pages qu'il nous présente sous le titre d'*Anatomie poétique*. Un poète que nous connaissons déjà, Maurice Fombeure, dont l'*École de Rochefort* a donné les *Chansons du sommeil*

(1) Chez Noël Arnaud, 18, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris.

(2) Ont collaboré à ces cahiers : René-Guy Cadou, Jean Bouhier, Michel Manoll, Marcel Béalu, Jean Rousselot, Luc Bérimont, Maurice Fombeure, Félix Quentin-Caffiau, Yanette Delétang-Tardif.

léger, écrit à cet égard, sous forme d'une lettre à Jean Bouhier, l'un des fondateurs du groupe : « Puisque vous m'invitez à parler net, je vous dirai tout d'abord que je n'ai pas aimé le nom de votre « firme » : « Cahiers de l'École de Rochefort ». Le mot « école » me gêne, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, de poètes assez différents les uns des autres... Dans toute école, il y a un maître. Où est le maître ici? Nul d'entre vous, j'espère, n'en veut, ni ne veut l'être. Alors? Il était peut-être inutile de publier dès le début votre « Position poétique ». Elle devait se dégager d'elle-même. »

On ne saurait mieux dire. Cette observation faite, il convient d'ajouter que les poètes qui se manifestent à travers ces cahiers font parfois preuve de quelque talent. Nous retrouvons parmi eux Mme Yanette Delétang-Tardif, l'animatrice de la collection « *Poètes* », et Maurice Fombeure dont on vient de lire des lignes pertinentes. Nous y découvrons encore deux jeunes poètes certainement doués, Luc Bérimont et Michel Manoll dont la *Nouvelle Revue Française* a déjà révélé la manière à ses lecteurs.

Parmi les indépendants, Eric Sarn nous apporte dans ses *Luneries* (1) des vers étudiés et traversés d'un chant mélodieux et personnel :

La lune mince dans l'air pâle, comme un cil
Détaché du visage endormi d'un archange,
Luisait voluptueuse, et de son arc fragile
Faisait pleuvoir sur nous les traits chantants du songe.

Il faut avouer que la génération d'après-guerre (mais peut-on parler déjà de l'après-guerre?) est loin de manifester la richesse, le sérieux et le dynamisme qui se remarquaient dans les œuvres des poètes d'il y a vingt ans. L'on ne distingue jusqu'à présent, dans le flot de plaquettes qui contredit par son ampleur les aphorismes touchant la crise du papier, que prétention, facilité, et absence de moyens — à de bien rares et fugitives exceptions près. Attendons.

(1) Éditions José Corti.

*
* *

Il n'a peut-être jamais été prononcé sur la poésie de jugement plus profond que celui que nous devons à Mallarmé lorsqu'il rappelait à Degas que la poésie consiste avant tout en mots. Il est certain que les tragédies de Racine se réduisent à des jeux de sentiments très courants, et *les Fleurs du Mal* à quelques aphorismes moraux. Ce qui compose la beauté de ces chefs-d'œuvre, c'est évidemment une expression dont la splendeur reste inépuisable. Le poète digne de ce nom construit, de chacun de ses vers, un vocable neuf qui vient enrichir la langue. C'est pourquoi la poésie est intraduisible. A moins qu'un poète aussi grand que celui dont l'œuvre est traduite ne parvienne à la repenser et à la récrire dans sa propre langue. Tels Nerval traduisant le *Faust* de Gœthe, et Mallarmé les poèmes d'Edgar Poe. Ces quelques phrases préliminaires me permettent d'avouer, sans sévérité excessive, que l'on ne retrouve malheureusement qu'un écho affaibli de la poésie d'André Ady, le grand poète hongrois, dans la traduction que M. André Steiner a le vif mérite de nous en donner (1). Grâce à lui cependant les lecteurs français sont admis à accéder à l'œuvre d'un des plus grands poètes de l'Europe centrale, qu'ils ne peuvent ignorer plus longtemps. L'on retrouve dans les poèmes d'André Ady la teinte sombre qui caractérise la poésie hongroise, et qui donne toute sa grandeur inquiétante à *la Danse des garçons veufs :*

Les chauves-souris volettent, anxieuses,
dans la nuit de la Saint-Georges
dans les hautes salles de vieux châteaux
les garçons veufs mènent grand'débauche

. . . .

Et chacun soupire, car voici l'Aube,
Et chacun s'empare d'une fleur,
cherche une amante, et — les yeux figés,
les lèvres tendues au baiser — il meurt.

(1) Éditions José Corti.

En vain s'assemble au matin le peuple,
tombeau, bal, chant n'ont laissé de trace :
quelques gouttes de sang et quelques larmes,
quelques fols feuillets de vers à leur place.

(1908).

Né en 1877, André Ady mourut en 1919. Il passa de nombreuses années à Paris, qu'il nommait « une jungle géante peuplée d'humains » et traduisit des poèmes de Baudelaire et de Verlaine en hongrois. Il chanta les malheurs de sa patrie, et l'on trouve dans son œuvre des strophes profondément émouvantes qui lui furent dictées par son amour du sol natal :

Le sang gicle du bout de nos doigts
lorsque nous touchons, palpons ton corps,
ô somnolente, pauvre Hongrie!
Es-tu toujours! Sommes-nous encore!

(1908).

Ce grand patriote fut également un grand Européen. Pour s'en convaincre, il suffit de lire son beau poème sur la mort de Jaurès :

... Il est cent fois bon pour le Hongrois
d'être aimé en frère dans le monde,
il est cent fois douloureux à l'homme
de tomber en défendant la paix.

Je parle et mon cœur me fait mal;
et je ne saurais tout et tout vous dire.
mais ce grand mort, mon frère, vit en moi,
telle la justesse de la pensée.

(15 août 1915).

M. Henri Parisot n'a pas dû éprouver, à traduire les poèmes de Lewis Carroll qu'il nous présente aujourd'hui (1), moins de difficultés que M. Steiner n'en a rencontré pour

(1) Deuxième Cahier de Vulturne, 62, rue Vaneau, Paris.

nous faire connaître les œuvres d'André Ady. Toutefois les cocasseries pleines de charme du poète anglais animent encore dans notre langue les strophes de *Poeta fit, non nascitur*. Il s'agit d'un vieux poète (évidemment Carroll lui-même) qui tente de fournir à un écolier la recette du langage poétique :

« Si vous voulez faire impression,
Rappelez-vous ce que je dis :
Ces qualités abstraites commencent
Toujours par des capitales :
Le Vrai, le Bien, le Beau —
Voilà les choses qui paient!

« Ensuite lorsque vous décrivez
Une forme, une couleur ou un son,
N'exposez pas l'affaire clairement,
Mais glissez-la dans une allusion
Et apprenez à regarder toute chose
Avec une sorte de strabisme mental. »

« Par exemple, si je veux, monsieur,
Parler de pâtés de mouton,
Devrai-je dire : « Des rêves de laineux flocons
» Emprisonnés dans un cachot de froment ? »
« Certes », dit le vieil homme : « Cette phrase
» conviendra parfaitement. »

Remercions MM. Steiner et Parisot de nous avoir permis, par leur effort, d'étendre le champ de nos connaissances, et de goûter ce que les peuples produisent de meilleur.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

DESSINS DE MATISSE ET DE DUFY (1)

Pour la plupart des peintres contemporains, la convention du trait, cette admirable abstraction, n'est autre chose qu'un moyen de connaissance, plus ou moins parfait, souple, efficace, mais plus ou moins décalé aussi par rapport à l'homme, et extérieur à lui. Pour Matisse et Dufy, c'est très exactement et naturellement une *écriture*, la projection de signes intérieurs si étroitement liés à leur forme de sensibilité, qu'on ne peut pas concevoir qu'ils soient autres.

Que Picasso dessine avec une maîtrise égale à celle de n'importe quel maître du passé, c'est vrai, et j'imagine aussi que ce ne doit pas être sans une sorte d'angoisse chez un homme d'une telle lucidité. Que tout ce qu'il touche, il le recrée d'une écriture magnifique, et qui est bien sienne, — si diverse soit-elle —, il serait puéril de le nier. Mais tout se passe comme si le dessin était pour lui cet instrument trop parfait, un intermédiaire d'une sensibilité et d'une bonne volonté sans limites, et non cet inchangeable et précis et mystérieux réseau intérieur de lignes, où viennent se prendre spontanément, mues par un secret accord préalable, les formes de la vie. « Si je dessine aussi bien que Raphaël, je crois que j'ai au moins le droit de choisir mon chemin (2). » On conçoit quel abîme sépare une si complète liberté de moyens, de manœuvres, d'attaques, en présence du monde, de la *nécessité*, pour un Matisse ou un Dufy, de réduire celui-ci à un certain nombre de schémas intérieurs : c'est là, très exactement, la forme que prend, pour un peintre français, la possession du monde. Sa plus parfaite liberté, il la trouvera

(1) Galerie Carré.
(2) Cité par Gertrude Stein.

dans ses limites mêmes, elle sera la récompense de sa plus absolue fidélité à ces exigences profondes.

Nus féminins, végétaux, coquillages et fruits, quelques objets familiers, composent pour Matisse un univers bien fermé. Un trait mince, égal, sans accent, en fait patiemment le tour, le décrit dans ses moindres remous avec une sensibilité et une précision d'oscillographe, module la surface d'un monde sans mystère, baigné d'une lumière absolue. Nous avons connu un Matisse plus lyrique, plus épris de ces grandes formes féminines qui prenaient possession de la page, y déployaient des membres purs et souples comme des ailes. Il n'y a pas moins de dépouillement ni de pureté dans le trait qui cerne avec ferveur la palpitation de ces petits nus serrés et denses. Cet art est si lucide, si dominateur, que la volonté de l'artiste et celle de l'objet paraissent se confondre. Il ne semble plus que ces dessins soient le fruit d'une opinion préconçue, ou le réflexe violent ou tendre d'une sensibilité d'homme en face de la réalité, une manière de l'attaquer — mais un moyen de la libérer spontanément, d'accorder sans effort apparent sa propre affirmation à l'affirmation la plus pure, la plus chargée de sens, la plus comblée de dons de l'objet épanoui. Ce trait unique, sans ombre ni surcharge, si constamment dirigé, recueille d'emblée toutes les possibilités d'une forme : cette modulation inimitable de l'épiderme est toujours inséparable de la surface qu'elle enferme. Tous ces corps serrés dans leurs arabesques ont leur épaisseur, leur poids. D'où cette sorte de stabilité végétale, et cette claire et lucide sensualité : une sensualité qui est au terme d'un acte d'intelligence, comme toute forme vivante et souple est au terme d'une rigoureuse géométrie cachée.

Un certain nombre d'illustrations exécutées pour des poèmes de Mallarmé figuraient à cette exposition. Je n'en connais guère de plus belles, de plus égales au texte. Rien d'explicatif ni de soumis, mais une équivalence absolue dans la transposition : même lumière d'Éden, même dureté de diamant, et la volupté pleine et heureuse, épurée, d'un monde de demi-dieux.

*
* *

Le trait de Dufy, rapide, mais ponctué à ses deux extrémités, c'est-à-dire d'un jet parfaitement calculé, semble d'abord être voulu pour soi : c'est là un des caractères qui peuvent l'opposer à la forte interdépendance du graphisme de Matisse, et à cette densité de l'objet qui en résulte. Tout un jeu de lignes de forces, les diagrammes d'une émotion nerveuse, font irruption dans la page blanche, ou chevauchent sur la couleur (alors que chez Matisse celle-ci est toujours cloisonnée), créent un univers en mouvement où lignes et surfaces *jouent* : ce qui anime l'œuvre et la dirige, c'est ce jeu qui lui est consenti. [C'est encore plus frappant dans la couleur : pénétration des divers plans, ciel et maisons, sol et personnages, extension illimitée d'une couleur, etc., tout cela reposant sur une vision affective plus vraie (1).] L'arabesque, chez Dufy, s'isole, suit sa propre destinée, je veux dire simplement qu'elle est beaucoup moins étroitement solidaire du volume qu'elle limite que de la surface même de la page et des autres signes qu'elle croise ou qu'elle double. Une sorte de bonheur d'invention continuel crée peu à peu, signe après signe, un univers plus subjectif, mais non moins dense que celui de Matisse : pour Dufy, le problème c'est de transposer et de construire une émotion, en y intégrant les éléments vivants qu'elle réclame. La force et la qualité de cette émotion dépendront de la virulence du moindre de ces éléments. Il n'y en a pas de mort ou d'inactif dans un dessin de Dufy. Chacun de ces signes qui vivent d'une forte vie isolée est cependant lucide, voulu, indispensable, chaque ligne est garante de la sensation globale à atteindre, et modelée par elle, calquée sur elle : à l'unité de l'œuvre aboutie elle apporte en don affectif pur ce que l'arabesque de Matisse y apportait en poids lucide et réfléchi.

Je pense, entre autres, à ces admirables dessins d'orchestres, hauts triangles d'ombre, chargés, palpitants de lueurs et de gestes, ou quatuors tassés en carré au centre d'une vaste

(1) J'ai fini par me rendre compte, me dit un jour Dufy, qu'en restant chez moi je faisais des paysages beaucoup plus vrais.

scène ornée. Ici des indications de décors, de lambris, de plans de fuite, toute une architecture mouvante, raffinée, hors d'échelle, donnent une sorte de prolongement et de magnificence aux gestes étroits de ce petit groupe d'hommes. Le « climat » poétique naturel de Dufy, c'est cette sorte de jeu si spontané, si discret entre les divers éléments de l'œuvre.

S'il est un mot dangereux (mais ils le sont tous, hélas, lorsqu'on « parle peinture »...), et cependant il faut bien l'employer à propos de Dufy, c'est celui de lyrisme. Entendons par là quelque chose d'inlassablement généreux dans le choix des formes et même des sujets. Lyrisme enfin, si l'on veut, plus voluptueux que sensuel, en ce que la sensualité suit des voies plus secrètes, que sa ferveur s'exprime de façon scrupuleusement et patiemment analytique, alors que la volupté est extérieure, tend à s'épanouir, à se chercher des formes plus généralisées. Il suffit de songer à tout ce que peut suggérer de complexe, d'intérieur, de particulier, en présence du corps féminin, le beau dessin trouble et hésitant de Pascin. Pour Dufy, hanches, vagues ou collines sont des lieux proches, et prétextes à l'invention de signes passionnés équivalents.

JEAN BAZAINE.

P.-S. — J'avais, dans une précédente chronique, déploré l'absence de président au Conseil de l'Ordre des Artistes, et j'avais même poussé ferme mon candidat... L'heureux gagnant, c'est M. Dupas, prix de Rome, membre des Artistes Français. Il décora, entre autres, l'un de nos grands paquebots, de gracieuses femmes au long col, qui témoignent de la plus sûre érudition italienne. M. Mauclair lui-même n'a qu'à s'incliner.

QUESTIONS D'AVENIR

Dans *l'Avenir de la Science*, recueil d'essais publié dans la collection « Présences » (1), je lis après un propos de Louis de Broglie, finement prudent, une étude bien serrée de Raymond Charmet sur *le Mythe de la Science.* Voici quelques notes de lecture.

— « On est bien forcé de se demander s'il n'y a pas un rapport véritable de cause à effet entre cet intellectualisme et cette chute. » R. Charmet parle de la « chute » de la France, après celle d'Athènes.

Nietzsche m'a semblé fort bien démolir le concept de cause. J'ai oublié ses arguments, c'est pourtant sans doute dans leur contre-coup que je songe aujourd'hui. S'il y avait une cause, ou même s'il y en avait plusieurs mais qui puissent être débrouillées dans leur nœud, aucun mal ne se développerait. Obligé de prendre conscience du principe relativement simple d'un mal, obligé de saisir un mal, on serait aussi obligé de le réduire.

Pour être juste, il faut se réfugier dans le parler des oracles : le mal engendre le mal. On peut proposer aussi bien que la France est intellectualiste parce qu'elle tombe, qu'elle tombe parce qu'elle est intellectualiste.

Je chois moi-même toujours dans ce travers de tout ramener au progrès de l'intellectualisme, du rationalisme; mais dans le moment de ma chute je sais bien que de se référer à une causalité n'est qu'un procédé d'exposition. La véritable cause de la décadence, c'est la décadence elle-même.

(1) Collection catholique, publiée chez Plon sous la direction de Daniel-Rops.

Je crois à la loi de décadence. Il est vain de me dire que mes lectures d'histoire m'ont amené à cette croyance : en fait, je la portais en moi dès mon plus jeune âge. J'ai tout de suite été séduit par les philosophies ou les poètes de l'idée de décadence; ils sont peu nombreux.

Par ailleurs, je sais bien que la loi de décadence ne frappe l'homme que sous l'angle d'une certaine totalité que font individu et société. Les sociétés se font et se défont; l'homme ne se fait et ne se défait que dans la mesure où il s'appuie sur la société. Mais par ailleurs, l'homme subsiste en ceci qu'il est un animal qui peut se passer de société et de civilisation et redescendre au stade de la famille ou du clan ou en cela qu'il est un pur esprit qui peut se prolonger dans une étroite congrégation religieuse (Parsis, Arméniens, Juifs, Tziganes).

Il est curieux que les artistes qui sont les plus méfiants à l'égard du social et du politique soient la catégorie humaine qui en a le plus grand besoin : il n'y a pas d'art sans société et sans très forte société et sans assez vaste société.

— Encore une de ces phrases terribles de Renan, que cite R. Charmet : « La France représente éminemment la période analytique, révolutionnaire, profane, irréligieuse de l'humanité... Il se peut que la France, ayant un jour accompli son rôle, devienne un obstacle au progrès de l'humanité et disparaisse. Car les rôles sont profondément distincts. Celui qui fait l'analyse ne fait pas la synthèse. A chacun son œuvre, telle est la loi de l'histoire. »

Cette phrase n'est pas de *la Réforme intellectuelle et morale*, écrit après 1870, mais de *l'Avenir de la Science*, écrit en 1848. D'autant plus cuisante.

Aujourd'hui n'en est-il pas encore qui soient analytiques, révolutionnaires, profanes, irréligieux ? La Russie, l'Allemagne, à des degrés d'ailleurs fort différents, mais l'une et l'autre de façons qui tranchent avec notre routine en ces matières.

Qui fait jamais la synthèse? Les Grecs ont-ils fait une synthèse? A Alexandrie? Les Romains? Mais non : il n'y a que des analyses successives. La synthèse n'est pas de ce monde.

— Moi qui ne crois pas à la loi du progrès, je ne devrais pas croire à la loi de décadence. Mais c'est plus fort que moi, car une certaine réussite de l'homme, s'équilibrant entre son intérieur et son extérieur, me point.

Je serais inconsolable si, ne croyant plus dans la possibilité des patries de la taille d'aucun pays d'Europe, je ne pouvais me nourrir du mythe de l'Europe.

— André Gide ayant écrit ici, l'an dernier : « Ne serait-il pas plus sage de reconnaître que toute littérature avancée, quelle qu'elle soit, tend à épuiser ce qui l'a produite? », Charmet se demande ce que veut dire : « littérature avancée ».

Pour certains, c'est platement une transposition de l'idée de progrès. La religion du progrès consiste à croire que l'homme gagne toujours sans perdre jamais, ou tout au moins que ce qu'il perd n'a aucune importance. C'est absurde : par exemple, le « sauvage » en se civilisant perd l'odorat, l'ouïe, le sens de l'orientation, etc., qu'il remplace par des instruments. La perte pour être réparée n'en est pas moins irréparable. (Le poète, l'artiste, sont des défenseurs tardifs et exténués des biens du « sauvage ».)

« Littérature avancée. » Elle avance dans une ligne, mais pas dans une autre. Où est le point de départ? Où est le point d'arrivée? A quels repères vous attachez-vous? Il vaudrait mieux se confier à l'idée d'une *littérature mobile*, qui se déplace d'un terrain épuisé sur un autre.

Mais dans l'esprit de Gide, cela veut dire : littérature immorale, asociale. Cela a un sens, parfaitement saisissable... pour la Légion comme pour l'anarchiste du café du coin.

Mais pourquoi ne s'en tient-il pas fermement à cette constatation? Pourquoi, de temps à autre, remet-il en cause sa position centrale, à quoi se rallient toutes ses œuvres? Pourquoi la remet-il en cause, se prenant à rôder autour de l'Action Française vers 1917, ou autour de Staline vers 1935, ou autour du Maréchal en 1941, car le voilà qui écrit dans *Poésie* 41 : « Je crois, dans la pénible époque actuelle (où il importe tout à la fois de ne rien renier de notre héritage et de rendre tout ce patrimoine, comme nous-mêmes et nos volontés, serviable à l'avenir incertain de la France, que l'individualisme outrancier que nous enseigne Rimbaud, cet

incomparable ferment, doit être tenu en réserve et qu'il y aurait autant d'imprudence à chercher à le supprimer qu'à lui accorder aujourd'hui libre jeu. »

Alors il peut tenir aussi en réserve l'auteur de *Paludes* et de *l'Immoraliste*? Pourquoi toujours feindre de se renier? Que Gide reste lui-même jusqu'au bout, tout entier. C'est la brillante leçon qu'il peut nous donner, en ce temps de leçons mornes.

— Si je n'étais point paresseux aujourd'hui, j'analyserais tout le procès que fait ce Raymond Charmet au scientisme contemporain, et par contre-coup à une partie de la philosophie et de la littérature contemporaines. Critiquer du plus haut les modes et les conformismes du monde laïque, voilà un rôle où devrait resplendir l'Église, par ses clercs tonsurés ou non. Si elle y ménageait sa suffisance, elle éprouverait peut-être moins le besoin dangereux de se mêler de politique, de pousser son rôle d'éducation du cercle de l'École jusque dans le cercle de la Cité. Si l'Église avait plus de saints et de savants, elle chercherait moins à manifester sa présence au niveau inférieur de la propagande et de l'agitation.

— Je lis aussi le morceau final : *Pour un avenir humain*, qui est de Daniel-Rops. Cet homme a fait un travail sérieux et patient dans ces petites chapelles d'avant-guerre, où en marge des convulsions politiques s'est élaborée une pensée morale et sociale qui, hélas, paraît encore trop jeune à Vichy pour être appelée à nourrir un corporatisme vieilli avant d'être né.

Daniel-Rops va tout droit au problème essentiel de la présente économie, celui dont nous crevons tous mais que les hommes d'État de la planète n'ont encore saisi que dans des incidences partielles, ce qui les a induits à des parades d'autant plus brutales que fortuites.

L'homme produit de plus en plus et il est de plus en plus incapable de jouir de cette production. « La machine éliminant le travail, écrit Daniel-Rops, ne permet pas à l'homme de gagner assez pour satisfaire ses besoins. La baisse simultanée des produits devrait permettre de les acheter à très bas prix, mais le système économique (le système capi-

taliste) est tel qu'un palier est vite atteint où il est plus avantageux de les détruire que de les vendre. »

Il est curieux de penser qu'aucune des différentes vigies du capitalisme d'État, que ce soit Staline ou Hitler ou Roosevelt, n'aperçoive cette question cruciale qui est qu'à mesure qu'augmente la production par la science et la machine, il y a de moins en moins de travail pour les hommes et de moins en moins de moyens — traditionnels — pour les hommes de profiter de cette production. Pour des raisons convergentes, cette force de production a été détournée vers la guerre, mais si jamais la paix revient, il faudra bien qu'on en arrive au fond de la question : donner aux hommes le moyen de vivre sans presque travailler, en leur distribuant gratuitement une partie du travail de la machine.

Il était nécessaire d'établir sans doute de grandes aires politiques où puisse s'exercer sans entraves l'inévitable planisme; il était fatal que l'aire européenne soit façonnée à côté de l'aire russe, et l'aire asiatique à côté de l'aire anglo-saxonne. Mais une fois ces quatre aires établies et accordées entre elles, la difficulté restera entière. Les trusts soviétiques auront autant de difficultés que les autres trusts à passer outre au système de la plus-value et du profit, à remplacer la notion du travail, après celle de l'argent, par la notion du service.

— Il paraîtra ridicule de parler en ce moment des périls au Royaume de Cocagne, mais il n'y a pas trois ans que nous avons succombé à ces périls. Et, après cette seconde guerre mondiale, passé l'euphorie de la reconstruction, nous nous retrouverons devant ces mêmes périls.

DRIEU LA ROCHELLE.

NOTES

POÉSIE

GANZO, OU LE POÈTE INCONNU

Malgré les journaux, les revues, la radio, ou peut-être à cause de leur confuse cuisine préparée par la camaraderie littéraire, nous restons mal informés de nos richesses les plus authentiques, et un poète, ici, passe inaperçu s'il n'est pas l'homme d'un cénacle, d'un groupe dont les membres se poussent, mutuellement, vers une postérité qui fera long feu. Vigny notait, dans son admirable journal : « Les animaux lâches vont en troupes. Le lion marche seul dans le désert. » Souvent, le grand isolé, nos yeux ne le distinguent point, fixés qu'ils sont, par habitude, sur la poussière du troupeau. Je viens encore d'en avoir la preuve.

Avant de formuler ma pensée sur l'œuvre de Robert Ganzo, j'ai voulu me rendre compte de ce qui avait déjà été dit à son sujet. J'ai fait, alors, cette affligeante découverte : personne, jamais, n'a consacré à l'auteur d'*Orénoque* un article digne de lui. Il faut bien que je m'en excuse au nom de tous ceux qui prétendent assumer le rôle de vigie et, tenant une plume, passent pour la mettre au service de la beauté. Inattention ou paresse, ils ont, jusqu'aujourd'hui, commis un déni de justice. Moi-même, dites-vous... J'avais l'excuse de l'ignorance. Sait-on qu'*Orénoque* a été tiré à cent cinquante exemplaires; *Lespugue* à trois cents; *Rivière*, enfin, à soixante-treize? Mais cette orgueilleuse parcimonie n'empêcha pas ces trois livres de tomber, par les soins de la poste, entre les mains choisies de Qui-de-droit. Blasé d'hommages, Qui-de-droit les vit mal, ou, s'il les vit bien, ne daigna pas en écrire.

Cependant, c'est l'honneur de la France que des poètes de tous les pays aient préféré d'incarner leurs chants dans notre difficile idiome. Voilà pourquoi au Grec Moréas, à l'Allemand Rilke, au Lithuanien Milosz, il convenait que l'on ajoutât, sans tarder, le Vénézuélien Ganzo. Depuis quatre ans, sans tapage, mais avec la

volonté farouche que lui donne la conscience de sa valeur, il a enrichi le florilège contemporain de trois œuvres remarquables. On a, je le sais, parlé d'elles dans cette revue. Pas assez. A notre époque de confusion des valeurs, — je crois, au fond, qu'elles le sont toutes —, c'est le premier devoir du critique de marquer certaines distances. En composant, par métier, un bouquet de poètes, où la rose voisine avec le myosotis, il doit, avant de l'offrir à ceux qui partagent son goût des fleurs, placer au cœur et au plus haut de la gerbe la rose.

Orénoque parut dans l'été 1937. Ce long poème de deux cent seize vers octosyllabiques, rimés avec rigueur, mais où l'éclatement des images craquelle l'écorce de la strophe, suscita l'enthousiasme de quelques esprits dont l'opinion, dans ce domaine, a du poids. Crommelynck cria au chef-d'œuvre. Avec émotion, Fargue félicita l'auteur. Breton lui écrivit une lettre où perçait l'aveu que, cette fois, la flèche d'Apollon, dans la cible surréaliste, avait fait mouche. Pourquoi, dès lors, fallut-il que chacun gardât pour soi le plaisir de ce qu'il considérait être une découverte, ou n'en parlât, somme toute, que sous le manteau, comme on fait d'un restaurant dont on a peur de galvauder l'adresse? Barrès, il me semble, disait qu'il n'aimait pas les chapelles trop fréquentées. Vain égoïsme. Au banquet des Muses, il y a place pour tous, et ne craignons jamais d'y convier la foule. On s'isole si bien, au milieu d'elle.

Orénoque... Sous ce vocable fluvial, évocateur de romans d'aventures, Ganzo a déroulé tout le kaléidoscope de son enfance, vécue, jusqu'à douze ans, dans la maison paternelle, près de Caracas. Il murmure d'abord :

Mon rêve est parti de la hutte
où pleure une Indienne accroupie.

Puis déferlent sous ses paupières, sous nos regards, les chercheurs d'or; les carnavals aux confiseries d'outre-tombe; les chasseurs de têtes; violentes et énervées, les amours; l'agonie d'un avion parmi l'étreinte de la flore dévorante; ce qui grouille et soupire dans l'ombre verte de la forêt; les longues pluies; les cataractes oniriques. Sa pirogue, c'est le *Bateau ivre* avant l'estuaire, qu'elle ne franchira pas. Elle descend sur le fleuve, jusqu'au moment où

sa main s'ouvre dans l'océan
dans un geste d'immense offrande.

Le cri de Rimbaud, brisé par les dérades :

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
noire et froide...

Ganzo le prolonge d'un cri harmonique :

Lassos verts de notre vertige,
épais limons du désespoir,
les quitter enfin et revoir
un simple bluet sur sa tige

Nos gorges pleines de poisons,
nos ventres mordus par les fièvres,
les porter vers des horizons
où bêlent doucement les chèvres.

La pureté, cette soif éternelle du poète.

On devine qu'à Ganzo la lecture de Rimbaud donna le coup de foudre. Sympathie forcenée d'un aventurier de l'âme pour qui lui ressemble. J'aime qu'un étranger ait osé boire et se fortifier à pareille source. Pourtant, ce ne fut point là sa rencontre première avec la poésie. L'illumination inaugurale, où devait s'éclairer sa vocation, il appartint à Baudelaire de la lui donner, lorsque à quinze ans, dans une bibliothèque publique, il demanda *les Fleurs du Mal*, par hasard, ou sur la foi d'un titre bien fait pour allécher un adolescent. Rencontre décisive, pour ce jeune Américain du Sud, qui venait de débarquer sur la terre d'Europe. Quelques années plus tard, Paris devait lui en ménager une autre, non moins riche de conséquences fécondes : celle du comte de Saint-Perrier, explorateur de la préhistoire.

Si l'on met Robert Ganzo sur le chapitre de ces âges lointainement révolus, dont surnagent seulement quelques fragments d'os et de pierre, voilà qu'il devient tout à coup d'une éloquence et d'un lyrisme intarissables. Dans son crâne dolichocéphale s'animent les images les plus fraîches, les anecdotes, on écrirait presque les souvenirs. Parce qu'il a parcouru et fouillé, avec son illustre maître et ami, les provinces de France où le sol est fertile en témoignages antédiluviens, le paléolithique et le néolithique semblent lui avoir livré leurs secrets, et il vous parle de l'homme de Néanderthal comme d'une vieille connaissance, quittée la veille. Quelle merveilleuse tendresse ne met-il pas, surtout, à retracer les péripéties de cette découverte faite près de Lespugue, au fond d'une grotte pléistocène creusée au flanc d'un à-pic que dominent encore les ruines d'un château médiéval : une Vénus sculptée, par un artiste, dans l'ivoire, il y a quelque quarante mille ans ! De cette callipyge, que nous pouvons tous admirer aujourd'hui au Musée de l'homme, Ganzo s'éprit. Et déjà elle a sa légende. Comme la momie de Sésostris, on

ne saurait, paraît-il, la toucher impunément. Mais à son amant elle a porté bonheur, Muse qui lui souffla son second poème : *Lespugue*.

Voici quelques strophes de cette ode à l'amour et à la femme éternelle :

Tes yeux appris au paysage
je les apprends en ce matin
immuable à travers les âges
et, sans doute, à jamais atteint.
Déjà les mots faits de lumière
se préparent au fond de nous;
et je sépare tes genoux,
tremblant de tendresse première...

... Où finis-tu? La terre oscille;
et toi, dans le fracas des monts,
déjà tu renais des limons,
un serpent rouge à ta cheville;
femme, tout en essors et courbes
et tièdes aboutissements,
lumière et nacre, ombres et tourbes
faites de quels enlisements?...

... Ton torse lentement se cambre
et ton destin s'est accompli.
Tu seras aux veilleuses d'ambre
de notre asile enseveli,
vivante après nos corps épars,
comme une présence enfermée,
quand nous aurons rendu nos parts
de brise, d'onde et de fumée.

Ne sont-elles pas parfaitement belles? N'est-ce point là de la haute et revigorante poésie, qui transcende le magma que nous présentent, trop souvent, tous ceux qui s'ébattent encore dans l'ornière surréaliste, après que, depuis longtemps, le char de la Tarasque a passé? Peut-être s'en serait-on aperçu davantage, si le livre n'avait supporté les conséquences du malheur des temps. Je lis qu'il a été achevé d'imprimer le 30 avril 1940...

Ganzo aime la vie. Voilà la clé de ses sortilèges. Il l'aime et la traque, dans son immensité multicolore et multiforme. Chacun de ses poèmes est une nasse, où il tente de retenir tout ce qui, sous le ciel, respire, tremble, brille, éclate ou ruisselle. Sa passion, depuis

l'enfance, pour la chasse et la pêche, l'a conduit à ces longues contemplations immobiles, où l'homme s'animalise, se végétalise, se pétrifie. Ayant su épier la nature et se confondre avec elle, il a ainsi retenu, on pourrait dire par osmose, ses aspects les plus dérobés. Cette acuité de regard, cette expérience de longue main confèrent à *Rivière* sa saveur et son prestige.

Pour mieux saisir la fuyante réalité de son objet, il méprise le décor. Il s'attache au serpent d'eau lui-même, pris dans sa masse, à l'univers qui vit, meurt, joue et se joue entre l'écaille versicolore de sa surface et la géographie de ses fonds. Scaphandrier délicat, il a surpris, pour notre enchantement, le secret des ondes.

Ailes languissantes, herbiers
qui bercez et bercez l'extase
de tous les poissons prisonniers
en des oubliettes de vase,
l'automne a pourri vos asiles
et l'âpre courant vous consume,
herbiers étirés dans la brume
vers des océans et des îles...

... Cloches qui tintez dans du sable :
les pulsations d'un moulin
s'épuisent à broyer sans fin
une eau nouvelle inépuisable.
Brumes où, rouissant, le lin
répand son odeur de désastre.
Brumes où des brumes en vain
tentent de retrouver les astres...

... Éventails fermés : léthargies.
Croissez, bourgeons secrets des eaux !
Rivière, insuffle en ces branchies
un grand bruit craquant de rameaux !
Chairs des poissons comme des sondes
brisez votre ombre de verglas !
L'été se cherche au fond des ondes
dans les gouttes de leurs lilas...

... As-tu baigné la toison blonde
d'une vierge tout apeurée,
eau lointaine, un jour éventrée
par la première barque au monde ?

Puisque te voici revenue
ces rives vont te reconnaître.
Tant d'herbes, de cieux t'ont rendue!
Et toi, tu te souviens, peut-être...

Je souhaite qu'une revue, ou un journal littéraire, dédaignant, pour une fois, le préjugé de l'inédit, ait l'audace de publier le texte intégral de *Rivière* qui, je le répète, n'a été édité qu'à soixante-treize exemplaires !

Je sais que Robert Ganzo nous réserve de prochaines surprises. Je lui ai entendu réciter d'éblouissantes strophes, fragments d'une œuvre qui a pour thème le mimétisme. Il compte parmi le petit nombre de ceux qui sauront donner au rayonnement de notre lyrisme une vigueur rajeunie. C'est pourquoi je l'inscris dans la phalange des compagnons qui forment, serait-ce à leur insu, le mouvement qu'Audiberti a profondément baptisé *la Nouvelle Origine*. D'autres, plus jeunes encore, se nomment Luc Estang, Pierre Emmanuel, Jean Cayrol. Un jour, je vous apprendrai à les connaître.

Mais déjà, Robert Ganzo n'a-t-il pas mérité suffisamment de la langue et de la poésie françaises, et ne fallait-il pas que cela, enfin, fût dit ?

MAURICE CHAPELAN

LITTÉRATURE

MES CAHIERS, par *Colette* (Aux Armes de France, éd.).

Il vous est arrivé, n'est-ce pas ?, en rangeant des tiroirs intacts depuis plusieurs années, de trouver parmi un fatras de rubans fanés, de boutons à la nacre jaunie, de vieilles quittances, de gants raidis, de cartes postales passées, telle babiole, broche ou photographie amusante par son imprévu ou sa vétusté, que vous avez, étrangement fier de votre découverte, emportée comme un trésor et montrée à toute la maisonnée.

C'est un peu l'image des *Cahiers* de Colette. (Non ! je ne pourrai jamais accoler un respectueux « Madame » à ce nom qui est surtout un prénom.) En une belle édition de haut goût sobre elle livre au lecteur ses « fonds de tiroirs, bien époussetés, bien astiqués et offre ainsi la possibilité de faire de charmantes trouvailles : perles noires de trois beaux crimes, rapides notes de journal, instantanés de voyageuse en Afrique du Nord, Espagne, Scandinavie, Amérique, clichés plus connus sur fonds poussiéreux de music-hall, parmi les-

quels se fait remarquer une parfaite réussite : *la Transformiste*, qui dépasse par son humanité le cadre restreint des portants. Il y a là, trois pages brèves qui, sous le prétexte de décrire une danseuse cosmopolite à transformations, comme disent les affiches, atteignent avec la plus grande rigueur un pur sommet émotif. Cela tend à prouver que Colette sait être un excellent écrivain sans avoir recours à ses trois thèmes ordinaires et éprouvés auprès du public : les chatteries, le libertinage et le terroir.

Ces *Cahiers* où nous trouvons le fait Colette à l'état presque brut — car, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, il y a un fait Colette, comme il y a un fait Mauriac, un fait Giono —, ces *Cahiers* précisent une indication essentielle que nous possédions déjà : la prodigieuse luxuriance de la vie sensorielle chez cet écrivain. L'usage des cinq organes de la vie perceptive est porté au plus haut degré, également pour tous les cinq, ce qui est exceptionnel :

L'acuité visuelle : « ... *un soleil levant couleur de mandarine dans un ciel à peine bleu, cendré, glacé, éventé de sons de cloches et de vols de pigeons blancs...* »

La sensibilité olfactive : « *Par la glace baissée entre une odeur de miel, de bourgeon verni, de térébenthine, l'odeur aussi du lilas qui va éclore, du lilas avant la fleur, son parfum amer et doux d'amande amère...* » On peut n'aimer pas ce choc d'odeurs et d'amers répétés, on ne peut nier la précision de la notation.

La délicatesse tactile : « *Je tâte d'une main amoureuse la tiède pierre des bains de Diane, douce et colorée...* »

La sensualité du goût : « ... *cette tasse de crème suave, incomparable, que j'ai bue avec recueillement.* »

L'intelligence auditive : « ... *un dur bruit caillouteux d'applaudissements...* »

La gamme est complète, complète et riche de toutes sortes de résonances.

Plus que les *ferlotties* de Claudine, les érotismes d'Annie, les félineries de Saha, c'est l'expression de ce génie sensoriel, de cette animalité franche et pure — voilà un mot qu'on n'a pas souvent à employer sur le propos des livres de Colette ! — qui me semble être le meilleur et le plus durable de son œuvre.

Pour compléter ma lecture, j'ai ouvert le mince volume que M. Truc consacre à *Madame Colette* (1). Ayant, en quatre pages, vu l'héroïne préférée à Lamartine et égalée à Virgile, Maurras et France, je suis vite revenu aux *Cahiers* pour conserver d'elle une vision plus vraie et une admiration plus sage.

HENRI DE PORTELAINE.

(1) Corrêa.

*
* *

LES ENFANCES DE MONTHERLANT, par *J.-N. Faure-Biguet* (Plon).

L'étonnante personnalité de Montherlant n'a pas fini de captiver les uns et les autres : ceux que la moindre ligne tombée de sa plume met en fureur, ceux qui, depuis *la Relève du Matin*, l'ont toujours tenu pour un de nos plus grands écrivains. Que d'ouvrages en perspective ! que de thèses à l'horizon ! et nous avions déjà la savante étude d'Étienne Burnet, celle bien superficielle, mais honnête, de Meriel, *Montherlant et le merveilleux*, de Mme Denis-Dagien, et le portrait haut en couleurs, plein de verve et de truculence, de Ventura Garcia Calderon. Cependant, le livre de M. Faure-Biguet ne risque pas de faire double emploi avec aucun d'entre eux.

Faure-Biguet a eu le privilège d'être l'ami intime et le confident de Montherlant durant leurs années d'enfance et d'adolescence. Aussi bien lui sait-on infiniment gré de n'avoir point gardé par devers soi le trésor qu'une telle amitié avait fait fleurir. Nous reconnaissons en effet Montherlant « tel qu'en lui-même enfin... » et pourtant on découvre à chaque ligne, à chaque pas, un Montherlant qu'on ne soupçonnait guère et qui nous surprend à neuf.

Ce qui apparaît dès l'abord, c'est qu'à l'âge de neuf ans Montherlant a déjà la vocation d'écrire : chaque livre lu, chaque spectacle lui est pâture. Faure-Biguet nous apprend ainsi que le médiocre *Quo Vadis* de Sienkiewicz eut sur Montherlant une influence à ce point profonde qu'il ne la renonce point encore aujourd'hui. Il n'a pas dix ans qu'il écrit *Suprême défi*, roman des temps néroniens. Comme l'expose judicieusement Faure-Biguet, Montherlant s'est tout de suite senti de plain-pied avec les personnages de cette mauvaise fresque, en premier lieu Pétrone, mais Néron aussi, Vinicius, et, on le gagerait, Tigellin, préfet de Rome, et le juif cynique Chilon Chilonides.

L'antiquité l'a séduit de tous temps et il eût pu dire, comme Montesquieu : « J'avoue mon goût pour les anciens, cette antiquité m'enchante et je suis toujours prêt à dire, avec Pline : « c'est à Athènes que vous allez ; respectez les Dieux. » Montherlant, sans doute, écrirait Rome et non pas Athènes. Son goût pour Suétone, Lampride et les historiens de la décadence latine nous aide du moins, s'il ne l'excuse pas, à comprendre sa méconnaissance totale du pur génie racinien.

Faure-Biguet conte avec un rare bonheur d'expression ces années de lycée où, faisant route vers Janson, les deux collégiens se confiaient mutuellement leurs projets et leurs rêves. Mais la famille de Montherlant ayant quitté le quartier de l'Étoile pour Neuilly, celui-ci entre à l'École Saint-Pierre où il est le condisciple, à une classe près, d'Aragon, l'auteur du *Paysan de Paris*, qui songeait alors à composer un *Tamerlan*. Il n'y reste que peu d'années et c'est pour entrer à Sainte-Croix, le fameux « Buisson ardent » de *la Relève du Matin*, d'où il sera renvoyé avec éclat. Ces quinze mois, Montherlant ne les oubliera jamais. Ils ont nourri toute une partie de son œuvre et de sa vie, ils l'ont également spiritualisée.

Ainsi nous suivons Montherlant de 1905 à 1918, et ce n'est pas sans un vif divertissement. Nous le voyons partir pour l'Espagne où l'éblouit la tauromachie qui nous vaudra ses splendides *Bestiaires*, puis, plus tard, s'abandonner au plaisir, ô combien raisonnable ! avec de jeunes Napolitaines dont il dessine l'académie dans une chambre d'hôtel du Montparnasse.

Cependant, il continue d'écrire. A la veille de la guerre, et dans les jours mêmes qui suivront la déclaration, il n'est occupé que de son *Thrasylle*. Toutefois, il fera bientôt des pieds et des mains pour combattre, naturellement au premier rang, et il reviendra en 1918 avec un souvenir étoilé sous la forme d'une grêle d'éclats d'obus dans les reins.

Du point de vue littéraire, nous suivons également son évolution. Après l'influence de Sienkiewicz succédera celle de Flaubert avant qu'alternent, un peu plus tard, le parapluie barrésien et la colichemarde de Gabriele d'Annunzio.

On goûte que l'amitié chez Faure-Biguet n'ait en rien offusqué le sens critique et ses remarques sont des plus perspicaces, singulièrement celles qu'il fait à propos de l'antichristianisme de Montherlant dont nous craignons, pour notre part, qu'il n'aille pas loin dans son cœur et qu'il ne soit qu'un jeu pour scandaliser autrui. A. Gide, dans son *Journal*, a souligné ce donquichottisme à rebours de Montherlant. Ce ne sont pas des moulins qu'il pourfend mais des temples sacrés en carton-pâte. Par ailleurs, les pages déjà publiées environ 1925, et que Faure-Biguet a reproduites sur *Montherlant, homme de la Renaissance*, s'avèrent de tout premier ordre.

Ajoutons que l'auteur a eu l'heureuse idée de truffer abondamment son texte de lettres de Montherlant s'échelonnant sur une douzaine d'années, de dessins et de portraits inédits de son modèle. Cette curieuse collaboration nous révèle le mystère en pleine lumière de celui duquel on pourrait dire avec Pétrarque :

« Di lor par più, che d'altri, invidia s'abbia,
» Che per se stessi son levati à folo,
» Uscendo fuor della commune gabbia. »

L'ouvrage de Faure-Biguet constitue une réussite parfaite. Cet écrivain excelle d'ailleurs en ce genre d'ouvrage. Nous avions jadis fort aimé son *Barrès*, et son *Gobineau* est, en plus d'un point, tout à fait remarquable.

PIERRE DE MASSOT.

***

GUSTAVE FLAUBERT, par *Alfred Colling*. (Arthème Fayard.)

Après les ouvrages de René Descharmes, de René Dumesnil, d'Albert Thibaudet, de Gérard Gailly, de Louis Bertrand et de quelques autres encore, on ne voit pas paraître sans quelque impatience un nouveau livre sur Flaubert, même et surtout quand on conserve, après bien des années, une prédilection pour un écrivain dont s'enchanta, s'émut et s'anima votre jeunesse. Il semble que le sujet soit bel et bien épuisé et qu'on ne lira qu'avec lassitude, sinon avec ennui, un livre qui ne peut se flatter d'apporter des documents nouveaux sur la vie de l'écrivain ou des clartés nouvelles sur son œuvre. Il restait pourtant à écrire un livre qui, précisément, ne s'embarrassât d'aucun appareil documentaire, et qui ne se flattât de rien de plus et de rien d'autre que de raconter avec simplicité et vivacité cette existence vouée à la passion des lettres et cette œuvre qui en est le clair miroir. C'est le dessein que M. Alfred Colling a très exactement rempli. Son livre est visiblement informé aux sources les meilleures, les plus anciennes comme les plus récentes : il est conduit avec entrain, sans se départir d'une révérence qui n'est jamais servile ni niaise, mais qui révèle un accord constant entre l'admiration et la clairvoyance. On ressent, d'un bout à l'autre de ce livre, le plaisir que l'auteur a éprouvé à l'écrire et l'on n'en éprouve pas un moindre à le lire. On serait tenté de lui reprocher d'être trop court, malgré ses quatre cents pages ou presque, s'il n'était évident qu'il ne pouvait prétendre à être complet, voulant être un tableau d'ensemble de cette vie et de cette œuvre. Il donne l'impression d'avoir été écrit avec une facilité qui ajoute encore, si faire se peut, à son honnêteté. Tout au plus peut-on déplorer que cette facilité donne un peu, et, il est vrai, de loin en loin, dans le jargon, et dans ces « comportements », ces « climats », ces « s'avère » et ces « s'intégrer »,

qui sont la fausse monnaie courante de notre temps, ou plus simplement la vermine. On s'étonne de les rencontrer dans un livre d'un goût aussi juste, d'un aussi honorable sentiment, et, d'ordinaire, d'une écriture aussi saine.

G. JEAN-AUBRY.

ROMAN

PÉGONIE, par *Claire Fromont*. (Éditions de la N. R. F.)

Les trente premières pages de *Pégonie*, celles où l'auteur nous promène dans les brumes de son enfance malheureuse, où elle observe davantage qu'elle ne médite, me semblent les plus remarquables de ce livre tendre et raffiné. On y voit par exemple une femme appartenant à la catégorie assez nombreuse des vieilles gens sur qui le malheur s'est acharné si fort qu'ils ont fini par en prendre le goût. Cette grand'mère, après avoir peiné toute la semaine, se distrait le dimanche en menant ses petits-enfants à la morgue. Le dimanche suivant, on va dire une prière pour grand-père au cimetière d'Ivry. A moins que ce ne soit l'inoubliable promenade du côté de l'établissement ou est internée la mère des enfants. Après quoi, la vieille n'oublie pas de murmurer avec une secrète jouissance que c'est leur père qui l'a mise dans un état pareil... Mme Fromont a trouvé d'instinct, pour parler de ces choses délicates, des mots simples qui atteignent à une rare puissance d'envoûtement.

Cette curieuse atmosphère tend par la suite à se désagréger, car l'auteur regarde de moins en moins autour d'elle pour n'être plus attentive qu'à ce qui se passe en elle. Et l'on s'aperçoit bientôt que le seul personnage vraiment vivant de *Pégonie*, c'est Mme Claire Fromont. Les autres restent pâles, sans doute de n'avoir pas été *recréés*. Mais peu importe puisqu'il s'agit là davantage de notes-souvenirs, auxquels l'auteur a tenté d'imprimer le rythme du psaume, que d'un roman véritable.

Pégonie est femme. Et de quoi voudrait-on qu'elle parlât si ce n'est de son drame féminin ? Après les souvenirs d'enfance, voici la prise de conscience de la dix-huitième année, la découverte du corps. Plus tard, elle essaiera successivement plusieurs hommes qui ne manqueront pas de la décevoir, et ce sera aux dernières pages l'événement soudain qui est en quelque sorte la clé de l'œuvre : l'éblouissement de la grâce. Je simplifie en voulant survoler un livre qui ne

se laisse pas aisément dominer puisqu'il est fait, jusqu'à la révélation finale, de velléités, de scrupules, de remords et d'enthousiasmes nouveaux. On reprochera peut-être à Mme Fromont, non sans raison, un excès de complaisance dans la mélancolie et le pathétique facile. Mais il faut avouer qu'il y a dans *Pégonie* des cris de passion auxquels on ne reste pas insensible. Et puis, Mme Fromont a le don de l'expression. Elle sait, comme seule une femme peut le faire, avec une sorte de tendresse voluptueuse, retenir entre ses doigts les instants de bonheur qui ne renaissent pas.

JEAN FOUGÈRE.

HISTOIRE

LA JEUNESSE DE HENRI III (1551-1571), par *Pierre Champion* (Grasset).

Avec ce livre, M. Pierre Champion inaugure une *Histoire de Henri III* qui ne sera pas moins importante par son ampleur que par la qualité de son information, unie au rare talent d'écrivain que l'on se plaît à reconnaître et louer chez l'illustre érudit. M. Champion ne nous charme pas moins qu'il ne nous instruit. Cette *Jeunesse de Henri III* précède trois autres tomes, qui sont, dès maintenant, annoncés : *Henri III, le roi de Pologne. Le Voyage en Italie*; *Henri III roi de France. Un Prince de la Paix*; *Henri III et la Ligue* Ainsi, M. Pierre Champion poursuit son histoire analytique du XVI siècle, reprise au point même où M. Lucien Romier, pour le regret de tous les fervents de Clio, avait arrêté la sienne, au lendemain de Wassy. Il nous avait naguères donné une *Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume* 1564-1566 et un *Charles IX. La France et le Contrôle de l'Espagne*, qui forment d'authentiques chefs-d'œuvre.

Qu'il soit permis à l'historien de *Catherine de Médicis*, duquel le livre est une synthèse, de dire combien il est reconnaissant à M. Champion, puisque celui-ci en a les moyens, d'offrir au grand public cultivé des études qui sont, tout ensemble, de très vivantes chroniques et de magnifiques travaux documentaires. Grâce à des œuvres de ce genre, M. Pierre Champion, nouveau Barante, promène, dans un passé dont rien n'est évoqué sans une scrupuleuse volonté d'exactitude, ses lecteurs ravis. Barante travaillait sur les chroniques. La supériorité qu'a, sur lui, M. Champion, est de travailler sur les archives. Une chronique est une image, plus ou moins fidèle,

Des archives, ce sont des miroirs. La réalité même s'y reflète, à peine déformée.

En cette *Jeunesse de Henri III* revivent les vingt premières années de ce prince. Ame ardente et vive, dit M. Champion. Le déséquilibre, qui caractérisera Henri devenu roi de France, ne se manifeste point dans son enfance ni sa jeunesse. Portraitiste respectueux de la vérité, qui n'a pas le même visage au long des années, l'auteur de *la Jeunesse de Henri III*, en ce premier tome, n'avait pas à faire allusion aux traits étranges sous lesquels ce souverain devait, plus tard, apparaître, associés, d'ailleurs, à de si hautes qualités que la justice oblige à dire que le meilleur, chez lui, l'emportait, et de beaucoup, sur le pire.

C'est un duc d'Anjou surtout amoureux de gloire que présente M. Pierre Champion. Nous ajouterons que cet amour de la gloire fut inséparable, dès sa jeunesse, du souci que Henri tenait de sa mère : l'union des Français. M. Champion nous promet un *Henri III Prince de la Paix*. Le beau titre. Et si véridique. Le jeune duc d'Anjou n'est pas encore ce prince. Que de traits se préfigurent déjà, en lui, de ce désir essentiellement royal !

JEAN HÉRITIER.

***

L'EMPIRE DES STEPPES, par *René Grousset* (Payot); L'EMPIRE MONGOL, 1re Phase (E. de Boccard); L'ASIE ORIENTALE DES ORIGINES AU XVe SIÈCLE (Presses Universitaires de France).

Ces trois gros tomes, dont l'ensemble forme plus de 1.800 pages in-8°, représentent l'immense somme du labeur acharné que mène, depuis 1939, le plus illustre des orientalistes français, pour faire connaître, dans leur réalité profonde et complexe, les Attila, les Gengis-Khan, les Tamerlan. C'est dire l'extrême intérêt qu'offrent ces travaux d'un éminent spécialiste, qui dépasse sa spécialité pour se faire entendre du grand public cultivé, sans jamais rien sacrifier des exigences d'une rigoureuse méthode historique, mais en sachant exposer, avec un rare talent, les résultats de ses recherches. L'actualité des livres de M. René Grousset n'a pas besoin d'être soulignée, en ce moment que l'Europe, unie à l'Allemagne de Hitler, défend, sauve, libère l'Occident du péril bolcheviste, cette nouvelle manifestation de l'impérialisme des steppes. M. Grousset avait fait précéder cette trilogie, consacrée à l'Asie hunnique et mongole,

d'une admirable et profonde *Histoire des Croisades*, parue chez Plon, en trois volumes, de 1934 à 1936.

Les Croisades, l'Empire des Steppes, les Huns et les Mongols, la Chrétienté contre l'Islam conquérant. Tout se tient, dans l'histoire comme dans la vie. On ne saurait trop conseiller aux Français de 1941, encore tout étourdis de vacarme judéo-marxiste, de lire et de méditer René Grousset. En compagnie de ce maître, et par ses conseils éclairés, ils apprendront et comprendront les raisons du permanent péril que fait courir le nomadisme à la civilisation occidentale, et comment et pourquoi ce péril n'est jamais plus grave que lorsque le nomade a paru vouloir s'établir. Se plaçant sur l'exclusif terrain de l'histoire positive, M. Grousset a fait voir, avec une force et une profondeur incomparables, que l'invasion des hommes des steppes a pour cause leur mode d'existence. Il les évoque qui « contemplent, stupéfaits, le miracle de la civilisation sédentaire, les récoltes plantureuses, les villages regorgeant de grains, le luxe des villes. Ce miracle, ou plutôt le secret de ce miracle, le patient labeur qu'il a fallu pour aménager ces ruches humaines, le Hun ne peut le comprendre... Derrière les claies, il aperçoit la proie... Son réflexe millénaire est pour l'irruption par surprise, le pillage, la fuite avec le butin ».

Ce réflexe millénaire, le christianisme seul le peut fixer : on a le double exemple de la Hongrie et de la Russie. Que le christianisme disparaisse, et c'est le retour de la Russie soviétique à la barbarie des steppes. Historien de l'Asie médiévale, M. René Grousset ne sort jamais de son domaine. Il est permis, au lecteur qui réfléchit, en marge de ces grands livres, de penser à un autre nomade, qui a pu s'arrêter sur les terres d'Occident, mais sans jamais parvenir à s'y incorporer : le Juif. Et ce n'est pas l'un des moindres côtés passionnants de ces études mongoles, que de permettre de mieux comprendre pourquoi ce ne fut point par hasard que Lénine était un métis mongol, prédestiné à recréer l'impérialisme des steppes.

JEAN HÉRITIER.

***

ATHÈNES ET L'ATTIQUE, par *Emmanuel Boudot-Lamotte* (Éditions Tel). — LES ARTS PRIMITIFS FRANÇAIS, par *Léon Gischia* et *Lucien Mazenod* (Arts et Métiers Graphiques).

Entre ces deux beaux albums l'esprit peut s'enfermer heureusement dans un mouvement de pendule : la beauté ne descend que

pour remonter, elle ne s'en va que pour revenir. Voilà qui est rassurant et consolant.

Mais un esprit passionné pourra-t-il s'installer sur cette balançoire?

S'il aime la Grèce pourra-t-il aimer la France? Cela s'est vu : les Français eux-mêmes autrefois n'avaient que mépris pour la France primitive. Et ce n'était point peut-être par ignorance; car enfin, ils avaient les églises sous le nez, et sans doute plus belles que de nos jours puisque pas encore restaurées.

Dans l'iconoclastie des protestants et des jacobins, il n'y avait peut-être pas qu'une exaspération de l'esprit de théorie dans ce qu'il y a de puritainement abstrait, de logiquement destructeur, il y avait aussi sans doute le dégoût et l'indifférence pour un art désuet que refoulait dans l'ombre un art montant. C'est peut-être l'amour dévoyé de la Grèce qui a armé secrètement le bras des huguenots, qui après tout étaient passés par la Renaissance, le sachant ou ne le sachant pas. Et c'est plus sûrement cet amour d'Athènes et de Rome qui a déchaîné le bras des sans-culottes.

Voire, que dans ses nécropoles, l'antiquité préchrétienne a tressailli d'un spasme de vengeance satisfaite en voyant marteler en plein visage ce christianisme qui l'avait elle-même martelée.

Peut-on aimer deux systèmes passionnément différents comme le système antique et le système médiéval, quand on est soi-même passionné, donc voué à une prédilection vigoureuse, cohérente, exclusive? Il y a bien de la lâcheté et un infini manque d'amour, un effroyable détachement de l'esprit de création dans l'éclectisme contemporain.

Et si un esprit passionné aime la Grèce pourra-t-il aimer dans le temps toute la Grèce? Se plaira-t-il à l'hellénistique comme à l'archaïque? Dès la première minute de la jeunesse ne souffrira-t-il pas de cette mort qui va venir? Ou s'il aime l'âge adulte, le ve siècle, ne se plaindra-t-il pas de tout ce qui grève la jeunesse comme de quelque chose d'aussi injurieux que ce qui grève la vieillesse? Là encore la mode n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Il fut un temps où nos actuelles transes devant tout ce qui est primitif ou archaïque auraient paru les incompréhensibles convulsions du vice au regard de gens sains.

Curieusement, les mêmes gens du XVIIe, du XVIIIe qui auraient souri avec mépris devant telle figure du VIe siècle avant J.-C. ou telle figure du IXe siècle après J.-C. exhumée par nous se délectaient devant des figures de la plus basse fabrication hellénistique ou romaine. Mais bien pouvaient-ils s'accorder cette erreur, les gens qui n'avaient sous les yeux comme produits par leurs pays que

toute la vigueur de l'art gothique et de l'art classique, ces gens nos ancêtres qui ne pouvaient sentir dans leurs os et dans leurs nerfs ce qu'est une décadence.

En feuilletant tour à tour l'album d'Athènes et l'album où l'on voit les premiers mouvements de l'art mérovingien puis carolingien, je fais bien d'autres réflexions, mais qui me ramènent toujours dans la même ligne. Les primitifs de la Francia (qui n'était pas la France ni l'Allemagne, mais quelque chose de suspendu au-dessus de plusieurs avenirs) étaient-ils conscients et volontaires ? Savaient-ils et voulaient-ils être autres que les Grecs ? N'y avait-il chez eux qu'agonie de la mémoire et lutte contre l'oubli ? Ou balbutiement de nouveau-nés ? Ou, plutôt, recherche concertée, rusée, d'hommes qui, ayant comparé d'autres apports avec celui de la Méditerranée, se résolvaient à s'engager dans une nouvelle voie. Les compétents en discutent, et nous les incompétents de notre côté.

Emmanuel Boudot-Lamotte a suivi une idée très humaine et très vivifiante : il nous montre les ruines d'Athènes dans leur réalité actuelle, parmi les hommes, les arbres, les maisons chaudement habitées d'aujourd'hui. Il y a aussi beaucoup de verdeur dans le travail de Gischia et Mazenod, par le rapprochement de tous les éléments : sculpture, peinture, enluminure, orfèvrerie.

Grâce aux artifices très directs de ces photographes inspirés, on est en plein dans le drame de l'homme, se trouvant et se perdant sans cesse, de climat en climat, d'époque en époque.

DRIEU.

SCIENCES

LE JEU, LA CHANCE ET LES THÉORIES SCIENTIFIQUES MODERNES, par *Émile Borel.* (Éditions N. R .F.)

Cet ouvrage vient de paraître aux Éditions de la *Nouvelle Revue Française*, dans la collection dirigée par Jean Rostand et parée du titre « renanien » : *l'Avenir de la Science.* Son but est certes de répandre dans le grand public des notions capitales; mais aussi — et surtout — de donner matière à réflexion et de communiquer le véritable esprit de la science, afin d'établir « les bases de cet humanisme scientifique, où Julian Huxley voit l'une des nécessités de la civilisation future ».

Les deux cents et quelques pages sont divisées en six parties :

le jeu et les joueurs; le jeu et la science; la chance; les lois du hasard; le hasard et la science; le hasard et l'infini. Cette énumération implique un accouplement auquel l' « honnête homme » de ce siècle est particulièrement rebelle, de même qu'il témoigne d'une méfiance imperturbable à l'égard des mathématiques. Sur ce point particulier, l'auteur répond péremptoirement (p. 70) : Celui qui ne connaîtrait que l'addition et ignorerait la multiplication serait tout naturellement porté à dénigrer cette opération « magique » et à considérer comme « plus sûr » d'exécuter des additions, avec lesquelles il est familiarisé. Or les méthodes de calcul, éprouvées depuis deux siècles par les mathématiciens, sont au recensement direct ce que la multiplication est à l'addition, ou, mieux, ce que l'addition elle-même est au procédé plus primitif qui consisterait à compter sûr ses doigts. »

Mais, dira-t-on par ailleurs, quel rapport peut-il bien y avoir entre des futilités — comme le baccara ou le poker — et les théories abstraites, telles que la mécanique ondulatoire et dont Louis de Broglie est, en France, l'un des savants les plus représentatifs ? L'auteur insiste (p. 188) sur ce point que les modèles, que les physiciens se font de l'atome et les biologistes des chromosomes, ne sont pas sans analogie avec les combinaisons qui peuvent être réalisées avec des dés, des cartes ou des dominos. Et il développe très clairement quelques exemples empruntés à l'état gazeux, au sens d'écoulement du temps et au nouveau déterminisme statistique, à la biométrie, aux lois de Mendel et à la théorie moderne de l'hérédité.

Seul, l'infini peut vaincre le hasard, ce qui signifie que ce dernier ne sera pas vaincu de sitôt. L'homme est pareillement inapte à imiter le hasard, car la connaissance des lois du hasard ne saurait être utilisée qu'en tenant précisément compte des choix antérieurs (p. 145).

Le lecteur, qui s'intéresse aux jeux — et à la loterie — trouvera d'utiles conseils, non pas pour faire fortune, mais pour limiter les dégâts. Ainsi, comment tant de « clients » n'ont-ils pas remarqué (p. 83) que les fakirs, qui promettent des gains substantiels, ne songent même pas à en profiter égoïstement et poussent la « philanthropie » jusqu'à divulguer leur secret par des annonces dans les journaux ?...

On trouvera par-ci par-là quelques suggestions intéressantes. Ainsi (p. 78), la chance pourrait fort bien consister à avoir reçu, dès son berceau, certains dons, ceux-là mêmes que les légendes populaires attribuent au marrainage d'une fée bienfaisante. Mais l'aspect psychologique du problème est à peine esquissé : j'aurais aimé qu'Émile Borel développât quelque peu le mécanisme de ce « goût du jeu » et de ce « goût du risque » que les êtres humains éprouvent

d'une façon constante. Enfin l'exposé, très court, aurait pu introduire des considérations fort importantes : les idées de Louis Bachelier sur la spéculation, quelques conclusions du colloque de Genève (1937) sur les probabilités et, surtout, les conceptions fondamentales de Hans Reichenbach, qui reconnaît, dans le *pari*, la base de la méthode expérimentale et celle des anticipations les plus terre à terre de la vie de tous les jours.

MARCEL BOLL.

***

L'HOMME, par *Jean Rostand*. (Éditions de la N. R. F.)

« L'Homme, ne l'oublions pas, a supplanté d'autres hommes... » Quels étaient ces semblables, assez différents de l'homme pour se trouver en état d'infériorité en face de lui? Toute une lignée d'ascendants qui ont peu à peu ménagé l'apparition sur terre de l'*Homo sapiens*. Sa suprématie, l'homme l'a due à un certain nombre d'accidents heureux qui ont développé son crâne, alourdi son cerveau, rendu sa main plus adroite, et surtout perfectionné son langage.

Une telle façon d'envisager la question implique l'acceptation d'un certain déterminisme biologique : cette masse de matière vivante qui s'éveilla d'abord dans l'eau, puis à la surface de la terre, dans sa fantastique gestation, ne visait qu'à un seul terme, notre « arrogante espèce ».

Que serait donc l'histoire de notre espèce, si l'un de ces accidents ne s'était pas produit? ou si, parallèlement à l'un d'eux, un accident de nature différente avait donné naissance dans le même temps à un autre homme qui n'aurait pas été l'*Homo sapiens*? si un homme « non sage », chez qui la bestialité eût conservé un caractère dominant, avait été capable de mettre en échec la tentative de suprématie de l'homme sage?

Certes la conception qui conduit au règne inéluctable de l'homme est infiniment reposante. Elle met dans ce monde une atmosphère de sécurité qui nous permet d'accepter sans trop d'effroi notre condition de « passagère et sublime marionnette ». Mais a-t-elle un caractère définitif?

Peut-être l'un des primates qui nous précéda de quelques millions d'années fut-il déjà capable de constater l'affermissement de sa puissance sur les autres espèces. Qui nous dit qu'il n'eut pas alors conscience que l'organisation de l'être vivant avait atteint en

lui un stade ultime non perfectible? Cependant que de chemin le séparait encore de l'homme sage !

Pourtant sur ce point le biologiste et le philosophe semblent se rencontrer. Ils sont tous deux enclins à légaliser cette obscure aspiration dont le chef-d'œuvre fut la genèse de l'homme. Tous deux répugnent à accepter l'idée que l'évolution n'est point terminée; l'idée que cette évolution, dans un stade futur, aboutirait à un être plus perfectionné qui supplanterait l'homme dans son hégémonie provisoire.

S'ils répugnent à admettre celle-ci, ils ont nettement horreur de cette autre conception selon laquelle l'homme pourrait bien être victime d'une force organique avant de l'être d'une force mécanique. Certaines espèces qui n'ont pas l'intelligence de l'homme possèdent d'autres moyens de dominer. La prolifération, par exemple.

Le livre de Jean Rostand ouvre la voie à de nombreuses interrogations. Chacune pourrait occuper plusieurs de nos soirées méditatives. Plus que par la concision de l'exposé, on est surtout frappé par la puissance suggestive de la plupart de ces pages. Le fait que l'on soit tenté de discuter avec l'auteur chacune des hypothèses et des explications tient sans doute à cela. Le jeu nous entraîne à sa suite.

Ainsi en va-t-il, par exemple, quand il s'agit de l'origine de la vie.

La chimie biologique a su découvrir, récemment, ces gigantesques molécules organiques qui forment très exactement le terme de transition entre le règne inanimé et le monde vivant. Le plus surprenant effet de cette découverte serait de remettre en question, sous une forme moderne, le problème de la génération spontanée, que l'on croyait épuisé depuis Pasteur. Mais alors pourquoi placer exclusivement ces phénomènes à l'aube des manifestations vitales? Le biologiste qui mesure à l'échelle du temps la ténuité des observations humaines oublie ce qu'il vient d'enseigner, lorsqu'il s'agit d'idées qui lui sont chères. Parce qu'il ne voit pas se renouveler la création vitale, il imagine qu'elle n'est plus. Cependant, cette genèse des molécules protéiniques, leur organisation en être vivant, ne se produisent-elles pas encore sous nos yeux, mais à un rythme si lent qu'il n'est pas perceptible à nos sens? Est-il interdit de penser que la vie apparaît encore sur la terre comme aux premiers jours?

Peut-être regrettera-t-on que l'auteur n'ait pas davantage oublié sa passion pour la génétique. Malgré l'allure ramassée et cursive de ce portrait schématique, Jean Rostand prend plaisir à insister sur les phénomènes de l'hérédité. Peut-être même serait-il tout à fait disposé à expliquer l'homme par la génétique.

En fait, rien ne semble interdire à la génétique de servir d' « Introduction à la biologie humaine ».

J'ignore si l'auteur avait pour dessein, en écrivant ces pages, de nous rappeler notre condition de microcosme dans le temps et dans l'espace. Eût-il voulu le faire, qu'il atteindrait parfaitement son but. Noyé dans l'infini troublant des laiteuses galaxies, écrasé par le fardeau de ces milliards d'années qu'il semble soutenir de l'épaule, le lecteur en fermant le livre se sent effrayé d'un si lourd héritage et d'un devenir aussi incertain. Le titre du livre lui apparaissait aux premières pages comme une orgueilleuse interjection; après avoir lu, il serait tenté de le compléter en : Rien que l'homme.

MAURICE DAUMAS.

***

LE MONDE AGRANDI, par *Jules Sageret* (Stock).

M. Jules Sageret est passé du roman à la sociologie et à l'histoire des idées, et de là aux sciences naturelles. Celles-ci le passionnent parce que la seule philosophie valable, estime-t-il, est celle qui s'inspire directement des faits. Divulgateur des secrets de la nature, il se garde d'introduire un merveilleux de fantaisie là où il en existe qui dépasse tout ce que l'imagination humaine peut inventer. Avec ses *Curiosités aquatiques*, il nous offrait naguère un modèle de vulgarisation intelligente, probe et vivante. Il nous invite aujourd'hui à une non moins captivante promenade dans *le Monde agrandi*, — et pour agrandir le monde, point n'est besoin de microscope : il suffit d'oublier sa taille d'homme et de savoir considérer de près un brin d'herbe. Penchons-nous donc, et nous voici introduits au sein des étrangetés entomologiques. Nous ne saurions énumérer toutes celles que va nous révéler notre guide. Mentionnons seulement les mœurs surprenantes de la fourmi-couturière, laquelle nous fait rencontrer un de ces problèmes cardinaux à quoi s'attachent également biologistes et philosophes : celui de l'utilisation de l'outil.

Il ne s'agit pas ici de l'outillage « organisé », partie intégrante du corps de l'animal, tel que la râpe de l'escargot, et qui est sa langue, ou tel que la brosse, la corbeille et le râteau dont la nature a pourvu la patte postérieure de l'abeille. (Le monde des insectes est particulièrement fourni en ciseaux et sécateurs de toutes sortes, en vrilles, aiguilles, forets, gouges, emporte-pièce, pinces, tenailles, stylets, etc.) Tout autrement se singularise cette *Œcophylla smaragdina* de l'Amérique du Sud. Ayant besoin de soie pour édifier son nid

avec des feuilles cousues ensemble, et ne pouvant filer elle-même, elle utilise sa propre larve prête à la nymphose qu'elle tient entre ses mandibules et promène alternativement, vivante bobine, de part et d'autre des deux pièces de limbe à réunir ! Notons que ces feuilles ont été préalablement coupées strictement en ligne droite, puis rapprochées et maintenues par des « aides »...

Existe-t-il chez les animaux beaucoup d'exemples relatifs à l'emploi de « moyens termes », d'outils extérieurs, qui permettent d'étendre le rayon d'action de l'être vivant ? En des expériences célèbres, Köhler, Yerkes, Guillaume et Meyerson ont montré que les anthropoïdes — chimpanzé, orang-outang, gorille — savent recourir à un bâton pour décrocher de la corde où elle pend la banane convoitée ou pour la retirer d'une caisse à ouverture indirecte. M. Jules Sageret rappelle aussi le cas d'un hyménoptère paralyseur, l'ammophile, qui prend soin de tasser la terre au-dessus de son trou en se servant d'un grain de gravier. Ainsi procède le paveur lorsqu'il dame le sol...

Que pourrait-on citer encore ? « C'est tout », nous dit M. Sageret. Non, ce n'est pas tout. Car il faut mentionner aussi les éléphants, qui savent, à l'occasion, employer un instrument artificiel. Et dans sa *Physiologie des Animaux marins* (Flammarion), M. Paul Portier, le savant océanographe, signale un cas aussi déconcertant que celui de la fourmi-couturière.

On sait que les gracieuses anémones de mer ont, à l'instar des méduses, leurs tentacules armés d'organes urticants, les venimeux *nématocystes*, qui fonctionnent comme autant de microscopiques poires à injection. Or les crabes du genre *Melia*, perfectionnant ainsi avec une stupéfiante astuce leurs moyens d'attaque naturels, brandissent fréquemment avec chacune de leurs grandes pinces une petite actinie qu'ils utilisent pour paralyser leur proie. Ces crabes présentent d'ailleurs une curieuse modification des pinces, dont les fines dents s'allongent en aiguilles « pour mieux tenir le cœlentéré qui leur sert d'arme offensive ».

Ainsi donc, non seulement chez les grands singes, auxquels on doit, selon le mot de M. Henri Delacroix, décerner un « brevet d'intelligence élémentaire », mais encore chez les insectes, et jusque dans les profondeurs de la mer parmi les crustacés, — où il ne s'agit plus sans doute que du seul instinct —, on peut admirer l'aptitude de certains animaux à faire usage d'outils, — comme nous-mêmes, — ce dont, longtemps, on les avait cru tous absolument incapables. Un pont psychique est jeté entre l'Homme, cet Inconnu, et la Bête, cette Inconnue. L'abîme d'autrefois n'est plus. L'espace mental qui les sépare et qui semblait jadis infranchissable, sur bien des points est allé se

rétrécissant. Il demeure pourtant cette distinction radicale soulignée naguère par Bergson dans sa définition de l'intelligence, — définition à laquelle se réfère d'ailleurs M. Sageret — : « Faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication. »

Ni le chimpanzé, ni l'éléphant, ni l'ammophile, ni la fourmi-couturière, ni le melia, ne fabriquent des *outils à faire des outils*. Jusqu'à nouvel ordre, l'*Homo faber* reste la meilleure définition de notre espèce.

FERNAND LOT.

NOTULES

LE RIDEAU D'ARBRES, par *Élie Rabourdin*. (Éditions de la N.R.F.)

Ce livre — plutôt une sorte de longue rêverie qu'un roman — a des qualités poétiques assez attachantes. Mais pourquoi faut-il que les seuls personnages vivants soient justement ceux qui meurent (Manon, la tante) ? Dommage aussi que Judith, petite nature sensible et secrète, offre son cœur dans des mains « potelées » !

MILLE ET UN JOURS, par *Lucienne Favre*. (Éditions de la N. R. F.)

Il y a dans ce roman coloré (l'action se situe en Afrique du Nord) beaucoup de vie, de vraisemblance. Les aventures de la belle Doudjda auraient pu faire le plus banal des romans-feuilletons. On devine par exemple avec quelle croustillante vulgarité Mme Machard nous les eût contées. Mais l'auteur a de l'esprit, une manière d'ingénuité amorale qui rend charmante la lecture de cette histoire.

ON NE REVIENT PAS, par *Hélène Froment*. (Éditions de la N.R.F.)

Les fadeurs qui viennent parfois sous la plume de Mme Froment lorsqu'elle parle d'amour gâtent à peine le dynamisme de son roman. Bernard, qui avait trouvé en Afrique son accomplissement dans l'action, s'aperçoit lorsqu'il rentre en France que la société a des exigences implacables : on ne revient pas des contrées où l'homme est un dieu. Et il sacrifie la femme qu'il aime, non pas à son égoïsme, mais à son destin qui est de rester libre et de servir.

LA MAISON SOUS LA MER, par *Paul Vialar*. (Édit. Denoël.)

A défaut d'excellente littérature, voilà de bonne lecture. Roman sobre et d'un intérêt soutenu; après un début un peu lent. Des âmes simples, des êtres rudes vivent un drame de l'amitié et de l'amour dans un petit port normand. Nous goûterions davantage cette histoire si elle nous était contée dans un style plus alerte.

TI-COYO ET SON REQUIN, par *Clément Richer*. (Plon, éditeur.)

Un roman d'aventures qui n'est pas un cours de géographie, qui n'est pas un documentaire ichtyologique, qui ne prétend pas être la Bible d'une nouvelle doctrine philosophique ! Rare merveille ! L'auteur de *Ti-Coyo* sera récompensé de sa modestie ; son livre se lit d'une traite. Il y a çà et là quelques pages placées comme à dessein pour prouver que Clément Richer sait écrire dans le beau style. Ce ne sont pas les plus mauvaises.

LE CHANT DU DÉPART, par *Robert Bourget-Pailleron*. (Flammarion, éd.).

Un sentiment de doute profond ronge le lecteur de ce roman. Est-ce de Bourget ? Est-ce de Pailleron ? Ni de l'un ni de l'autre.

LA MISSION DE LA FRANCE, par *Jean Barral* (Ed. Denoël).

Pour M. Barral un juste partage du monde appelle le dilemme fatidique : ou la solution de Dieu ou la solution des hommes. De la Bible et des Évangiles à Marx, à Proudhon et à Walras, il étudie le problème des textes en mains et nous propose la solution de Dieu.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe.

LUCIEN MAULVAULT

TORNAVARA

TERRE BORÉALE

ROMAN

Au pays du grand silence blanc par l'auteur de " El Requete ".

Librairie **ARTHÈME FAYARD** **21 fr.**

N. R. F.


1 gagnant sur 5
...nc, un minimum de risques pour un maximum de chances
...VEC UN BILLET
DE LA
...OTERIE NATIONALE
D 34

N. R. F.

GALERIE LOUIS CARRÉ

10, AVENUE DE MESSINE, 10 — PARIS-VIIIe

LOTIRON

PEINTURES RÉCENTES

DU 15 FÉVRIER AU 5 MARS 1942